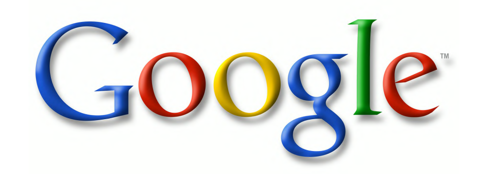
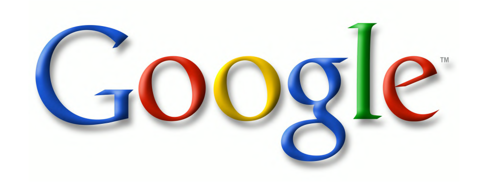










OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SIXIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

LES
LOIS DE MINOS,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

EPITRE DEDICATOIRE A MONSEIGNEUR LE DUC DE RICHELIEU,

PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, GOUVERNEUR DE GUIENNE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, etc.

MONSEIGNEUR,

Il y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'Académie, avec Varron, (car il faut toujours citer quelqu'ancien, pour en impofer aux modernes :)

Eft aliquid facri in antiquis neceffitudinibus.

Ce n'eft pas qu'on ne foit auffi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenu depuis par des bienfaits, et à qui nous devons une

reconnaiſſance éternelle; mais *antiqua neceſſitudo* eſt toujours la plus grande conſolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, et l'Académie vous a fait le nôtre; permettez donc qu'à de ſi juſtes titres je vous dédie une tragédie qui ſerait moins mauvaiſe, ſi je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteſte tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeuneſſe m'a fait compoſer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amuſemens de campagne; qu'il n'était point deſtiné au théâtre de Paris, et qu'il n'en eſt pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'eſſayer encore ſi l'on pouvait faire réuſſir en France une tragédie profane, qui ne fut pas fondée ſur une intrigue d'amour; ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreſte, dans d'autres pièces, et ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire *Valade*, qui eſt ſans doute un de vos beaux eſprits de Paris, s'étant emparé d'un manuſcrit de la pièce, ſelon l'uſage, l'a embelli de vers compoſés par lui ou par ſes amis, et à imprimé le tout ſous mon nom, auſſi proprement que cette rapſodie méritait de l'être. Ce n'eſt point la tragédie de *Valade* que j'ai l'honneur de vous dédier; c'eſt la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous ſavez, eſt l'ame du monde. Elle établit ſon trône, pour un jour ou

deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, et s'en retourne bien vîte à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le ſavez, vous, le digne diſciple du maréchal *de Villars*, dans la plus brillante et la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui ſauva la France, qui ſut ſi bien faire la guerre et la paix, ne jouir de ſa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât ſon ſiècle, pour qu'un nouveau ſiècle lui rendît publiquement juſtice. On lui reprochait juſqu'à ſes prétendues richeſſes, qui n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles des traitans de ces temps-là; mais ceux qui étaient ſi baſſement jaloux de ſa fortune n'oſaient pas, dans le fond de leur cœur, envier ſa gloire, et baiſſaient les yeux devant lui.

Quand ſon ſucceſſeur vengeait la France et l'Eſpagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon; qu'il fallait envoyer un autre général à ſa place? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'eſt ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adreſſe ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il ſait le grec auſſi-bien que moi, je lui citerai d'abord *Héſiode* qui, dans l'*Erga kai imerai*, connu de tous les courtiſans, dit en termes formels:

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.

Le potier est ennemi du potier, le maçon du maçon : le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace disait plus noblement :

. . . . *Diram qui contudit hydram,*
Comperit invidiam supremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à *Racine* :

Si-tôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Tout cela est d'un ancien usage, et cette étiquette subsistera long-temps. Vous savez que je commentai *Corneille*, il y a quelques années, par une détestable envie ; et que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos générosités, à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui restait de la famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que

l'abbé *d'Aubignac*, prédicateur ordinaire de la Cour, qui croyait avoir fait une pratique du théâtre et une tragédie, appelait *Corneille Mascarille*, et le traitait comme le plus méprisable des hommes. Il se mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant soi-disant jésuites accusèrent *Racine* de cabaler pour le jansénisme, et le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui si un homme réussit un peu, pour quelque temps, ses rivaux ou ceux qui prétendent l'être disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins et les convulsions : ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire ; enfin ils soupçonnent qu'il est athée. Ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles, afin qu'ils le disent à leurs pratiques, et que la chose revienne à quelqu'homme bien zélé, bien morne et bien méchant, qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de lettres sont assez comme M. *Chicaneau* et Madame la comtesse de *Pimbêche* :

Qu'est-ce qu'on vous a fait ? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *pauvre diable* (*).

(*) Voyez la petite pièce intitulée *le Pauvre diable*.

avec ses semblables ; mais aussi, Monseigneur, il se trouvera toujours en France des ames nobles et éclairées, qui sauront rendre justice aux talens, qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien qu'au neveu de leur principal fondateur ? c'est un devoir attaché à votre nom.

C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue qui se corrompt tous les jours ; c'est à vous de ramener la belle littérature et le bon goût, dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie, également éloignée de l'irréligion et du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs et les fruits du génie français, et pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chassée ? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions ? et quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition est assouvie, et où les vains plaisirs ont disparu comme un songe, d'être, dans un loisir honorable, le père de vos confrères ! L'ame du grand *Armand* s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie française.

Après avoir fait Oedipe et les Lois de Minos, à près de soixante années l'un de l'autre; et après avoir été calomnié et persécuté pendant ces soixante années, sans en faire que rire, je sors presqu'octogénaire, (c'est-à-dire, beaucoup trop tard,) d'une carrière épineuse, dans laquelle un goût irrésistible m'engagea trop long-temps.

Je souhaite que la scène française, élevée, dans le grand siècle de *Louis XIV* au-dessus du théâtre d'Athènes et de toutes les nations, reprenne la vie après moi; qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés, et qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont point ne s'ameutent pas pour le faire tomber, pour l'écraser dans sa chute, et pour l'opprimer par les plus absurdes impostures.

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien saine l'est par les insectes; ces insectes et ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpens à la cour pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour, par hasard, entende parler de ses talens.

Puiſſent les tragédies n'être déſormais ni une longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques appelé par les Anglais *show*, et par nous, *la rareté*, *la curioſité !*

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour, comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalouſie, rupture, et raccommodement !

Qu'on ne ſubſtitue point à ces langueurs amoureuſes des aventures incroyables et des ſentimens monſtrueux, exprimés en vers plus monſtrueux encore, et remplis de maximes dignes de *Cartouche* et de ſon ſtile.

Que dans le déſeſpoir ſecret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans ſon pays.

Que tous les vers ſoient harmonieux et bien faits ; mérite abſolument néceſſaire, ſans lequel la poéſie n'eſt jamais qu'un monſtre ; mérite auquel preſqu'aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne ſoit pas auſſi mépriſé qu'il eſt noble et difficile.

Que le *faxhal* et les *comédiens de bois* ne

faſſent pas abſolument déſerter *Cinna* et *Iphigénie.*

Que perſonne n'oſe plus ſe faire valoir par la témérité de condamner des ſpectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité ſerait auſſi abſurde que l'était la bulle *in Cœnâ Domini*, ſi ſagement ſupprimée.

Enfin, j'oſe eſpérer que la nation ne ſera pas toujours en contradiction avec elle-même ſur ce grand art, comme ſur tant d'autres choſes.

Vous aurez toujours en France des eſprits cultivés et des talens; mais tout étant devenu *lieu commun*, tout étant problématique à force d'être diſcuté, l'extrême abondance et la ſatiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand ſiècle, le dégoût du public ſuccédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes; la multitude des journaux et des brochures, et des dictionnaires ſatiriques, occupant le loiſir de ceux qui pourraient s'inſtruire dans quelques bons livres utiles, il eſt fort à craindre que le goût ne reſte que chez un petit nombre d'eſprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'eſt ce qui arriva aux Grecs après *Démoſthènes*, *Sophocle* et *Euripide*. Ce fut le ſort des

Romains après *Cicéron*, *Virgile* et *Horace* ? ce fera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on eſt jaloux, et qu'on voudrait perdre, il ſort de deſſous terre mille demi-talens, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite enſuite dans un éternel oubli, et qui ſont remplacés par d'autres éphémères.

On eſt accablé ſous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres ; et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tiſſus de calomnies infames, vomies par la baſſeſſe contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la muſique ſont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des diſcuſſions ſur tous ces arts ; mais que le grand artiſte eſt rare !

L'écrivain le plus mépriſable et le plus bas peut dire ſon avis ſur trois ſiècles, ſans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l'argent, ſes contemporains qu'il connaît encore moins. On le ſouffre, parce qu'on l'oublie : on laiſſe tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes ſur les quais de Paris, comme on laiſſe les nouvelliſtes décider dans un café du deſtin des Etats ; mais ſi dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, ces réflexions : je les ſoumets à votre jugement et à celui de l'Académie, dont j'eſpère que vous ferez long-temps l'ornement et le doyen.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, ce témoignage du reſpectueux et tendre attachement d'un vieillard plus ſenſible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ſes derniers jours ſont tourmentés.

PERSONNAGES.

TEUCER, Roi de Crète.

MERIONE, } Archontes.
DICTIME, }

PHARES, Grand Sacrificateur.

AZEMON, } Guerriers de Cydonie.
DATAME, }

ASTERIE, Captive.

UN HERAUT.

Plusieurs Guerriers cydoniens.

Suite, etc.

La scène est à Gortine, ville de Crète.

LES LOIS DE MINOS;

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente les portiques d'un temple, des tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

QUOI ! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les lois pour agir en tyrans !
Minos qui fut cruel a régné sans partage;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.
J'ai prodigué mon sang, je règne et l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours;
Si je l'avais proscrite elle aurait leur secours.
Tel est l'esprit des grands, depuis que la naissance
A cessé de donner la suprême puissance.
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on peut partager,
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.

DICTIME.

Ce trône a ses périls ; je les connais sans doute ;
Je les ai vus de près ; je sais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée, il mourut exilé,
En pleurant sur un fils par lui-même immolé.
Par le sang de ce fils, il crut plaire à la Crète.
Mais comment subjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconstant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il est entouré ?
Ses flots sont élevés, mais c'est contre le trône ;
Une sombre tempête en tout temps l'environne.
Le sort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens et vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conseils, les autres par les armes ;
Et chaque instant pour vous redouble nos alarmes :
Hélas ! des meilleurs rois c'est souvent le destin ;
Leurs pénibles travaux se succèdent sans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs ;
Que ce saint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait justifié cet usage exécrable,
C'est-là ce qui m'étonne ; et cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu ! ces guerriers sous les armes blanchis,
Vieux superstitieux aux meurtres endurcis,
Destructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.
Ils redoutaient Calchas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux.
Tel est l'aveuglement dont la Grèce est frappée :
Elle est encore barbare, et de son sang trempée ;

A

A des dieux deſtructeurs elle offre ſes enfans :
Ses fables ſont nos lois, ſes dieux ſont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire;
D'illuſtres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolens dans le crime, et tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras,
S'il le faut ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible; et mon ame attendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, et je plains ſa beauté.
Ami, je crains les dieux; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais offrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, et ſurtout cette fille
Que le ſort des combats arrache à ſa famille.
On peut traiter encore; et peut-être qu'un jour,
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint ſi féroces.
Nos Grecs ſont bien trompés; je les crois glorieux
De cultiver les arts, et d'inventer des dieux.
Cruellement ſéduits par leur propre impoſture,
Ils ont trouvé des arts, et perdu la nature.
Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels et ſans trône, errans et vagabonds;
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles :

La nature eſt leur règle, et nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons.
Les archontes et moi, ſelon nos lois antiques,
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçois-les. Et ſur-tout qu'ils puiſſent ignorer
Les ſacrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Je hais, je dois haïr ces ſauvages guerriers,
De ma famille entière inſolens meurtriers.
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent:
J'étoufferai la voix de mes reſſentimens,
Je vaincrai mes chagrins qui reſiſtaient au temps:
Il en coûte à mon cœur; tu connais ſa bleſſure;
Ils vont renouveler ma perte et mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend!
On vient. Puiſſent les dieux, que ma juſtice implore,
Ces dieux trop mal ſervis, ces dieux qu'on déshonore,
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle et moins indigne d'eux!

SCENE II.

TEUCER, DICTIME: *le pontife* PHARÈS *avance avec le ſacrificateur à ſa droite: le roi eſt à ſa gauche, accompagné des archontes de la Crète.*

PHARÈS *au roi et aux archontes.*

Prenez place, Seigneurs, au temple de Gortine.
Adorez et vengez la puiſſance divine.

(ils montent sur une estrade, et s'asseyent dans le même ordre. Pharès continue.

Prêtres de Jupiter, organes de ses lois,
Confidens de nos dieux. Et vous, roi des Crétois,
Vous, archontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de sang, ce jour si solemnel,
Où je dois présenter aux marches de l'autel
L'holocauste attendu que notre loi commande.
De sept ans en sept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros;
Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait sur les enfans d'Egée
La majesté des dieux, et la mort d'Androgée.
Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre sang.
Nous vous avons choisi quand par Idoménée
L'île de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté,
Soutenez de nos lois l'inflexible équité.
Jupiter veut le sang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux
Ennemis de nos lois, et proscrits par nos dieux:
Des repaires sanglans de leurs antres sauvages,
Ont cent fois de la Crête infesté les rivages:
Toujours en vain punis, ils ont toujours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.
(à Teucer.)
Remplissez à la fin votre juste vengeance.
Une épouse, une fille à peine en son enfance,
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras,



Demandent à grands cris qu'on appaise leurs mânes.
Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes;
Le vil sang d'une esclave à nos autels versé
Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.
C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais soutiens de l'Etat, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, et vous, Prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète est plongée,
J'ai perdu ma famille, et ce fer l'a vengée.
Je pleure encor sa perte; un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre et le carnage alors sont légitimes.
Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'Etat, à mon cœur.
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère
Peut-il servir la Crète et consoler un père?
Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,
De notre république auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices!
L'homicide en effet rend-il les dieux propices?
Avons-nous plus d'Etats, de trésors et d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils?
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troye.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats, et non point aux autels.
Songez que de Calchas et de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie.

Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuse et florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente ?
Les enfans de Cydon seront-ils plus soumis ?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des dieux rendons un autre hommage ;
Méritons ses bontés, mais par notre courage ;
Vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups ;
Et vous, Prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles
Pour les esprits altiers et les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit. Vous n'êtes en effet
Que son premier organe et son premier sujet ;
C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse ;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grâce. Ecoutez en silence
La voix de sa justice ou bien de sa clémence ;
Il commande à la terre, à la nature, au sort,
Il tient entre ses mains la naissance et la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite et vous presse ?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
Pour le dernier objet qui fut sacrifié.
Nous ne connaissons point cette fausse pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète ;
Portez celui des dieux dont je suis l'interprète :
Mais voici la victime.

(*On amène Astérie couronnée de fleurs et enchaînée.*)

SCENE III.

Les personnages précédens, ASTERIE.

DICTIME.

A SON aspect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encore il est de barbarie!
Que ma triste raison gémit sur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois, remise entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes destins,
C'est à toi de parler, et de faire connaître
Quel est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTERIE.

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom,
Ma mère est au tombeau; le vieillard Azémon,
Mon digne et tendre père a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait passer son courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Est notre heureux partage et fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTERIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Est un fantôme vain que ton impiété
Fait servir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blasphèmes,
Est déjà préparé par mes ordres suprêmes.

ASTERIE.

Je le sais, de ma mort indigne et lâche auteur;
Je le sais inhumain; mais j'espère un vengeur.
Tous mes concitoyens sont justes et terribles;
Tu les connais, tu sais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par une aigle portés,
Ne te sauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il existe, et s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre,
Il saura bien sur toi, monstre de cruauté,
Venger son divin nom si long-temps insulté.
Puisse tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber sur ta tête!
Puisse le temple horrible où mon sang va couler
Sur ma cendre, sur toi, sur les tiens s'écrouler!
Périsse ta mémoire! et s'il faut qu'elle dure
Qu'elle soit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteste tes dieux;
Voilà mes vœux, mon culte et mes derniers adieux.

Et toi que l'on dit roi, toi qui passes pour juste,
Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguste,
Et qui du tribunal où les lois t'ont porté
Sembles tourner sur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon supplice?
Non, de mes assassins tu n'es pas le complice.

MERIONE, *archonte, à Teucer.*

On ne peut faire grâce, et votre autorité
Contre un usage antique, et par-tout respecté,
Opposerait, Seigneur, une force impuissante.

TEUCER.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente!....

MERIONE.

Il faut du sang au peuple, et vous le connaissez.
Ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être ;
Mais en Crète elle est sainte ; et vous n'êtes pas maître
De secouer un joug dont l'Etat est chargé.
Tout pouvoir a sa borne, et cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il est trop barbare il faut qu'on l'abolisse.

MERIONE.

Respectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la justice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Busiris on nous vit abhorrer ?
Oui, j'estime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteste en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir ;
Je suis moins roi que lui ; mais je crois mieux valoir.
En un mot, à mes yeux votre offrande est un crime.
(*à Dictine.*)
Viens, suis-moi.

PHARÈS *se lève, les sacrificateurs aussi, et descendent de l'estrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous osez !...

SCENE IV.

Les perſonnages précédens. UN HERAUT *arrive le caducée à la main. Le roi, les archontes, les ſacrificateurs ſont debout.*

LE HERAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, et s'y ſont préſentés.
De l'olivier ſacré les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne ſouffre pas
Que l'étendard de paix et celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable aſſemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons diſtinguer (ſi nous avons des mœurs)
Le temps de la clémence, et le temps des rigueurs.
C'eſt par-là que le ciel, ſi l'on en croit nos ſages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut ſauver le jour.
Allez, qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens ſous ma garde et dont on l'a tirée
Pour être en holocauſte à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTERIE.

Je te rends grâce, ô Roi! si tu veux m'épargner
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable;
Et quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir,
Le jour m'est cher... hélas! mais s'il faut que je meure,
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

(on l'emmène.)

TEUCER.

Le conseil est rompu. Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal-aisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faiblesse, et réprimer l'audace;
Tels sont mes sentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander;
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie:
Servez-la. Mais sur-tout si vous craignez les dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, DATAME, Gardes.
Les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

Où font ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les faffe approcher; mais je les vois paraître.
Quel eft celui de vous dont Datame eft le nom?

DATAME.

C'eft moi.

DICTIME.

Quel eft celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermé dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougiffons pas de propofer la paix.
Je l'aime; je la veux, fans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inftruifit à vaincre, et qui me fert de père,
S'eft chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres furpris.
Nous venons les tirer d'un infame efclavage;
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eft-il ici?

DATAME.

Son âge
A retardé fa courfe; et je puis en fon nom
De la belle Aftérie annoncer la rançon.

Du sommet des rochers qui divisent les nues
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues;
Tandis que ce vieillard, qui nous suivra de près,
A percé les détours de nos vastes forêts:
Par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

DICTIME.
Il apporte, dis-tu, la rançon d'Astérie?

DATAME.
Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut présenter:
Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.
Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide;
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir?

DICTIME.
Votre cœur et vos bras, dignes de nous servir.

DATAME.
Il ne tiendrait qu'à vous. Long-temps nos adversaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en souverains.
Remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

DICTIME.
Sais-tu quel est son sort?

DATAME.
Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie:
J'arrive; je demande Astérie à ton roi,
A tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illustre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement séduits;
Une cause plus juste ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon seul bien; réparez mon injure.

Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis,
D'être juſqu'au tombeau vos plus grands ennemis;
Nous mourrons dans les murs de nos cités en flammes,
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes....

(*à Dictime.*)

Guerrier, qui que tu ſois, c'eſt à toi de ſavoir
Ce que peut le courage armé du déſeſpoir.
Tu nous connais: préviens le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous ſavons réprimer cette audace indiſcrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, et viens nous inſulter.
Calme tes vains tranſports; apprends, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince ſe déclare;
Qu'il épargne ſouvent le ſang qu'on veut verſer;
Qu'il punit à regret; qu'il ſait récompenſer;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère ſur-tout la juſtice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce roi?
S'il eſt grand, s'il eſt bon, que ne vient-il à moi?
Que ne me parle-t-il?... La vertu perſuade,
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambaſſade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut ſe conformer aux lois des nations.

DATAME.

Eſt-ce ici ſon palais?

DICTIME.

Non: ce vaſte édifice
Eſt le temple, où des dieux j'ai prié la juſtice



De détourner de nous les fléaux destructeurs ;
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges ;
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos ? ce grand fourbe, et ce roi si cruel ?
Lui, dont nous détestons et le trône et l'autel ;
Qui les teignit de sang ? lui, dont la race impure,
Par des amours affreux, étonna la nature ?
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,
Et qui donna des lois pour nous tyranniser ?
Lui, qui du plus pur sang, que votre Grèce honore,
Nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure ?
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita, par ses fureurs impies,
Que d'éternels tourmens sous les mains des furies ?
Parle : est-ce là ton sage, est-ce là ton héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! que la renommée est injuste et trompeuse !
Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse ;
Ses lois et ses travaux sont par nous abhorrés.
On méprise en Cydon ce que vous adorez,
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ses abus ; et les nôtres sont grands :
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,
Ami de l'équité, dont les lois salutaires
Aboliront bientôt tant de lois sanguinaires.
Prends confiance en lui, sois sûr de ses bienfaits :
Je jure par les dieux....

DATAME.

Ne jure point; promets....
Promets-nous que ton roi sera juste et sincère;
Qu'il rendra dès ce jour Astérie à son père....
De ses autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre et rien à souhaiter.
La nature pour nous fut assez bienfesante:
Aux creux de nos vallons sa main toute-puissante
A prodigué ses biens pour prix de nos travaux.
Nous possédons les airs, et la terre et les eaux:
Que nous faut-il de plus? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat fastueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre sont nos arts;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis, méritez-vous de l'être?

DICTIME.

Oui, Teucer en est digne; oui peut-être aujourd'hui
En le connaissant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous!

DICTIME.

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'unissent:
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puisse de mon roi blesser la dignité;
(*à sa suite.*)
Mais il l'estimera. Vous, allez: qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare;
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.
(*ils sortent.*)
Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux!

Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage !
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
Qu'ils soient nos alliés et non pas nos sujets ;
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace et leur candeur hautaine
Que les lois de la Crète, et tous les arts d'Athène.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, Gardes.

TEUCER.

Il faut prendre un parti ; ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare.
On affecte ce zèle implacable et barbare
Que toujours les méchans feignent de posséder,
A qui souvent les rois sont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeste industrie
Crier de tous côtés religion, patrie !
Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'Etat,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit ; et je vois la tempête
Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir,
Mais amis généreux, ils pourraient nous servir.
Il en est un sur-tout, dont l'ame noble et fière
Connaît l'humanité dans son audace altière :

Il a pris fur les fiens, égaux par la valeur,
Ce fecret afcendant que fe donne un grand cœur:
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à fa vertu, quoique dure et fauvage.
Si de pareils foldats pouvaient marcher fous vous,
On verrait tous ces grands fi puiffans, fi jaloux
De votre autorité qu'ils ofent méconnaître,
Porter le joug paifible, et chérir un bon maître.
Nous voulions affervir des peuples généreux;
Fefons mieux, gagnons-les; c'eft-là régner fur eux.

TEUCER.

Je le fais. Ce projet peut fans doute être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner?
Faut-il perdre l'Etat pour le mieux gouverner?
Je veux fauver les jours d'une jeune barbare.
Du fang des citoyens ferai-je moins avare?
Il le faut avouer : je fuis bien malheureux!
N'ai-je donc des fujets que pour m'armer contr'eux?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illuftre naufrage?
Ah! je ne fuis pas roi, fi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc, contre les lois la vertu ne peut rien!
Le préjugé fait tout! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteftable!
Il domine au fénat! On ne veut déformais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix!

TEUCER.

Quel que foit fon pouvoir, et l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point fa victime;
Va, dans ces mêmes lieux profanés fi long-temps,
J'arracherai leur proie à ces monftres fanglans.

DICTIME.

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats sacrés,
(Car il faut les détruire, et j'en aurai la gloire.)
Mon nom respecté d'eux vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, et c'est un triste sort.
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, est encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre;
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur
Qui parle en sa défense, et domine en mon cœur.
Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette Cydonienne entre nos mains remise.

(*les Gardes sortent.*)

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeunesse, ses traits
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE, Gardes.

ASTERIE.

Que prétend-on de moi ? quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle ?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés ?
O Roi ! vous m'avez plainte, et vous m'abandonnez !

TEUCER.

Non : je veille sur vous, et le ciel me seconde.

ASTERIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde ?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier séjour.
Malheureuse étrangère et respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir.... Oubliez nos autels....
Une escorte fidelle aura soin de vous suivre.
Vivez.... Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

ASTERIE.

Ah ! Seigneur ! ah mon roi ! je tombe à vos genoux :
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous seul, vous m'arrachez aux monstres infernaux,
Qui me parlant en dieux n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juste horreur de servir sous un maître,
Esclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je ſuis attendri....
Eſt-il vrai qu'Azémon, ce père ſi chéri,
Qui près de ſon tombeau vous regrette et vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté ſa demeure ?

ASTERIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma priſon,
Ce qui s'eſt pu paſſer dans ma triſte maiſon.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous propoſer un traité ſalutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

ASTERIE.

Datame ? lui, Seigneur ! que vous me confondez !
Il ſerait dans les mains du Sénat de la Crète ?
Parmi mes aſſaſſins ?

TEUCER.

Dans votre ame inquiéte
J'ai porté, je le vois, de trop ſenſibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ?
Vous ſerait-il promis ? eſt-ce un parent, un frère ?
Parlez : ſon amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous ſervir.

ASTERIE.

De quelle ombre de joie, hélas ! puis-je jouir ?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice !
Quels dieux en ma faveur ont parlé ?

TEUCER.

La juſtice.

ASTERIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi.
Seigneur ; Datame m'aime, et Datame a ma foi.

Nos ſermens ſont communs, et ce nœud vénérable
Eſt plus ſacré pour nous et plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour aſſervir des cœurs qui ne ſe donnent pas.
Le mien n'eſt plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuſe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches ſoldats, qui dans les champs de Mars
N'oſeraient ſur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans ſans défenſe,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence :
Ce ſont-là les lauriers dont ils ſe ſont couverts.
Un prêtre veut mon ſang, et j'étais dans ſes fers.

TEUCER.

Ses fers !... ils ſont briſés, n'en ſoyez point en doute ;
C'eſt pour lui qu'ils ſont faits. Et ſi le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où ſa main veut ſur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas ſes dieux vous ont ſauvée ;
Il vous ſuivra bientôt : Rentrez. Que cette tour,
De la captivité juſqu'ici le ſéjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce ſera peu d'aſſurer votre vie ;
J'abolirai vos lois, ou j'y perdrai le jour.

ASTERIE.

Ah ! que vous méritez, Seigneur, une autre cour,
Des ſujets plus humains, un culte moins barbare !

TEUCER.

Allez : avec regret de vous je me ſépare ;
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes dieux, vous et l'humanité.

ASTERIE.

Je vous crois ; et de vous je ne puis moins attendre.



SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MERIONE.

MERIONE.

SEigneur, sans passion pourrez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MERIONE.

Les factions ne me gouvernent pas;
Et vous savez assez que dans nos grands débats,
Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave
Des sanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui séduit sa faiblesse, et nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter d'une main courageuse
Un torrent débordé dans sa course orageuse:
Il vous entraînera; je vous en averti.
Pharès a pour sa cause un violent parti;
Et d'autant plus puissant contre le diadème
Qu'il croit servir le ciel, et vous venger vous-même.
„ Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer
„ A son père arrachée, expira sous le fer;
„ Et du sang le plus vil indignement avare,
„ Teucer dénaturé respecte une barbare!...
„ Lui seul est inhumain: seul, à la cruauté
„ Dans son cœur insensible il joint l'impiété.
„ Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne;
„ L'encensoir du pontife offense sa couronne.
„ Il outrage à la fois la nature et le ciel,
„ Et contre tout l'empire il se rend criminel... „

Il dit ; et vous jugez si ces accens terribles
Retentiront long-temps sur ces ames flexibles ;
Dont il peut exciter ou calmer les transports,
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, et qu'il sut vous séduire.
M'apportez-vous son ordre, et pensez-vous m'instruire ?

MERIONE.

Je vous donne un conseil.

TEUCER.

Je n'en ai pas besoin.

MERIONE.

Il vous serait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce soin.
Je sais prendre sans vous conseil de ma justice.

MERIONE.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice.
Tout noble dans notre île a le droit respecté
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre ;
Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le sais ; tout noble est tyran tour à tour.

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public esclavage.

MERIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un ſuffrage.

TEUCER.

La diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois.

MERIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteſte;
Soyez ſûr qu'à l'Etat elle ſera funeſte.

MERIONE.

Au moins, juſqu'à ce jour elle en fut le ſoutien;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige:
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MERIONE.

Vous pourriez haſarder, dans ces diſſentions,
De véritables droits pour des prétentions.....
Conſultez mieux l'eſprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop conſulté la licence anarchique.

MERIONE.

Seigneur, entr'elle et vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en ſon nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, et pour l'honneur du trône.

MERIONE.

Nos lois...

TEUCER.

Laiſſez vos lois; elles me font horreur:
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

Propoſez une loi plus humaine et plus ſainte;
Mais ne l'impoſez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs; il faut perſuader.
La prudence et le temps pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, et le brave me ſuive.
Il eſt temps que je règne, et non pas que je vive.

MERIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples et les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juſte, et vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, reſpectez votre maître...
Et nous allons, Dictime, aſſembler nos amis,
S'il en reſte à des rois inſultés et trahis.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

Pensent-ils m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant que la richesse étale?
Croit-on nous amollir? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe, où la Grèce raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du haut de l'empirée,
N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée;
Et les fronts de béliers égorgés et sanglans
Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens:
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monumens si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances célestes?
Est-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés?
La nature à ce point serait-elle égarée!

DATAME.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée,

Qu'elle n'eſt plus la même, et qu'elle a corrompu
Ce doux préſent des dieux, l'inſtinct de la vertu.
C'eſt en nous qu'il réſide; il ſoutient nos courages.
Nous n'avons point de temple en nos déſerts ſauvages;
Mais nous ſervons le ciel et ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels et des aſſaſſinats.
Puiſſions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aſtérie et partir avec elle!

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié ſeule au glaive dérobés,
Eſclave pour eſclave; et quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dut être honorée,
N'eſt aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils deſcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos aſiles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs et leurs bruyantes villes.
Ils ſont cruels et vains, polis et ſans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! ſur-tout de leurs mains reprenons Aſtérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui ſon plus bel ornement?
Son père eſt attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a ſatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un ſeul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce ſilence et ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes;
Mais on m'a fait ſentir que grâces à leurs loix
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.

Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône
Cet immense intervalle, et ravir aux mortels
Leur dignité première et leurs droits naturels ?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Astérie à son époux livrée,
On payait sa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moissons, des fruits, des trésors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs ; Astérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir sans elle et venir la reprendre
Dans des ruisseaux de sang, et des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les Personnages précédens, UN CYDONIEN *arrivant.*

LE CYDONIEN.

Ah ! savez-vous le crime ?...

DATAME.

O Ciel ! que me dis-tu !
Quel désespoir est peint sur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Astérie.....

DATAME.

Hé bien ?....

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple est prêt pour son supplice.

DATAME.

Pour Aftérie !

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux féjour,
De je ne fais quels grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorans l'a déjà condamnée :
Ils appaifent ainfi Jupiter offenfé.

DATAME.

Elle eft morte !....

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eft prononcé;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare :
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide, et qu'ils ont confacré,
Son fang offert aux dieux va couler à leur gré;
Et dans un ordre augufte ils livrent à la flamme
Ces reftes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en eft encore un bien cruel à nos cœurs;
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiffance
D'affouvir fur eux tous notre jufte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux facrés,
De noyer dans leur fang ces monftres révérés.

Ah! nos mœurs et nos lois, et nos rites affreux
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

DEMEURE, cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus temps de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis; ma raiſon, ma bonté
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des lois la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie;
L'humanité plaintive, implorant mes ſecours,
Du fer déjà levé défendait ſes beaux jours;
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie:
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame...

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence?

TEUCER.

Il paiera de ſa tête une telle inſolence.
Lui, s'attaquer à moi, tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté;
Lorſque déjà ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive!

Si

Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne connais pas?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence?
J'y cours; le téméraire, en ſa fougue emporté,
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je fesais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſur-tout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager!
Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne;
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends, et je les abandonne.
Si leur faute eſt commune, ils doivent l'expier.
S'ils ſont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'eſt pas ſans regret; mais la raiſon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majeſté du trône,
Ces parvis tous ſanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Aſtérie en ſecret la grâce, la jeuneſſe,
Peut-être malgré moi me touche et m'intéreſſe:
Mais je ne dois penſer qu'à ſervir mon pays.
Ces ſauvages humains ſont mes vrais ennemis.

Oui je réprouve encore une loi trop févère ;
Mais il eft des mortels dont le dur caractère,
Infenfible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé fur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare et pour une étrangère ?
Ils ont voulu périr: c'en eft fait; mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne foient pas les témoins

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

QUE font-ils devenus ?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe
D'un trépas mérité fera bientôt fuivie ;
Tout le peuple à grands cris preffe leur châtiment
Le Sénat indigné s'affemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure fainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainfi l'on va conduire Aftérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la fauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras :
Ma pitié me trompait fur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deftinée.
L'arrêt eft-il porté ?

LE HERAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer sur nos autels Astérie à la mort:
Bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice.
On réserve Datame aux horreurs du supplice.
On ne veut point sans vous juger son attentat:
Et la seule Astérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'est Datame en effet, c'est lui seul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole.
Revolons aux combats; c'est mon premier devoir:
C'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir:
Mon autorité faible est ici désarmée:
J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Astérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas pesans,
Se soutenant à peine et d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente
Une juste rançon dont il peut se flatter
Que votre cœur humain pourra se contenter.

TEUCER.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes!
Ce vieillard a choisi des momens bien funestes.
De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté?
Je ne le verrai point. Il n'est plus de traité.

LE HERAUT.

Il a, si je l'en crois, des présens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux
Du sang qu'on va verser le spectacle odieux.



LE HERAUT.

Il insiste; il nous dit qu'au bout de sa carrière
Ses yeux se fermeraient sans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds se jeter un moment.
Il demandait Datame avec empressement.

TEUCER.

Malheureux !

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à sa vieillesse
Ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouse et ma fille expirer dans mes bras,
Les consolations dans ce moment terrible
Ne descendirent point dans mon ame sensible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes sujets,
Et de civiliser l'agreste Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la sagesse infinie
Réserve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la sagesse,
Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce.
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfesante;
Vous n'avez qu'à parler, et la terre est contente.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZEMON, *accompagné d'un esclave qui lui donne la main.*

AZEMON.

QUOI! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires!
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
Et daignaient rassurer l'étranger en alarmes,
Ne laissent voir au loin que des soldats en armes.
Un silence profond règne sur ces remparts.
Je laisse errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour sanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible et lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté.
On n'offre aucun asile à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie;
Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
O mes concitoyens simples et généreux,
Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penser quand vous saurez l'outrage
Dont la fierté Crétoise a pu flétrir mon âge!
Ah! si le roi savait ce qui m'amène ici,
Qu'il se repentirait de me traiter ainsi!
Une route pénible et la triste vieillesse
De mes sens fatigués accable la faiblesse. (*il s'assied.*)
Goûtons sous ces cyprès un moment de repos:
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE II.

AZEMON *sur le devant*, TEUCER *dans le fond*, *précédé du héraut.*

AZEMON *au héraut.*

Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

LE HERAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi ;
Il vient avec bonté : parle, rassure-toi.

AZEMON.

Va, puisqu'à ma prière il daigne condescendre,
Qu'il rende grâce aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Hé bien, que prétends-tu, vieillard infortuné ?
Quel démon destructeur à ta perte obstiné
Te force à déserter ton pays, ta famille
Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

AZEMON *s'étant levé.*

Si ton cœur est humain, si tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'est point à plaindre ; et grâces à mon zèle,
Un heureux avenir se déploîra pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprends que désormais
Il n'est plus de rançon, plus d'espoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible : une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZEMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainsi donc de son sort
Tu seras le témoin, tes yeux verront sa mort!

AZEMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'instruire
Du dessein qui m'amène et qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a causé le trépas.
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas,
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémissant les restes de ta vie.
La mienne est plus cruelle; et tout roi que je suis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis:
Ton peuple a massacré ma fille avec sa mère.
Tu ressens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu doit apprendre à souffrir;
On voit mourir les siens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Astérie est perdue:
Sa mort par mes bontés fut en vain suspendue.
La guerre recommence; et rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de sang déjà prêts à courir.

AZEMON.

Je pleurerais sur toi plus que sur ma patrie,
Si tu laissais trancher les beaux jours d'Astérie.
Elle vivra, crois-moi, j'ai des gages certains
Qui toucheraient le cœur de tous ses assassins.

TEUCER.

Ah! père infortuné, quelle erreur te transporte!

AZEMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés;

Ceux qu'Achille reçut du fouverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Ceffe de t'abufer, remporte tes préfens.
Puiffent les dieux plus doux confoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai foin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HERAUT, Gardes.

DICTIME.

Ah! quittez les parvis de ce temple homicide,
Seigneur, du facrifice on fait tous les apprêts:
Ce fpectacle eft horrible, et la mort eft trop près.
Le feul afpect des rois, ailleurs fi favorable,
Porte par-tout la vie, et fait grâce au coupable:
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort;
D'un barbare étranger on va trancher le fort.
Mais vous favez quel fang d'abord on facrifie;
Quel zèle a préparé cet holocaufte impie.
Comme on eft aveuglé! mes raifons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi fufpendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête augufte et folemnelle.
L'autel de Jupiter eft orné de feftons;
On y porte à l'envi fon encens et fes dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette:
A ce lugubre fon qui trois fois fe répète,
Sous le fer confacré la victime à genoux....
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous,
Ne fouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, fur-tout, qu'on ait foin de fes malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eft père; et je plains ce facré caractère.

AZEMON.

Je te plains encor plus......... et cependant j'efpère.

TEUCER.

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZEMON *l'arrêtant.*

Avant de me quitter
Ecoute encore un mot. Tu vas donc préfenter
D'Aftérie à tes dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres Crétois les mains toutes fanglantes
Vont chercher l'avenir dans fon fein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a défefpéré:
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenois foin de fes jours innocens,
Je rendais Aftérie à fes triftes parens.
Je fens quelle eft ta perte et ta douleur amère....
C'en eft fait.

AZEMON.

Tu voulais la remettre à fon père?
Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens apportent une caffette couvertes de lames d'or. Azemon continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je!

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures.
Ils t'ont appartenu.... Tu gémis et tu pleures....
Ils sont pour Astérie, il faut les conserver.
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Astérie est le prix qu'il est temps que j'obtienne.
Elle n'est point ma fille... apprends qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O Ciel!

DICTIME.

O Providence!

AZEMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de son destin,
(il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.)
Ce Pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,
Quand le sort des combats, à nous deux si contraire,
T'enleva ton épouse et qu'il la fit périr:
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit, elle est plus précieuse
Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER *s'écriant.*

Ma fille!

DICTIME.

Justes Dieux!

TEUCER, *embrassant Azémon.*

Ah, mon libérateur!
Mon père! mon ami! mon seul consolateur!

AZEMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée:

Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus;
Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER *à Dictime.*

Ma fille!... Allons, ſuis-moi.

DICTIME.

Quels momens!

TEUCER.

Ah! peut-être
On l'entraîne à l'autel! et déjà le grand-prêtre....
Gardes qui me ſuivez, ſecondez votre roi....

(on entend la trompette.)

Ouvrez-vous, temple horrible! (*) ah! qu'eſt-ce que je vois!
Ma fille!

PHARÈS.

Qu'elle meure!

TEUCER.

Arrête! qu'elle vive!

AZEMON.

Aſtérie!

PHARÈS *à Teucer.*

Oſes-tu délivrer ma captive!

TEUCER.

Miſérable! oſes-tu lever ce bras cruel!...
Dieux béniſſez les mains qui briſent votre autel.
C'était l'autel du crime.

(il renverſe l'autel et tout l'appareil du ſacrifice.)

(*) Il enfonce la porte; le temple s'ouvre. On voit *Pharès* entouré de ſacrificateurs. *Aſtérie* eſt à genoux aux pieds de l'autel: elle ſe retourne vers *Pharès* en étendant la main, et en le regardant avec horreur; et *Pharès*, le glaive à la main, eſt prêt à frapper.

PHARES.

Ah! ton audace impie,
Sacrilége tyran, fera bientôt punie.

ASTERIE *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,
Est-ce vous dont le bras équitable et vengeur
De mes jours malheureux a renoué la trame!
Ah! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame;
Etendez jusqu'à lui vos secours bienfesans.
Je ne suis qu'une esclave.

DICTIME.

O bienheureux momens!

TEUCER.

Vous esclave! ô mon sang! sang des rois! fille chère!
Ma fille! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTERIE.

Qui? moi!

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands,
Goûte un destin nouveau dans mes embrassemens;
Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTERIE.

O mon Roi!

TEUCER.

Dis mon père.... il n'est point d'autre nom.

ASTERIE.

Hélas! est-il bien vrai, généreux Azemon?

AZEMON.

J'en atteste les dieux.

TEUCER.

Tout est connu.

ASTERIE.

Mon père !

TEUCER *à ses gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment prospère.....
Vous, écoutez.

ASTERIE.

O Ciel ! ô destins inouïs !
Oui, si je suis à vous, Datame est votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès :
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts ;
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui ;
Tout votre ami qu'il est, il paraît leur appui.
Est-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye ?
Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie ?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tout les cœurs
Des poisons de son ame allumé les ardeurs ?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuser de fraude, d'impostures.
Datame en sa puissance, et de ses fers chargé,
A reçu son arrêt, et doit être égorgé.

ASTERIE.

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de ses crimes.

TEUCER.

Va, ni lui ni ses dieux n'auront plus de victimes ;
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras ;

Et le peuple à genoux, témoin de son supplice,
Des dieux dans son trépas bénirait la justice.

TEUCER.

Quand il saura quel sang sa main voulut verser,
Le barbare, crois-moi, n'osera m'offenser.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère:
Je ferai respecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire:
Il atteste les lois, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de sa vie; et j'aurais de ma main
Dans ce temple, à l'hôtel immolé l'inhumain,
Si le respect des dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le sanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je sais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en sera puni;
Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.

(*à Astérie.*)

Je cours y donner ordre, et vous pouvez m'attendre.

ASTERIE.

Seigneur!... sauvez Datame,... approuvez notre amour;
Mon sort est en tout temps de vous devoir le jour.

TEUCER *au héraut.*

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père
Sur les sauvages bords d'une terre étrangère;
Veille sur elle.

AZEMON.

O Roi! ce n'eſt qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis.....
(*Teucer ſort avec Dictime et ſes gardes.*)
O toi, Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer temple, et qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on ſouille en ton honneur!
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infame
Qu'on allait immoler Aſtérie et Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé ſur eux?
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore;
Dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore;
Ton temple eſt comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à ſacrifier.
C'eſt toi qui donnes tout. Ciel! protège une vie
Qu'à celle de Datame, hélas j'avais unie!

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort,
Nous ſavons vous et moi comme on brave la mort:
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous et Datame.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE, LE HERAUT, Suite.

TEUCER *au héraut.*

Allez ; dites-leur bien que dans leur arrogance,
Trop long-temps pour faiblesse ils ont pris ma clémence,
Que de leurs attentats mon courage est lassé,
Que cet autel affreux par mes mains renversé
Est mon plus digne exploit et mon plus grand trophée :
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, sur ma triste maison
Ne distillera plus les flots de son poison :
Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.
(*le héraut sort.*)

(*à Mérione.*)
Et vous qui ne savez ce que vous devez être,
Vous, qui toujours douteux entre Pharès et moi,
Vous êtes cru trop grand pour servir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou soutenir mon trône ?
Ce roi dont vous osez vous montrer si jaloux,
Pour vaincre et pour régner n'a pas besoin de vous :
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi, tirez enfin l'épée.
Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre ou marcher sous votre souverain.

MERIONE.

MERIONE.

S'il faut ſervir vos droits, ceux de vôtre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes tréſors et mon ſang;
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père et monarque heureux, vous avez réſolu
D'uſurper malgré nous un empire abſolu,
De courber ſous le joug de la grandeur ſuprême
Les miniſtres des dieux, et les grands, et moi-même;
Des vils Cydoniens vous oſez vous ſervir
Pour opprimer la Crète et pour nous aſſervir:
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'Etat l'emporte ſur un homme.

TEUCER.

Tout l'Etat eſt dans moi.... Fier et perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tyrans.

MERIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'eſpère
Vous punir tous enſemble. Oui, marchez, téméraire;
Oui, combattez ſous eux; je n'en ſuis point jaloux:
Je les mépriſe aſſez pour les joindre avec vous.

(*Mérione ſort.*)

(*à Azémon.*)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame-héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république,

Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur ;
Toi par qui je ſuis père, attends ſous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes ſanglans outrâges.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*il ſort.*)

AZEMON.

Ah ! tu deviens mon roi.... Rendez-moi, juſtes Dieux,
Avec mes premiers ans la force de le ſuivre !
Que ce héros triomphe ou je ceſſe de vivre !
Datame et tous les ſiens, dans ces lieux raſſemblés,
N'y feraient-ils venus que pour être immolés !
Que devient Aſtérie ?... Ah ! mes douleurs nouvelles
Me font encor verſer des larmes paternelles.

SCENE II.

ASTERIE, AZEMON, Gardes.

ASTERIE.

Ciel ! où porter mes pas, et quel ſera mon ſort !

AZEMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille !... de ce nom mon amitié t'appelle ;
Digne ſang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conſervés :
Tremble.

ASTERIE.

Qui ? moi trembler ! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainſi que vous m'aviez inſtruite.

Le roi, Datame et vous, vous êtes en danger,
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTERIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes et ſans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir:
Va, nous ne pouvons rien.

ASTERIE, *voulant ſortir.*

Ne puis-je pas mourir?

AZEMON, *ſe mettant au devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTERIE.

Cette mort que j'ai vue
Sans doute était horrible à mon ame abattue:
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime et tombais ſans honneur.
La mort avec Datame eſt du moins généreuſe;
La gloire adoucira ma deſtinée affreuſe.
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon ſang! faut-il qu'il dégénère?
Les plaintes, les regrets et les pleurs ſont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus;
Et s'il en eſt beſoin, raffermiſſez mon ame.
J'ai honte de pleurer ſans ſecourir Datame.

SCENE III.

Les Perſonnages précédens, DATAME.

DATAME.

Il apporte à tes pieds ſa joie et ſa douleur.

ASTERIE.

Que dis-tu ?

AZEMON.

Quoi ! mon fils ?

ASTERIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur !

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas ; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTERIE.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre?
O Ciel ! ô Providence ! enfin triomphe auſſi
De tous ces dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'Etat le parti redoutable,
Les archontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que ſur nos rivages
Les ſifflemens des vents appellent les orages,
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contr'eux.
Teucer a pénétré dans la priſon profonde,
Où cachés aux rayons du grand aſtre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers
Pour être avec toi-même en ſacrifice offerts,

Ainsi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs genisses,
Dont le sang, disent-ils, plaît à leurs dieux propices.
Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots dont ma main tant de fois
Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit et laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à ses pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'accompagnent soudain;
Je les vois sous mes coups roulans dans la poussière.
Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible et si chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les détestables lois
Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau:
Ce bourreau sacrilége était Pharès lui-même;
Il conservait encor l'autorité suprême
Qu'un délire sacré lui donna si long-temps
Sur les serfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Appelant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et poussant jusqu'au ciel des hurlemens affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce, il tombe et je m'écrie,
Barbare, je t'immole à ma chère Astérie.

De ma juste vengeance et d'amour transporté,
J'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté;

Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les ſiens étonnés de leur crime
Sont tombés en ſilence, et ſaiſis de terreur,
Le front dans la pouſſière aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour eſt donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi;
Mais ce jour de ta gloire eſt horrible pour moi.

ASTERIE.

Eſt-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame eſt heureux.

DATAME.

Je l'euſſe été ſans doute,
Lorſque dans nos forêts et parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence;
Quand ta main fut le prix de ma perſévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaiſir s'honorer de mon nom.
Tu le ſais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTERIE.

Tes exploits, mon eſtime et tes nouveaux bienfaits
Seraient-ils un obſtacle au ſuccès de ta flamme?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au sortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai reclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible service;
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
Un bien qui m'appartient, puisque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts et d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTERIE.

Hé bien, est-il en Crète une ame assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour ?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne....
S'ils osaient devant moi....

AZEMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTERIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majesté des rois serait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

ASTERIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs lois, leurs mœurs.

ASTERIE.

Elles font à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameufes lois, qu'on vante avec étude,
La première en ces lieux ferait l'ingratitude ?...
La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injufte, et n'eut pas plus d'horreur.
Je refpecte mon père et je me fens peut-être
Digne du fang des rois où j'ai puifé mon être,
Je l'aime; il m'a deux fois ici donné le jour;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour
Que s'il tentait la fois que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hymenée,
Je lui préférerais Datame et mes déferts;
Datame eft mon feul bien dans ce vafte univers.
Je foulerais aux pieds trône, fceptre, couronne.
Datame eft plus qu'un roi.

SCENE IV et dernière.

Les Perfonnages précédens, TEUCER, MERIONE *enchaîné*, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

Ton père te le donne,
Il eft à toi. Nos lois fe taifent devant lui.

ASTERIE.

Ah! vous feul êtes jufte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui;
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie :
Commençons tous les trois une nouvelle vie.

Qu'Azémon

Qu'Azémon soit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme :

(on voit le temple en feu, et une partie qui tombe dans le fond du théâtre.)

Pour mon digne héritier reconnaissez Datame,
Reconnaissez ma fille, et servez-nous tous trois
Sous de plus justes dieux, sous de plus saintes lois.

(*à Astérie.*)

Le peuple en apprenant de qui vous êtes née,
En détestant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, consterné, rentre dans son devoir,
Abandonne à son prince un suprême pouvoir....

(*à Mérione.*)

Vis, mais pour me servir, superbe Mérione :
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale et l'envie avaient pu t'éblouir ;
Et ton seul châtiment sera de m'obéir....

Braves Cydoniens, goûtez des jours prospères :
Libres, ainsi que moi, ne soyez que mes frères :
Aimez les lois, les arts ; ils vous rendront heureux...

Honte du genre humain, sacrifices affreux,
Périsse pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire !...

Nobles, soyez soumis et gardez vos honneurs....
Prêtres et Grands, et Peuple, adoucissez vos mœurs ;
Servez Dieu désormais dans un plus digne temple ;
Et que la Grèce instruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu sur la terre, ô grand Homme ! ô grand Roi !
Règne, règne à jamais sur mon peuple et sur moi.

Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle ;
Mais j'adore Aſtérie, et me crois digne d'elle.

Fin du cinquième et dernier acte.

DOM PEDRE,

TRAGEDIE.

Non représentée.

ÉPITRE DEDICATOIRE A M. D'ALEMBERT,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, etc.

Par l'éditeur de la tragédie de Dom Pèdre.

MONSIEUR,

Vous êtes assurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Dom Pèdre parle dans son discours. (1) Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui savent embellir l'esprit géométrique par l'esprit de la littérature. L'académie française a bien senti en vous choisissant pour son secrétaire perpétuel, et en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût et à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des sciences a jugé Mr. le marquis *de Condorcet*; et tout le public a pensé comme ces deux compagnies respectables.

(1) Voyez le discours historique et critique qui suit.

Vous faites tous deux revivre ces anciens temps où les plus grands philofophes de la Grèce enfeignaient les principes de l'éloquence et de l'art dramatique.

Permettez, Monfieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la préfenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'eft parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité affez éloigné des lieux communs et de l'emphafe que vous réprouvez.

Le jeune auteur en y travaillant fous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout fecours, n'était foutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il fait très-bien qu'elle n'eft qu'une efquiffe; mais les portraits reffemblent: c'eft pourquoi il ne la préfente qu'aux hommes inftruits. Il me difait d'ailleurs que le fuccès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable et févère d'un juge et d'un écrivain tel que vous. Il fait qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade déclaration d'amour à ma princeffe, encore moins ces infipides barbaries en ftyle

visigoth, qui déchirent l'oreille sans jamais parler à la raison et au sentiment, deux choses qu'il ne faut jamais séparer.

Il désespérait de parvenir à être aussi correct que l'académie l'exige, et aussi intéressant que les loges le désirent. Il ne se dissimulait pas la difficulté de construire une pièce d'intrigue et de caractère, et la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monsieur, les vers dans les langues modernes étant privés de cette mesure harmonieuse des deux seules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poésie ne peut se soutenir que par la pureté continue du style.

Nous répétions souvent ensemble ces deux vers de *Boileau*, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

et nous entendions par les défauts du langage non-seulement les solécismes et les barbarismes dont le théâtre a été infecté, mais l'obscurité, l'impropriété, l'insuffisance, l'exagération, la sécheresse, la dureté, la bassesse, l'enflure, l'incohérence des expressions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils, ne sera jamais compté parmi nos poëtes.

Ce n'est que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous sommes

enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on présente à ses juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé assiduement notre langue. Je commence par le philosophe inventeur, qui, ayant fait une description si vraie et si éloquente du corps humain, connaît l'homme moral aussi bien qu'il observe l'homme physique. (1)

Je veux pour juge le philosophe profond qui a percé jusque dans l'origine de nos idées, sans rien perdre de sa sensibilité. (2)

Je veux pour juge l'auteur du siége de Calais, qui a communiqué son enthousiasme à la nation, et qui, ayant lui-même composé une tragédie de Dom Pèdre, doit regarder mon ami comme le sien, et non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie de traits dignes du grand *Corneille :* car la véritable gloire est dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raisonnera de l'art avec autant de lumière (3) qu'un

(1) M. *de Buffon.*

(2) M. l'abbé de *Condillac.*

(3) Essai sur les gens de lettres.

habile artiſte : pour moi, j'ai toujours vu que les artiſtes ſeuls rendaient une exacte juſtice.... quand ils n'étaient pas jaloux.

. . . . . . C'eſt aux eſprits bien faits
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets ;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire. (1)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le ſeul ſuffrage de celui qui a reſſuſcité le ſtyle de *Racine* dans Mélanie, que de me voir applaudi un mois de ſuite au théâtre. (2)

Je préſente la tragédie de Dom Pèdre à l'académicien qui a fait parler ſi dignement *Béliſaire* dans ſon admirable quinzième chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie; et que tous les princes doivent lire pour leur inſtruction et pour notre bonheur. Je la ſoumets à la ſaine critique de ceux qui, dans des diſcours couronnés par l'académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du

(1) Acte V des Horaces.

(2) J'oſe dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que Mélanie. Ce mérite ſi rare a été ſenti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes et par l'uſage. L'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, et d'entendre avec autant de plaiſir que de facilité cette pièce de Mélanie, et l'éloge de Fénélon, a répandu ſur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que *Louis XIV* fit autrefois par un noble amour de la gloire.

siècle de *Louis XIV*. Je m'en remets entièrement à la décision de l'auteur éclairé du poëme de la peinture, qui seul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante, et qui le connaît à fond, ainsi que celui de la poésie.

Je m'en rapporte au traducteur de *Virgile*, seul digne de le tráduire parmi tous ceux qui l'ont tenté ; à l'illustre auteur des saisons, si supérieur à *Thomson* et à son sujet ; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu, et qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris mêmes de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scène Dom Pèdre et Guesclin préférerait aux applaudissemens passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de *Bourbon*, et le plus célèbre chevalier *Bayard*, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre. (*)

Il souhaite, sans doute, d'être jugé par le peintre de *François I*, d'autant plus que ce savant et profond historien sait mieux que personne que si on dut appeler le roi *Charles V* habile, ce fut *Henri de Transtamare* qu'on dut nommer *cruel*.

(*) M. *de Guibert*.

J'attends l'opinion des deux académiciens philosophes, vos dignes confrères, (1) qui ont confondu de lâches et sots délateurs, par une réponse aussi énergique que sage et délicate, et qui savent juger comme écrire.

Voilà, Monsieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, et par qui je voudrais être condamné ou absous, si jamais j'osais faire à mon tour une tragédie, dans un temps où les sujets des pièces de théâtre semblent épuisés, dans un temps où le public est dégoûté de tous ses plaisirs, qui passent comme ses affections; dans un temps où l'art dramatique est prêt à tomber en France après le grand siècle de *Louis XIV*, et à être entièrement sacrifié aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le siècle des *Médicis*.

Je vous dis à peu près ce que disait *Horace*.

> *Plotius et Varius, Mæcenas Virgiliusque,*
> *Valgius et probet hæc Octavius, optimus atque*
> *Fuscus, et hæc utinam viscorum laudet uterque, etc.*

Et voyez, s'il vous plaît, comme *Horace* met *Virgile* à côté de *Mécène*. Ce même sentiment échauffait *Ovide* dans les glaces qui couvraient

(1) MM. *Suard* et l'abbé *Arnaud*. *NB*. Il nous est tombé entre les mains depuis peu une réponse de M. l'abbé *Arnaud* à je ne sais quelle prétendue dénonciation de je ne sais quel prétendu théologien, devant je ne sais quel prétendu tribunal. Cette réponse m'a paru très-supérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre *Arnaud*.

les bords du Pont-Euxin, lorſque, dans ſa dernière élégie *de ponto*, il daigna eſſayer de faire rougir un de ces miſérables folliculaires qui inſultent à ceux qu'ils croient infortunés ; et qui ſont aſſez lâches pour calomnier un citoyen au bord de ſon tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres ſont-ils cités par *Ovide* dans cette élégie ! Comme il ſe conſole par le ſuffrage des *Cotta*, des *Meſſala*, des *Tuſcus*, des *Marius*, des *Gracchus*, des *Varus* et de tant d'autres dont il conſacre les noms à l'immortalité ! Comme il inſpire pour lui la bienveillance de tout honnête homme, et l'horreur pour un regratier qui ne ſait être que détracteur

Le premier des poëtes italiens, et peut-être du monde entier, l'*Arioſte*, (1) nomme dans ſon quarante-ſixième chant tous les gens de lettres de ſon temps, pour leſquels il travaillait, ſans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en déſigne ; et l'Italie n'en trouva pas la liſte trop longue. Il n'oublie point les dames illuſtres dont le ſuffrage lui était ſi cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, *Boileau* moins galant que l'*Arioſte*, dit dans ſa belle épître à ſon ami l'inimitable *Racine* :

(1) On ne le connaît guère en France que par les traductions très-inſipides en proſe. C'eſt le maître du *Taſſe* et de *la Fontaine*.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire ?
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les lise quelquefois,
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marsillac et Pompone,
Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mæcenas Virgiliusque*, dans *Horace*, que le *plus puissant des rois* dans *Boileau*; parce qu'il est plus beau, ce me semble, et plus honnête, de mettre *Virgile* et le premier ministre de l'empire sur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le suffrage de *Louis XIV* et du grand *Condé* à celui des *Coras* et des *Perrins*; ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, Monsieur, vous voyez que depuis *Horace* jusqu'à *Boileau*, la plupart des grands poëtes ne cherchent à plaire qu'aux esprits bien faits.

Puisque *Boileau* désirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel *Colbert*, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé son ministère mieux que lui, qui est beaucoup plus instruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, et dont l'amitié vous a été si précieuse depuis long-temps, ainsi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître ? (*)

(*) M. *Turgot*.

Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les ſuffrage
de ceux qui ont rendu des ſervices eſſentiels à l
patrie, ſoit par une paix néceſſaire, ſoit par d
très-belles actions à la guerre, ou par un méri
moins brillant et non moins utile dans les amba
ſades, ou dans des parties eſſentielles du mini
tère ?

Si ce même *Boileau* travaillait pour plaire au
la Rochefoucaulds de ſon ſiècle, nous blâmera
on de ſouhaiter le ſuffrage des perſonnes qui fo
aujourd'hui tant d'honneur à ce nom ? à moi
que nous ne fuſſions tout-à-fait indignes d'occu
per un moment leurs loiſirs !

Y a-t-il un ſeul homme de lettres en Fran
qui ne ſe ſentît très-encouragé par le ſuffrage d
deux de vos confrères, dont l'un a ſemblé ra
peler le ſiècle des *Médicis* en cueillant les fleu
du Parnaſſe avant de ſiéger dans le Vatican, (*
et l'autre, dans un rang non moins illuſtre, e
toujours favoriſé des muſes et des grâces, lorſqu
parle dans vos aſſemblées, et qu'il y lit ſes ou
vrages ? (†) c'eſt en ce ſens qu'*Horace* a dit :

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Je dis dans le même ſens à un homme d'u
grand nom, auteur d'un livre profond de

(*) M. le cardinal *de Bernis*.
(†) M. le duc *de Bernis*.

félicité publique : mon ami doit être trop heureux ſi vous ne déſapprouvez pas Dom Pèdre ; c'eſt à vous de juger les rois et les connétables : j'en dis autant au magiſtrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puiſſe-t-il être chargé un jour du ſoin de cette félicité publique ! (*)

J'ajouterai encore que le divin *Arioſte* ne ſe borne pas à nommer les hommes de ſon temps qui feſaient honneur à l'Italie, et pour leſquels il écrivait ; il nomme l'illuſtre *Julie de Gonzague*, et la veuve immortelle du marquis de *Peſcara*, et des princeſſes de la maiſon d'*Eſt* et de *Malateſta*, et des *Borgia*, des *Sforzes*, des *Trivulces*, et ſur-tout des dames célèbres ſeulement par leur eſprit, leur goût et leurs talens. On en pourrait faire autant en France, ſi on avait un *Arioſte*. Je vous nommerais plus d'une dame dont le ſuffrage doit décider avec vous du ſort d'un ouvrage, ſi je ne craignais d'expoſer leur mérite et leur modeſtie aux ſarcaſmes de quelques pédans groſſiers, qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits-maîtres qui penſent ridiculiſer toute vertu par une plaiſanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de ſi juſtes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges ſi

(*) M. *de Malherbe*.

mon ami eſt condamné. J'ai demandé pour lui une déciſion, et non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'eſt pas ſi jeune ; mais je ne leur montrerai pas ſon extrait-baptiſtère. Ils voudront deviner ſon nom ; car c'eſt un très-grand plaiſir de fatiriſer les gens en perſonne ; mais ſon nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaiſe.

Le vôtre, Monſieur, nous eſt auſſi cher que vous l'avez rendu illuſtre ; et après votre amitié vos ouvrages ſont la plus grande conſolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS
HISTORIQUE ET CRITIQUE
Sur la tragédie de Dom Pèdre.

IL eſt très-inutile de ſavoir quel eſt le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe eſt accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorſque l'art dramatique eſt parvenu à ſa perfection chez une nation éclairée, on le néglige. On ſe tourne avec raiſon vers d'autres études. Les *Ariſtotes* et les *Platons* ſuccèdent aux *Sophocles* et aux *Euripides*. Il eſt vrai que la philoſophie devrait former le goût, mais ſouvent elle l'émouſſe; et ſi vous exceptez quelques ames priviligiées, quiconque eſt profondément occupé d'un art eſt d'ordinaire inſenſible à tout le reſte.

S'il eſt encore quelques eſprits qui conſentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'eſt point celle de M. *du Belloy* qu'on leur préſente. L'illuſtre auteur du ſiége de Calais a donné au théâtre de Paris une tragédie de Pierre le cruel, mais ne l'a point imprimée. Il y a longtemps que l'auteur de Dom Pèdre avait eſquiſſé quelque choſe d'un plan de ce ſujet. M. *du Belloy* qui le ſut eut la condeſcendance de lui écrire



qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Dom Pèdre n'y pensa plus, et il n'y a travaillé sur un plan nouveau que sur la fin de 1774, lorsque M. *du Belloy* a paru persister à ne point publier son ouvrage.

Après ce petit éclaircissement, dont le seul but est de montrer les égards que de véritables gens de lettres se doivent, nous donnons ce discours historique et critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Dom Pèdre.

Henri de Transtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Castille *Alfonse*, onzième du nom, fit à son frère et à son roi Dom *Pèdre* une guerre qui n'était qu'une révolte, en se fesant déclarer roi légitime de Castille par sa faction. *Guesclin*, depuis connétable de France, l'aida dans cette entreprise.

Cet illustre *Guesclin* était alors précisément ce qu'on appellait en Italie et en Espagne un *Condottiero*. Il rassembla une troupe de bandits et de brigands, avec lesquels il rançonna d'abord le pape *Urbain IV* dans Avignon. Il fut entièrement défait à Navarette par le roi Dom *Pèdre* et par le grand *Prince noir*, souverain de Guienne, dont le nom est immortel. C'était ce même prince qui avoit pris le roi *Jean* à Poitiers, et qui prit du *Guesclin* à Navarette. *Henri de Transtamare* s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards

ſubſiſta toujours en Eſpagne. *Tranſtamare*, protégé par la France, eût le crédit de faire excommunier le roi ſon frère par le pape qui ſiégeait encore dans Avignon, et qui depuis peu était lié d'intérêt avec *Charles V* et avec le bâtard de Caſtille. Le roi Dom *Pèdre* fut ſolemnellement déclaré *Bulgare et incrédule*; ce ſont les termes de la ſentence; et ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que le prétexte était que le roi avoit des maîtreſſes.

Ces anathèmes étaient alors auſſi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés, et chez les excommunians; et ces amours ſe mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuſes qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits diſpoſaient de ces armes. Tantôt des ſouverains en étaient frappés, et tantôt ils en frappaient. Les ſeigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La déteſtable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang et ſans rang, et qu'on leur donna ſi long-temps, en fit des brutes féroces, que le fanatiſme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes ſe faiſaient un devoir ſacré de l'uſurpation. Un reſcrit donné dans une ville d'Italie en une langue ignorée de la multitude conférait un royaume en Eſpagne et en Norwège; et les raviſſeurs des Etats, les déprédateurs les plus inhumains, plongés dans tous les

crimes, étaient réputés saints, et souvent invoqués, quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur, ou de frère mineur.

M. *Thomas*, dans son discours à l'académie, a dit *que les temps d'ignorance furent toujours les temps de férocités*. J'aime à répéter des paroles si vraies, dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Transtamare revint en Espagne une bulle dans une main, et l'épée dans l'autre. Il y ranima son parti. Le grand *Prince noir* était malade à la mort dans Bordeaux; il ne pouvait plus secourir Dom *Pèdre*.

Guesclin fut envoyé une seconde fois en Espagne par le roi *Charles V*, qui profitait du triste état où le *Prince noir* était réduit. *Guesclin* prit Dom *Pèdre* prisonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolède et Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que *Henri de Transtamare*, entrant dans la tente de *Guesclin*, où l'on gardait le roi son frère désarmé, s'écria : *Où est ce juif, fils de P.... qui se disait roi de Castille*; et il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il osait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Castille; et sa maison a régné toujours en Espagne, soit dans la ligne masculine, soit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les historiens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'histoire en Espagne et en France n'ont pas été des *Tacites*; et M. *Horace Walpole*, envoyé d'Angleterre en Espagne, a eu bien raison de dire, dans ses doutes sur *Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs : *Quand un roi heureux accuse ses ennemis, tous les historiens s'empressent de lui servir de témoins.* Telle est la faiblesse de trop de gens de lettres ; non qu'ils soient plus lâches et plus bas que les courtisans d'un prince criminel et heureux, mais leurs lâchetés sont durables.

Si quelque vieux leude de *Charlemagne* s'avisait autrefois de lire un manuscrit de *Frédegaire*, ou du moine de *St Gall*, il pouvait s'écrier : Ah, le menteur ! mais il s'en tenait là ; personne ne relevait l'ignorance et l'absurdité du moine : il était cité dans les siècles suivans ; il devenait une autorité, et Dom *Ruinart* rapportait son témoignage dans ses actes sincères. C'est ainsi que toutes les légendes du moyen âge sont remplies des plus ridicules fables ; et l'histoire ancienne assurément n'en est pas exempte.

Ceux qui mentent ainsi au genre humain sont encore animés souvent par la sottise de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'historien anglais qui ait manqué l'occasion de faire la satire des Français, et quelquefois avec un peu de grossiéreté.

Véli et *Villaret* dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. *Mezeray* n'épargna jamais les Espagnols, un *Tite-Live* ne pouvait connaître cette partialité; il vivait dans un temps où sa nation existait seule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ses pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe est partagée entre tant de dominations qui se balancent toutes; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque veut trop flatter son pays court risque de déplaire aux autres, si par hasard il en est lu, et doit peu s'attendre à la reconnaissance du sien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reste plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui se sont élevées si souvent entre toutes les cours de l'Europe, il est bien difficile de découvrir de quel côté est le droit; et quand on l'a reconnu, il est dangereux de le dire. La critique qui aurais dû, depuis près d'un siècle, détruire les prejugés sous lesquels l'histoire est défigurée, a servi plus d'une fois à substituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout est devenu problématique, depuis la loi salique jusqu'au systême de *Lass*, et à force de creuser, nous ne savons plus où nous en sommes.

Nous ne connaissons pas seulement l'époque de la création des sept électeurs en Allemagne, du parlement en Angleterre, de la pairie en France

Il n'y a pas une ſeule maiſon ſouveraine dont on puiſſe fixer l'origine. C'eſt dans l'hiſtoire que le chaos eſt le commencement de tout. Qui pourra remonter à la ſource de nos uſages et de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le ſurnom de *bon* à ce roi *Jean* qui commença ſon règne par faire mourir en ſa préſence ſon connétable ſans forme de procès ; qui aſſaſſina quatre principaux chevaliers dans Rouen, qui fût vaincu par ſa faute ; qui céda la moitié de la France, et ruina l'autre ?

Pourquoi donna-t-on à ce Dom *Pèdre*, roi légitime de Caſtille, le nom de *cruel*, qu'il fallait donner au bâtard *Henri de Tranſtamare*, aſſaſſin de Dom *Pèdre* et uſurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux *Charles VI* qui déshérita ſon fils en faveur d'un étranger, ennemi et oppreſſeur de ſa nation, et qui plongea tout l'Etat dans la ſubverſion la plus horrible dont on ait conſervé la mémoire ? Tous ces ſurnoms, ou plutôt tous ces ſobriquets, que les hiſtoriens répètent ſans y attacher de ſens, ne viennent-ils pas de la même cauſe qui fait qu'un marguillier qui ne ſait pas lire répète les noms d'*Albert le Grand*, de *Grégoire thaumaturge*, de *Julien l'Apoſtat*, ſans ſavoir ce que ces noms ſignifient ? Telle ville fut appelée la *ſainte* ou la *ſuperbe*, dans laquelle il n'y eut ni ſainteté ni grandeur ; tel vaiſſeau fut

nommé le *foudroyant*, l'*invincible*, qui fut pri
en ſortant du port.

L'hiſtoire n'ayant donc été trop ſouvent que le
récit des fables et des préjugés, quand on entre
prend une tragédie tirée de l'hiſtoire, que fait-
on ? l'auteur choiſit la fable ou le préjugé qui l
plaît davantage; celui-ci dans ſa pièce pourr
regarder *Scévola* comme le reſpectable venge
de la liberté publique, comme un héros qui pu
ſa main de s'être mépriſé en tuant un autre que
fatal ennemi de Rome; celui-là pourra ne
repréſenter *Scévola* que comme un vil eſpion,
un aſſaſſin fanatique, un *Poltrot*, un *Balthaz*
Gerard, un *Jacques Clément*. Des critiques pe
ſeront qu'il n'y a point eu de *Scévola*, et c'e
une fable, ainſi que toutes les hiſtoires des pre
miers temps de tout peuple ſont des fables, e
ces critiques pourront bien avoir raiſon. Tel eſpa
gnol ne verra dans *François I* qu'un capitai
très-courageux et très-imprudent, mauvais po
tique, et manquant à ſa parole. Un profeſſeur
collége royal le mettra dans le ciel pour av
protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne
plongera en enfer pour avoir fait brûler des l
thériens dans Paris, tandis qu'il les ſoudoya
dans l'Empire; et ſi les ex-jéſuites ſont enco
des pièces de théâtre, ils ne manqueront pa
de dire avec *Daniel : qu'il aurait fait au*
brûler le dauphin, ſi ce dauphin n'avait p

ca

cru aux indulgences, tant ce grand roi avait de piété.

Nous avons une tragi-comédie efpagnole, où *Pierre*, que nous appelons le *cruel*, n'eft jamais appelé que le *jufticier*, titre que lui donna toujours *Philippe II.* J'ai connu un jeune homme qui avait fait une tragédie d'Adonias et de Salomon. Il y repréfentait *Salomon* comme le plus barbare et le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un fonge lui donna la fageffe? cela peut être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à fon réveil.

Il y a des déclamations de collége fous le nom d'hiftoires ou de drames, ou fous d'autres noms, dans lefquelles la nation qu'on célèbre eft toujours la première du monde; fes foldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils fe foient enfuis; la ville capitale, qui n'avait guère que des maifons de bois, la première ville du monde; le fauteuil à clous dorés, fur lequel un roi goth ou alain s'affeyait, le premier trône du monde; et l'auteur qui fe croit le premier dans fa fphère ferait alors peut-être le plus fot homme du monde, s'il ne fe trouvait des gens encore plus fots, qui font pour vingt fous la critique raifonnée de la pièce nouvelle; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abyme de l'éternel oubli.

On élève aussi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenseurs ou oppresseurs des femmes et des églises, superstitieux et débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princesses qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me semble) quand on s'amuse à les mettre sur la scène, c'est de dire avec *Horace* :

Seditione dolis, scelere, atque libidine, et ira;
Iliacos intra muros peccatur et extra.

FRAGMENT (*)

D'UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR DOM PÈDRE.

. . . .

. . . .

LES raiſonneurs, qui ſont comme moi ſans génie, et qui diſſertent aujourd'hui ſur le ſiècle du génie, répètent ſouvent cette antithèſe de *la Bruyère*, que *Racine* a peint les hommes tels qu'ils ſont, et *Corneille* tels qu'ils devaient être. Ils répètent une inſigne fauſſeté, car jamais ni *Bajazet* ni *Xipharès*, ni *Britannicus*, ni *Hippolyte* n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de *Racine*; et jamais *Céſar* n'a dû dire, dans le Pompée de *Corneille*, à *Cléopâtre* qu'il n'avait combattu à Pharſale que pour mériter ſon amour avant de l'avoir vue; il n'a jamais dû lui dire que ſon *glorieux titre de premier du monde, à préſent effectif, eſt ennobli par celui de captif* de la petite *Cléopâtre*;

(*) Ce fragment ſe trouvait imprimé à la ſuite de la tragédie de Dom Pèdre, dans les éditions précédentes.

âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni *Cinna* ni *Maxime* n'ont dû être tels que *Corneille* les a peints. Le devoir de *Cinna* ne pouvait être d'assassiner *Auguste* pour plaire à une fille qui n'existait point. Le devoir de *Maxime* n'était pas d'être amoureux de cette même fille, et de trahir à la fois *Auguste*, *Cinna* et sa maîtresse. Ce n'était pas là ce *Maxime* à qui *Ovide* écrivait qu'il était digne de son nom. *Maxime qui tanti mensuram nominis imples.* Le devoir de *Félix* dans Polieucte n'était pas d'être un lâche barbare qui fesait couper le cou à son gendre,

> Pour acquérir par-là de plus puissans appuis,
> Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

On a beaucoup et trop écrit depuis *Aristote* sur la tragédie. Les deux grandes règles sont que les personnages intéressent, et que les vers soient bons; j'entends d'une bonté propre au sujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais est la plus haute de toutes les sottises.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu discours de *Pierre Corneille : Ma pièce est finie; je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par *Ménandre* plus de deux mille ans avant *Corneille*, si nous en croyons *Plutarque* dans sa question, *si les Athéniens ont plus excellé*

dans les armes que dans les lettres ? Ménandre pouvait à toute force s'exprimer ainſi, parce que des vers de comédie ne ſont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique, la difficulté eſt preſque inſurmontable, du moins chez nous.

Dans le ſiècle paſſé, il n'y eut que le ſeul *Racine* qui écrivit des tragédies avec une pureté et une élégance preſque continue ; et le charme de cette élégance a été ſi puiſſant que les gens de lettres et de goût lui ont pardonné la monotonie de ſes déclarations d'amour, et la faibleſſe de quelques caractères, en faveur de ſa diction enchantereſſe.

Je vois dans l'homme illuſtre qui le précéda des ſcènes ſublimes, dont ni *Lopez de Véga*, ni *Calderon*, ni *Shakeſpeare* n'avaient même pu concevoir la moindre idée, et qui ſont très-ſupérieures à ce qu'on admira dans Sophocle et dans Euripide ; mais auſſi j'y vois des tas de barbariſmes et de ſolécifme qui révoltent, et des froids raiſonnemens alambiqués qui glacent ; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans leſquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reſte. La preuve inconteſtable de cette vérité eſt, par exemple ; dans les deux Bérénices de *Racine* et de *Corneille*. Le plan de ces deux pièces eſt également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va juſqu'au ridicule.

Mais par quelle raison eſt-il impoſſible de lire la Bérénice de *Corneille ?* par quelle raiſon eſt-elle au-deſſous des pièces de *Pradon*, de *Rioupérous*, de *Danchet*, de *Péchantré*, de *Pellegrin ?* et d'où vient que celle de *Racine* ſe fait lire avec tant de plaiſir, à quelques fadeurs près ? d'où vient qu'elle arrache des larmes ?... c'eſt que les vers ſont bons : ce mot comprend tout, ſentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, nobleſſe, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, ſur-tout idées claires, images touchantes, images terribles, et toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui reſtera rien ; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide et au diſcours de *Priam à Achille* dans Homère, ils ſeront inſipides. L'abbé *du Bos* a très-grande raiſon : la poéſie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs ſavent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polieucte et quatre vers d'Héraclius, c'eſt que ces vers ſont très-bien faits ; et ſi on ne peut lire ni Théodore ni Pertharite, ni Dom Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agéſilas, ni Pulchérie, ni la Toiſon d'or, ni Suréna, etc. etc. etc., c'eſt que preſque tous les vers en ſont déteſtables. Il faut être de bien mauvaiſe foi pour s'efforcer

de les excuser contre sa conscience. Quelquefois même de misérables écrivains ont osé donner des éloges à cette foule de pièces aussi plates que barbares, parce qu'ils sentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DOM PEDRE, roi de Caſtille.

TRANSTAMARE, frère du roi, bâtard légitimé.

DU GUESCLIN, général de l'armée françaiſe.

LEONORE DE LA CERDA, princeſſe du ſang.

ELVIRE, confidente de *Léonore.*

ALMEDE, MENDOSE, ALVARE, MONCADE, } Officiers eſpagnols.

Suite.

La ſcène eſt dans le palais de Tolède.

DOM PEDRE,

ROI DE CASTILLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRANSTAMARE, ALMEDE.

TRANSTAMARE.

De la cour de Vincenne aux remparts de Tolède
Tu m'es enfin rendu, cher et prudent Almède.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guefclin?

ALMEDE.

Il vient vous feconder.

TRANSTAMARE.

Ce mot fait mon deftin.
Pour foutenir ma caufe et me venger d'un frère,
Le fecours des Français m'eft encor néceffaire.
Des révolutions voici le temps fatal.
J'attends tout du roi Charle et de fon général.
Qu'as-tu vu, qu'a-t-on fait? Dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Tranftamare?

ALMEDE.

Charle était incertain. J'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait fufpendu.
Le monarque éclairé, prudent avec courage,
(Chez les bouillans Français peut-être le feul fage,)



A tous ses courtisans dérobant ses secrets,
A pesé mes raisons avec ses intérêts.
Enfin il vous protége; et sur le bord du Tage
Ce valeureux Guesclin, ce héros de notre âge,
Suivi de son armée, arrive sur mes pas.

TRANSTAMARE.

Je dois tout à son roi.

ALMEDE.

Ne vous y trompez pas.
Charle, en vous soutenant au bord du précipice,
Vous tend par politique une main protectrice;
En divisant l'Espagne, afin de l'affaiblir,
Il veut frapper dom Pèdre autant que vous servir:
Pour son intérêt seul il entreprend la guerre.
Dom Pèdre eut pour appui la superbe Angleterre;
Le fameux prince noir était son protecteur;
Mais ce guerrier terrible et de Guesclin vainqueur,
Au milieu de sa gloire achevant sa carrière,
Touche enfin dans Bordeaux à son heure dernière.
Son génie accablait et la France et Guesclin;
Et quand des jours si beaux touchent à leur déclin,
Ce français, dont le bras aujourd'hui vous seconde,
Demeure avec éclat seul en spectacle au monde.
Charle a choisi ce temps. L'Anglais tombe épuisé;
L'Empire a trente rois, et languit divisé;
L'Espagnol est en proie à la guerre civile;
Charle est le seul puissant; et d'un esprit tranquille
Ebranlant à son gré tous les autres Etats,
Il triomphe à Paris sans employer son bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loisir sa politique habile,
Qu'il soit prudent, heureux; mais qu'il me soit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence et les vaſtes pays
Que vous laiſſait un père, et qu'on vous a ravis;
Il vous promet ſur-tout la main de Léonore,
Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
Ceux qui lui ſont tranſmis par les rois ſes aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore eſt le bien le plus cher à mes yeux.
Mon père, tu le ſais, voulut que l'hymenée
Fit revivre par moi les rois dont elle eſt née.
Il avait gagné Rome, elle approuvait ſon choix,
Et l'Eſpagne à genoux reconnaiſſait mes droits;
Dans un aſile ſaint Léonore enfermée
Fuyait les factions de Tolède alarmée;
Elle fuyait dom Pèdre.... Il la fait enlever.
De mes biens, en tout temps ardent à me priver,
Il la retient ici captive avec ſa mère.
Voudrait-il ſeulement l'arracher à ſon frère?
Croit-il, de tant d'objets trop heureux ſéducteur,
De ce cœur ſimple et vrai corrompre la candeur?
Craindrait-il en ſecret les droits que Léonore
Au trône Caſtillan peut conſerver encore?
Prétend-il l'épouſer, ou d'un nouvel amour
Etaler le ſcandale à ſon indigne cour?
Veut-il des La Cerda déshonorer la fille,
La traîner en triomphe après Laure et Padille?
Et d'un peuple opprimé, bravant les vains ſoupirs,
Inſulter aux humains du ſein de ſes plaiſirs?

ALMEDE.

Les femmes, en tous lieux ſouveraines ſuprêmes,
Ont égaré des rois, et les cours ſont les mêmes.
Mais peut-être Gueſclin dédaignera d'entrer
Dans ces petits débats qu'il ſemblait ignorer.

Son esprit mâle et ferme, et même un peu sauva
Des faiblesses d'amour entend peu le langage.
Honoré par son roi du nom d'ambassadeur,
Il soutiendra vos droits avant que sa valeur
Se serve ici pour vous, dignement occupée,
Des dernières raisons, les canons et l'épée.
Mais jusques-là dom Pèdre est le maître en ces lie

TRANSTAMARE.

Lui le maître! ah! bientôt tu nous connaîtras mieu
Il veut l'être en effet; mais un pouvoir suprême
S'élève et s'affermit au-dessus du roi même.
Dans son propre palais les états convoqués
Se sont en ma faveur hautement expliqués;
Le Sénat Castillan me promet son suffrage.
A dom Pèdre égalé, je n'ai pas l'avantage
D'être né d'un hymen approuvé par la loi;
Mais tu sais qu'en Europe on a vu plus d'un roi,
Par soi-même élevé, faire oublier l'injure
Qu'une loi trop injuste a faite à la nature.
Tout est au plus heureux, et c'est la loi du sort.
Un bâtard échappé des pirates du Nord
A soumis l'Angleterre; et malgré tous leurs crime
Ses heureux descendans sont des rois légitimes;
J'ose attendre en Espagne un aussi grand destin.

ALMEDE.

Guesclin vous le promet; et je me flatte enfin
Que dom Pèdre à vos pieds peut tomber de son trône
Si le Français l'attaque, et l'Anglais l'abandonne.

TRANSTAMARE.

Tout annonce sa chute; on a su soulever
Les esprits mécontens qu'il n'a pu captiver.
L'opinion publique est une arme puissante;
J'en aiguise les traits. La ligue menaçante

Ne voit plus dans ſon roi qu'un tyran criminel;
Il n'eſt plus déſigné que du nom de cruel:
Ne me demande point ſi c'eſt avec juſtice;
Il faut qu'on le déteſte, afin qu'on le puniſſe.
La haine eſt ſans ſcrupule: un peuple révolté
Ecoute les rumeurs, et non la vérité.
On avilit ſes mœurs, on noircit ſa conduite,
On le rend odieux à l'Europe ſéduite,
On le pourſuit dans Rome à ce vieux tribunal,
Qui par un long abus, peut-être trop fatal,
Sur tant de ſouverains étend ſon vaſte empire.
Je l'y fais condamner; et je puis te prédire
Que tu verras l'Eſpagne en ſa crédulité
Exécuter l'arrêt dès qu'il ſera porté:
Mais un ſoin plus preſſant m'agite et me dévore.
A ſes ſacrés autels il ravit Léonore;
De cette cour profane il faut bien la ſauver.
Arrachons-la des mains qui m'en oſent priver.
Sans doute il s'eſt flatté du grand art de ſéduire,
De ſa vaine beauté, de ce frivole empire
Qu'il eut ſur tant de cœurs aiſés à conquérir;
Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée
Vers la princeſſe ici m'interdirait l'entrée.
Profitons du ſeul jour où je puis l'enlever.
Va m'attendre au Sénat; je cours t'y retrouver:
Nous y concerterons tout ce que je dois faire
Pour ravir Léonore et le trône à mon frère.
La voici. Le deſtin favoriſe mes vœux.

SCENE II.

TRANSTAMARE, LEONORE, ELVIR

LEONORE.

PRINCE, en ces temps de trouble, en ces jo
malheureux,
Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore,
Quelle était sa conduite, et son nouveau devoir;
Mais au palais du roi gardez de me revoir.
Je veux, je dois sauver d'une guerre intestine
Et vous, et tout l'Etat penchant vers sa ruine.
Le roi vient sur mes pas; j'ignore ses projets;
Il donne en frémissant quelques ordres secrets:
Il vous nomme, il s'emporte; et vous devez conna
Quel sort on se prépare en luttant contre un maître.
Je vous en avertis. Epargnez à ses yeux
D'un superbe ennemi l'aspect injurieux.
C'est ma seule prière.

TRANSTAMARE.

Ah! qu'osez-vous me dire?

LEONORE.

Ce que je dois penser, ce que le ciel m'inspire.

TRANSTAMARE.

Quoi! vous que ce ciel même a fait naître pour moi,
Dont mon père en mourant me destina la foi,
Vous dont Rome et la France ont conclu l'hymenée,
Vous que l'Europe entière à moi seul a donnée,
Je ne vous reverrais que pour vous éviter?
Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter!

LEONORE.

Le devoir, la raiſon, votre intérêt l'exige.
Tout ce que j'apperçois m'épouvante et m'afflige.
Seigneur, d'aſſez de ſang nos champs ſont inondés;
Et vous devez ſentir ce que vous haſardez.

TRANSTAMARE.

Je ſais bien que dom Pèdre eſt injuſte, intraitable,
Qu'il peut m'aſſaſſiner.

LEONORE.

Il en eſt incapable.
A l'inſulter ainſi, c'eſt trop vous appliquer.
Puiſſe enfin la nature à tous deux s'expliquer!
Elle parle par moi, Seigneur, je vous conjure
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.
Ménagez, évitez, votre frère offenſé,
Violent comme vous, profondément bleſſé.
Ne vous efforcez point de le rendre implacable;
Laiſſez-moi l'appaiſer.

TRANSTAMARE.

Non, chaque mot m'accable.
Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés;
Et vous me répondez que vous me protégez!
Je ne vous connais plus. Que cette cour altère
Vos premiers ſentimens et votre caractère!

LEONORE.

Mes juſtes ſentimens ne ſont point démentis;
Je chérirai le ſang dont nous ſommes ſortis,
Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.
Pour la dernière fois ſi vous daignez m'en croire;
Dans ſon propre palais gardez-vous d'outrager
Celui qui règne encore, et qui peut ſe venger.

TRANSTAMARE.

Que vous importe à vous que mon aſpect l'offenſe?

LEONORE.

Je veux qu'envers un frère il uſe de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en dom Pèdre! épargnez-vous ce ſoin:
De la mienne bientôt il peut avoir beſoin;
Je n'en dirai pas plus; mais quoi que j'exécute,
Léonore eſt un bien qu'un tyran me diſpute;
Je n'ai rien entrepris que pour vous poſſéder;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, Madame.

(*il ſort.*)

SCENE III.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Où me ſuis-je engagée!

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promiſe à Tranſtamare, à ſon frère donnée,
Prête à former ces nœuds d'un ſecret hymenée,
Dans l'orage qui gronde en ce triſte ſéjour,
Quelle cruelle fête, et quel temps pour l'amour!

LEONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame toute entière.
Je voulais conſacrer ma pénible carrière

Au vénérable asile où dans mes premiers jours
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.
Le sombre Transtamare, en cherchant à me plaire,
M'attachait encor plus à ma retraite austère.
D'une mère sur moi tu connais le pouvoir;
Elle a détruit ma paix, et changé mon devoir.
Dans les dissentions de l'Espagne affligée,
Au parti de dom Pèdre en secret engagée,
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang,
Elle me précipite en ce suprême rang:
Elle me donne au roi. Le puissant Transtamare
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
Je replonge l'Espagne en un trouble nouveau;
De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,
Moi, qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.
Plus on croit m'élever, plus ma chute est à craindre.
Le roi qui voit l'Etat contre lui conjuré
Cache encor mon secret dans Tolède ignoré:
Notre cour le soupçonne, et paraît incertaine.
Je me vois exposée à la publique haine,
Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux;
Et de quelques côtés que je tourne les yeux,
Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je suis abusée,
Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.
Si les périls sont grands, si dans tous les états
Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

LEONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeunesse.
Peut-être que mon cœur avec trop de faiblesse.

Admira sa valeur et ses grands sentimens.
Je sais quel fut l'excès de ses égaremens,
J'en frémis; mais son ame est noble et généreuse.
Elvire, elle est sensible autant qu'impétueuse:
Et s'il m'aime en effet, j'ose encore espérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguste La Cerda, dont le ciel me fit naître,
M'inspira ce projet en me donnant un maître.
Ah! si le roi voulait, si je pouvais un jour
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour!
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
Pour calmer des esprits les fougues effrénées,
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
Pour émousser le fer en leurs sanglantes mains!
Voilà ma passion, mon espoir et ma gloire.

ELVIRE.

Puissiez-vous remporter cette illustre victoire!
Mais elle est bien douteuse, et je vous vois marcher
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LEONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, et je l'abhorre.
Quel séjour orageux! mais il se peut encore
Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
Les premières vertus qu'on admirait en lui.
Ses maîtresses peut-être ont corrompu son ame,
Le fond en était pur.

ELVIRE.

Il vient à vous, Madame;
Osez donc parler.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Sire, ou plutôt cher époux,
Souffrez que Léonore embrasse vos genoux.
(*il la retient.*)
Ma mère est votre sang, et sa main m'a donnée
Au maître généreux qui fait ma destinée.
Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
Ce grand événement se cache encore un jour;
Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
Qu'implorerait de vous mon excusable audace.
Puis-je la demander?

DOM PEDRE.

N'ayez point la rigueur
De douter d'un empire établi sur mon cœur.
Votre couronnement d'un seul jour se diffère;
Il me faut ménager un Sénat téméraire,
Un peuple effarouché: mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous?

LEONORE.

Votre bonheur, le mien,
Celui de la Castille; une paix nécessaire:
Seigneur, vous le savez, la princesse ma mère
M'a remise en vos mains dans un espoir si beau.
Les ans et les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à sa voix expirante;
Comme elle en ces momens la patrie est mourante.
La discorde en fureur en ces lieux alarmés
Peut se calmer encor, Seigneur, si vous m'aimez.

Ne m'ouvrez point au trône un horrible passage
Parmi des flots de sang, au milieu du carnage ;
Et puissent vos sujets, bénissant votre loi,
Par vous rendus heureux vous aimer comme moi !

DOM PEDRE.

Plus que vous ne pensez, votre discours me touche.
La raison, la vertu parlent par votre bouche.
Hélas ! vous êtes jeune ; et vous ne savez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.
Quoiqu'il puisse arriver, je le suis, je veux l'être.
Ils subiront mes lois ; mais daignez m'en donner ;
Vous pouvez tout sur moi, que faut-il ?

LEONORE.

Pardonner.

DOM PEDRE.

A qui ?

LEONORE.

Puis-je le dire ?

DOM PEDRE.

Hé bien ?

LEONORE.

A Transtamare.

DOM PEDRE.

Quoi ! vous me prononcez le nom de ce barbare !
Du criminel objet de mon juste courroux !

LEONORE.

Peut-être il est puni puisque je suis à vous.
Alfonse votre père à sa main m'a promise,
Il lui donna Valence, et vous l'avez conquise.
Je lui portais pour dot d'assez vastes Etats ;
Il les espère encore, et n'en jouira pas.

Sire, je ne veux point que la France jalouſe,
Votre Sénat, les grands, accuſent votre épouſe
D'avoir immolé tout à ſon ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahiſon.
De ces ſoupçons affreux la triſte ignominie
Empoiſonnerait trop ma malheureuſe vie.

DOM PEDRE.

Ecoutez, je vous aime : et ce ſacré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'eſt ici de perfide et de traître
Que ce prince rebelle, et qui s'obſtine à l'être.
Trompé par une femme, et par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,
Alfonſe mauvais roi, non moins que mauvais père,
(Car je parle ſans feinte, et ma bouche eſt ſincère.)
Alfonſe, en égalant ſon bâtard à ſon fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.
D'une province entière on feſait ſon partage ;
La moitié de mon trône était ſon héritage.
Que dis-je ! on vous donnait ! ... plus juſte poſſeſſeur,
J'ai repris tous mes biens des mains du raviſſeur.
Le traître avec Gueſclin vaincu dans Navarette,
Par une fauſſe paix réparant ſa défaite,
Attire à ſon parti nos peuples aveuglés.
Il impoſe au Sénat, aux Etats aſſemblés ;
Faible dans les combats, puiſſant dans les intrigues,
Artiſan ténébreux de fraudes et de brigues,
Il domine en ſecret dans mon propre palais.
Il croit déjà régner.... Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe et de ce téméraire :
Ceſſez.

LEONORE.

Je vous parlais, Seigneur, de votre frère.

DOM PEDRE.

Mon frère! Transtamare !... Il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du sang de nos aïeux,
Un enfant d'adultère, un rejeton du crime;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime
Est un coup plus cruel à mon esprit blessé
Que tous ses attentats qui m'ont trop offensé.

LEONORE.

De quoi vous plaignez-vous, quand je le sacrifie,
Quand vous donnant mon cœur, et hasardant ma vie,
Mon sort à vos destins s'abandonne aujourd'hui?
Ma tendresse pour vous, et ma pitié pour lui
A vos yeux irrités sont-elles une offense?
Je vous vois menacé des armes de la France:
Les Etats, le Sénat, unis contre vos droits
Ont élevé déjà leur redoutable voix.
M'est-il donc défendu de craindre un tel orage?

DOM PEDRE.

Non, mais rassurez-vous; du moins sur mon courage.

LEONORE.

Vous n'en avez que trop, et dans ces jours affreux,
Ce courage, peut-être, est funeste à tous deux.

DOM PEDRE.

Rien n'est funeste aux rois que leur propre faiblesse.

LEONORE.

Ainsi votre refus rebute ma tendresse!
A peine l'hymenée est prêt de nous unir.
Je vous déplais, Seigneur, en voulant vous servir.

DOM PEDRE.

Aimez à plaindre Dom Pèdre, et flatter Transtamare.

LÉONORE.

Ah! vous ne craignez point que mon esprit s'égare
Jusqu'à le comparer à Dom Pèdre, à mon roi.
Je vous parlais pour vous, pour l'Espagne et pour moi;
Je vois qu'il faut suspendre une plainte indiscrète;
Qu'une femme est esclave, et qu'elle n'est point faite
Pour se jeter, Seigneur, entre le peuple et vous.
J'ai cru que la prière appaisait le courroux;
Qu'on pouvait opposer à vos armes sanglantes
De la compassion les armes innocentes....
Mais je dois respecter de si grands intérêts....
J'avais trop présumé.... Je sors, et je me tais.
(elle sort.)

SCENE V.

DOM PEDRE *seul.*

Qu'une telle démarche et m'étonne et m'offense!
Transtamare avec elle est-il d'intelligence?
M'aurait-elle trompé sous le voile imposteur
Qui fascinait mes yeux par sa fausse candeur?
Croit-elle, en abusant du pouvoir de ses charmes,
Vaincre par sa faiblesse, et m'arracher mes armes?
Est-ce amour? est-ce crainte? est-ce une trahison?
Quels nouveaux attentats confondent ma raison!
Régné-je, juste Ciel! et respiré-je encore?
Tout m'abandonnerait!... et jusqu'à Léonore!...
Non.... je ne le crois point... mais mon cœur est percé.
Monarque malheureux, amant trop offensé,
Oppose à tant d'assauts un cœur inébranlable;
Mais sur-tout garde-toi de la trouver coupable.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Je n'avais pas connu jufqu'à ce trifte jour
Le danger d'être fimple, et d'ignorer la cour.
Je vois trop qu'en effet il eft des conjonctures
Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus pures
Ne fervent qu'à produire un indigne foupçon.
Dans ces temps malheureux tout fe tourne en poifon.
Au fond de mes déferts pourquoi m'a-t-on cherchée?
Au féjour de la paix pourquoi fuis-je arrachée ?
Ah! fi l'on connaiffait le néant des grandeurs,
Leurs triftes vanités, leurs fantômes trompeurs,
Qu'on en déteſterait le brillant efclavage!

ELVIRE.

Ne penfez qu'à Dom Pèdre, au nœud qui vous engage;
Songez que dans ces temps de trouble et de terreur
De lui feul après tout dépend votre bonheur.

LEONORE.

Le bonheur! ah, quel mot ta bouche me prononce!
Le bonheur! à nos yeux l'illufion l'annonce,
L'illufion l'emporte et s'enfuit loin de nous.
Mon malheur, chère Elvire, eft d'aimer mon époux.
Il m'entraîne en tombant, il me rend la victime
D'un peuple qui le hait, d'un Sénat qui l'opprime,
De Tranftamare enfin, dont la témérité
Ofe me reprocher une infidelité;

Com

›mme si de mon cœur s'étant rendu le maître,
ır ma lâche inconstance il eut cessé de l'être,
: si déjà formée aux vices de la cour,
: trahissais ma foi par un nouvel amour!
'est-là sur-tout, c'est-là l'insupportable injure
ont j'ai le plus senti la profonde blessure.

SCENE II.

EONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

TRANSTAMARE.

OUI, je vous poursuivrai dans ces murs odieux;
ouillés par mes tyrans, et pleins de nos aïeux.
Ces lieux où des Etats l'autorité sacrée
A toute heure à mes pas donne une libre entrée;
Où ce roi croit dicter ses ordres absolus,
Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.
C'est dans le Sénat même assis pour le détruire,
C'est au temple, en un mot, que je veux vous conduire;
C'est là qu'est votre honneur et votre sureté,
C'est là que votre amant vous rend la liberté.

LEONORE.

De tant de violence indignée et surprise,
Fidelle à mes devoirs, à mon maître soumise;
Mais écoutant encore un reste de pitié
Que cet excès d'audace a mal justifié,
Je voulais vous servir, vous rapprocher d'un frère;
Rappeler de la paix quelque ombre passagère.
De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé;
Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.
Dans ces tristes momens, tout ce que je puis dire,
C'est que mon sang, mon Dieu, ce jour que je respire,

Ce palais où je suis, tout m'impose la loi
De chérir ma patrie, et d'obéir au roi.

TRANSTAMARE.

Il n'est point votre roi ; vous êtes mon épouse ;
Vous n'échapperez point à ma fureur jalouse ;
Oui vous m'appartenez : la pompe des autels,
L'appareil des flambeaux, les sermens solemnels,
N'ajoutent qu'un vain faste aux promesses sacrées,
Par un père, et par vous dès l'enfance jurées.
Ces nœuds, ces premiers nœuds dont nous sommes liés,
N'ont point été par vous encor désavoués :
Rome les consacra ; rien ne peut les dissoudre.
N'attirez point sur vous les éclats de la foudre.
Quoi ! l'air empoisonné que nous respirons tous
A-t-il dans ce palais pénétré jusqu'à vous ?
Pourriez-vous préférer à ce nœud respectable
La vanité trompeuse et l'orgueil méprisable
De captiver un roi dont tant d'autres beautés
Partageaient follement les infidélités ?
Vous n'avilirez point le sang qui vous fit naître
Jusqu'à leur disputer la conquête d'un traître,
D'un monarque flétri par d'indignes amours ;
Et qui, si l'on en croit de fidelles discours,
Jaloux sans être tendre, a dans sa frénésie
De sa femme au tombeau précipité la vie.

LEONORE.

Quoi ! vous cherchez sans cesse à le calomnier ?

TRANSTAMARE.

Et vous vous abaissez à le justifier !
Tremblez de partager le poids insupportable
Dont la haine publique a chargé ce coupable.
Il faut me suivre, il faut dans les bras du Sénat....

LEONORE.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat,
Si vous osiez jamais....

SCENE III.

LEONORE, TRANSTAMARE *sur le devant avec sa suite*, DOM PEDRE *dans le fond avec la sienne*, MENDOSE.

DOM PEDRE *à Mendose, dans l'enfoncement.*

Tu vois ce téméraire,
Qui jusqu'en ma maison vient braver ma colère;
Ce protégé de Charle. Il vient à ses vainqueurs
Apporter des Français les insolentes mœurs....
Aux yeux de la princesse il ose ici paraître!
Sans frein, sans retenue, il marche, il parle en maître.
Comte, un tel entretien ne vous est point permis.
Dans la foule des grands, à votre rang admis,
Vous pourrez dans les jours de pompe solemnelle
Vous présenter de loin prosterné devant elle.
Entrez dans le Sénat, prenez place aux Etats;
La loi vous le permet; je ne vous y crains pas.
Vous y pouvez trâmer vos cabales secrètes;
Mais respectez ces lieux, et songez qui vous êtes.

TRANSTAMARE.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté;
Il s'explique en tous lieux; il peut être écouté;
Il peut offrir sans crainte un pur et noble hommage;
Rome, le roi de France, et des grands le suffrage,
Ont quelque poids encore, et pourront balancer
Tout ce qu'à ma poursuite on voudrait opposer.
Léonore est à moi, sa main fut mon partage.

DOM PEDRE.

Et moi je vous défends d'y penser davantage.

TRANSTAMARE.

Vous me le défendez ?

DOM PEDRE.

Oui.

TRANSTAMARE.

De mes ennemis
Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu foumis.

DOM PEDRE.

Mais quelquefois auffi, malgré Rome et la France,
En Caftille on punit la défobéiffance.

TRANSTAMARE.

Le Sénat et mon bras m'affranchiffent affez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

DOM PEDRE.

Ils vous ont mal fervi dans les champs de la gloire :
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

TRANSTAMARE.

Les temps font bien changés. Vos maîtres et les miens,
Les Etats, le Sénat, tous les vrais citoyens,
Ont enfin rappelé la liberté publique :
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,
Ce monftre, votre idole, horreur du genre humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre augufte,
Premier fujet des lois, et forcé d'être jufte.

DOM PEDRE.

Hé bien, crains ma juftice, et tremble en tes deffeins.

TRANSTAMARE.

S'il en eft une au ciel, c'eft pour vous que je crains :
Gardez-vous de laffer fa longue patience.

DOM PEDRE, *tirant à moitié son épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'insolence,
Perfide! défends-toi contre ce fer vengeur.

TRANSTAMARE, *mettant aussi la main à l'épée.*

Sire, oseriez-vous bien me faire cet honneur?

LEONORE *se jetant entr'eux, tandis que Mendose et Almède les séparent.*

Arrêtez, inhumains! Cessez, barbares frères....
Cieux toujours offensés! destins toujours contraires!
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés
Prêts à souiller leurs mains du sang dont ils sont nés!
N'entendront-ils jamais la voix de la nature?

DOM PEDRE.

Ah! je n'attendais pas cette nouvelle injure,
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui
Pût en nous égalant me confondre avec lui.
C'en est trop.

LEONORE.

Quoi! c'est vous qui m'accusez encore!

DOM PEDRE.

Et vous me trahiriez, vous, dis-je, Léonore!

LEONORE.

Et vous me reprochez dans ce désordre affreux
De vouloir épargner un crime à tous les deux!
Vous me connaissez mal: apprenez l'un et l'autre
Quels sont mes sentimens, et mon sort, et le vôtre.
Transtamare, sachez que vous n'aurez enfin,
Quand vous seriez mon roi, ni mon cœur, ni ma main.
Sire, tombe sur moi la justice éternelle
Si jusqu'à mon trépas je ne vous suis fidelle.
Mais la guerre civile est horrible à mes yeux;
Et je ne puis me voir entre deux furieux,

Miférable fujet de difcorde et de haine,
Toujours dans la terreur, et toujours incertaine,
Si le feul de vous deux qui doit régner fur moi
Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi,
Vous m'arrachiez, Seigneur, au folitaire afile
Où mon cœur loin de vous était du moins tranquille
Je me vois exilée en ce cruel féjour,
Dans cet antre fanglant que vous nommez la cour.
Je la fuis; je retourne à la tombe facrée
Où j'étais morte au monde, et du monde ignorée.
Qu'une autre fe complaife à nourrir dans les cœurs
Les tourmens de l'amour et toutes fes fureurs,
A mêler fans effroi fes langueurs tyranniques
Aux tumultes fanglans des difcordes publiques;
Qu'elle fe faffe un jeu du malheur des humains,
Et des feux de la guerre attifés par fes mains;
Qu'elle y mette à fon gré fa gloire et fon mérite:
Cette gloire exécrable eft tout ce que j'évite.
Mon cœur qui la détefte eft encore étonné
D'avoir fui cette paix pour qui feule il eft né;
Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
Je vais loin de Tolède, et de ces grands naufrages,
M'enfevelir, vous plaindre, et fervir à genoux
Un maître plus puiffant et plus clément que vous.

(*elle fort.*)

SCENE IV.

DOM PEDRE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

Elle échappe à ma vue, elle fuit, et fans peine!
J'ai foupçonné fon cœur, j'ai mérité fa haine.

(*à sa suite.*)

Léonore !.... courez, qu'on vole sur ses pas ;
Mes amis, suivez-la, qu'on ne la quitte pas ;
Veillez avec les miens sur elle et sur sa mère....
Toi, qui t'oses parer du saint nom de mon frère,
Va, rends grâce à ce sang par toi déshonoré,
Rends grâce à mes sermens : j'ai promis, j'ai juré
De respecter ici la liberté publique.
Tu m'osais reprocher un pouvoir tyrannique !
Tu vis, c'en est assez pour me justifier ;
Tu vis, et je suis roi !.... Garde-toi d'oublier
Qu'il me reste en Espagne encor quelque puissance.
Cabale avec les tiens dans Rome et dans la France,
Intrigue en ton Sénat, soulève les Etats,
Va, mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE, *en sortant avec sa suite.*

Sire, j'attends beaucoup de la clémence auguste
Du frère le plus tendre, et du roi le plus juste.

SCENE V.

DOM PEDRE, MENDOSE.

DOM PEDRE.

TREMBLEZ, tyrans des rois ; le châtiment vous suit.
Que dis-je ! malheureux ! à quoi suis-je réduit !
J'ai laissé de ses pleurs Léonore abreuvée,
Ainsi que mes sujets contre moi soulevée.
Quoi ! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs !
C'était donc mon destin d'éloigner tous les cœurs !
J'ai d'une tendre épouse affligé l'innocence.
Mon peuple m'abandonne et le français s'avance.

Prêt de faire une reine, et d'aller aux combats,
A tant de soins pressans mon cœur ne suffit pas.
Allons... il faut porter le fardeau qui m'accable.

MENDOSE.

Sire, vous permettez qu'un ami véritable,
(Je hasarde ce nom si rare auprès des rois)
Libre en ses sentimens s'ouvre à vous quelquefois.
Vos soldats, il est vrai, s'approchent de Tolède;
Mais les grands, le Sénat, que Transtamare obsède,
Les organes des lois du peuple révérés,
De la religion les ministres sacrés,
Tout s'unit, tout menace, un dernier coup s'apprête.
Déjà même Guesclin dirigeant la tempête
Marche aux rives du Tage, et vient y rallumer
La foudre qui s'y forme et va tout consumer.
Peut-être il serait temps qu'un peu de politique
Tempérât prudemment ce courage héroïque;
Que vous attendissiez, chaque jour offensé,
Le moment de punir sans avoir menacé.
De vos fiers ennemis nourrissant l'insolence,
Vous les avertissez de se mettre en défense.
De Léonore ici je ne vous parle pas:
L'amour bien mieux que moi, finira vos débats.
Vous êtes violent, mais tendre, mais sincère;
Seigneur, un mot de vous calmera sa colère.
Mais quand le péril presse et peut vous accabler,
Avec vos oppresseurs il faut dissimuler.

DOM PEDRE.

A ma franchise, ami, cet art est trop contraire;
C'est la vertu du lâche.... Ah! d'un maître sévère,
D'un cruel, d'un tyran, s'ils m'ont donné le nom,
Je veux le mériter à leur confusion.

rop heureux les humains dont les ames dociles
: livrent mollement aux paffions tranquilles!
La vie eft un orage; et dans les flots plongé,
e me plais dans l'abyme où je fuis fubmergé.
.ien ne me changera, rien ne pourra m'abattre.

MENDOSE.

Ion Prince, à vos côtés vous m'avez vu combattre,
'ous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
ur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts;
'oyez de vos rivaux la fatale induftrie,
'ar des bruits menfongers féduifant la patrie,
'appliquant fans relâche à vous rendre odieux,
Cromper l'Europe entière, et croire armer les cieux;
Des fuperftitions faire parler l'idole,
Vous pourfuivre à Paris, vous perdre au Capitole.
Et par le feul mépris vous avez repouffé
Tous ces traits qu'on vous lance, et qui vous ont bleffé!
Vous laiffez l'impofture attaquant votre gloire
Jufque dans l'avenir flétrir votre mémoire!

DOM PEDRE.

Ah! dure iniquité des jugemens humains!
Fantômes élevés par des caprices vains!
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes efprits
A chercher un fuffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire.
Je ne me fens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou régnons. L'heureux eft refpecté;
Le vainqueur devient cher à la poftérité,
Et les infortunés font condamnés par elle.
Rome de Tranftamare embraffe la querelle;

Rome fera pour moi quand j'aurai combattu;
Quand on verra ce traître à mes pieds abattu
Me rendre en expirant ma puiffance ufurpée.
Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée....
Mais quel jour! Léonore!.... Il devait être heureux.
Pour fon couronnement quel appareil affreux!
Que ce triomphe, hélas, peut devenir horrible!
Je me fefais, cruelle, un plaifir trop fenfible
De détruire un rival au fond de votre cœur,
C'eft là que j'afpirais à régner en vainqueur....
On m'ofe difputer mon trône et Léonore!
Allons, ils font à moi; je les poffède encore.

SCENE VI.

DOM PEDRE, MENDOSE, ALVARE.

ALVARE.

Le Sénat Caftillan vous demande, Seigneur.

DOM PEDRE.

Il me demande? moi!

ALVARE.

Nous attendons l'honneur
De vous voir préfider à l'augufte affemblée
Par qui l'Efpagne enfin fe verra mieux réglée.
Le prince votre frère a déjà préparé
L'édit qui fous vos yeux doit être déclaré.

DOM PEDRE.

Qui? mon frère!

ALVARE.

Au Sénat que faut-il que j'annonce?

DOM PEDRE.

Je fuis fon roi. Sortez.... et voilà ma réponfe.

ALVARE.

Vous apprendrez la leur.

SCENE VII.

DOM PEDRE, MENDOSE, Suite.

DOM PEDRE *à sa suite.*

Hé bien, vous le voyez;
Les ordres de mes rois me sont signifiés;
Transtamare les signe, il commande, il est maître;
On me traite en sujet!... je serais fait pour l'être,
Pour servir enchaîné, si le même moment
Qui voit de tels affronts ne voit leur châtiment.
(*à Moncade.*)
Chef de ma garde, à moi!... je connais ton audace;
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
Qu'on ose mépriser?

MONCADE.

Comme vous j'en rougis;
Mon cœur est indigné. Commandez, j'obéis.

DOM PEDRE.

Ne ménageons plus rien; fais saisir Transtamare,
Et le perfide Almède, et l'insolent Alvare:
Tu seras soutenu. Mes valeureux soldats
Aux portes de Tolède avancent à grands pas.
Etonnons par ce coup ces graves téméraires,
Qui détruisent l'Espagne et s'en disent les pères.
Leur siége est-il un temple? et grâce aux préjugés,
Est-ce le Capitole où les rois sont jugés?
Nous verrons aujourd'hui leur audace abaissée.
Va, d'autres intérêts occupent ma pensée.

Exécute mon ordre au milieu du Sénat,
Où le traître à présent règne avec tant d'éclat.

MONCADE.

Cette entreprise est juste, aussi-bien que hardie;
Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
Mais craignez de vous perdre.

DOM PEDRE.

À ce point confondu,
Si je ne risque tout, crois-moi, tout est perdu.

MENDOSE.

Arrêtez un moment... daignez songer encore
Que vous bravez des lois qu'à Tolède on adore.

DOM PEDRE.

Moi! je respecterais ces gothiques ramas
De privilèges vains que je ne connais pas,
Eternels alimens de troubles, de scandales,
Que l'on ose appeler nos lois fondamentales;
Ces tyrans féodaux, ces barons sourcilleux,
Sous leurs rustiques toits indigens orgueilleux;
Tous ces nobles nouveaux, ce Sénat anarchique,
Erigeant la licence en liberté publique;
Ces Etats désunis dans leurs vastes projets,
Sous les débris du trône écrasant les sujets!
Ils aiment Transtamare, ils flattent son audace;
Ils voudraient l'opprimer, s'il régnait en ma place.
Je les punirai tous. Les armes d'un Sénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

MENDOSE.

Souvent le fanatisme inspire un grand courage.

DOM PEDRE.

Ah! l'honneur et l'amour en donnent davantage.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Il est entre vos mains surpris et désarmé.
Disposez de ce tigre avec peine enfermé,
Prêt à dévorer tout, si l'on brise sa chaine.
Des grands de la Castille une troupe hautaine
Rassemble avec éclat ce cortége nombreux
D'écuyers, de vassaux qu'ils trainent après eux;
Restes encor puissans de cette barbarie
Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.
Ils se sont réunis à ce grand tribunal
Qui pense que leur prince est au plus leur égal;
Ils soulèvent Tolède à leur voix trop docile.

DOM PEDRE.

Je le sais.... Mes soldats sont enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embraser,
Frapper les citoyens, mais non les appaiser.
Animé par les grands tout un peuple en alarmes
Porte aux murs du palais des flambeaux et des armes;
Jusqu'en votre maison je vois autour de vous
Des courtisans ingrats vous servant à genoux;
Mais servant encor plus la cabale des traîtres,
Préférer Transtamare au pur sang de leurs maîtres,
La triste vérité ne peut se déguiser.

DOM PEDRE.

J'aime qu'on me la dise, et sais la mépriser.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se dissipe en grondant et se brise au rivage?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains?
La seule Léonore est tout ce que je crains.
Léonore!... crois-tu que son ame offensée
Rendue à mon amour ait pu dans sa pensée
Etouffer pour jamais le cuisant souvenir
D'un affront, dont sa haine aurait dû me punir?

MENDOSE.

Vous l'avez assez vu, son retour est sincère.

DOM PEDRE.

Son ingénuité, qui dut toujours me plaire,
Laisse échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand courage à sa simplicité.

MENDOSE.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueuse sans art, ignorant l'imposture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,
Au sein de la discorde elle a cherché la paix.
Ce cœur qui n'est pas né pour des temps si coupables
Se figurait des biens qui sont impraticables;
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.
Quel parti prenez-vous, et que devra-t-on faire
De cet inébranlable et terrible adversaire
Qui dans sa prison même ose encor vous braver?

DOM PEDRE.

Léonore!... à ce point as-tu su captiver
Un cœur si détrompé, si las de tant de chaînes?

ıt le poids trop chéri fit ma honte et mes peines?
ɔjurais les amours et leurs folles erreurs.
ɔi ! dans ces jours de ſang et parmi tant d'horreurs,
te candeur naïve et ſa noble innocence
mon ame étonnée ont donc plus de puiſſance
: n'en eurent jamais ces fatales beautés
ſubjuguaient mes ſens de leurs fers enchantés;
des ſéductions déployant l'artifice
raient ma raiſon ſoumiſe à leur caprice!
ille m'enchaînait et me rendait cruel;
ır venger ſes appas je devins criminel.
temps étaient affreux. Léonore adorée
nſpire une vertu que j'avais ignorée.
e grave en mon cœur heureux de lui céder
ut ce que tu m'as dit ſans me perſuader.
crois entendre un dieu qui s'explique par elle;
ſon ame à mes ſens donne une ame nouvelle.

MENDOSE.

vous aviez plutôt formé ces chaſtes nœuds,
tre règne ſans doute eut été plus heureux.
a vu quelquefois par des vertus tranquilles
e reine écarter les diſcordes civiles.
lille les fit naître; et j'oſe préſumer
e Léonore ſeule aurait pu les calmer.
ſt Dom Pèdre, c'eſt vous, et non le roi qu'elle aime
; autres n'ont chéri que la grandeur ſuprême.
e revient vers vous, et je cours de ce pas
ntenir ſi je puis le peuple et les ſoldats;
vos ordres ſacrés toujours prêt à me rendre.

DOM PEDRE.

te joindrai bientôt, cher ami, va m'attendre.

SCENE II.

DOM PEDRE, LEONORE.

DOM PEDRE.

Vous pardonnez enfin ; vos mains daignent orner
Ce sceptre que l'Espagne avait dû vous donner.
Compagne de mes jours, trop orageux, trop sombres,
Vous seule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.
Les farouches esprits, que je n'ai pu gagner,
Haïront moins Dom Pèdre en vous voyant régner.
Dans ces cœurs soulevés, dans celui de leur maître
Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
Je suis loin maintenant d'offrir à vos désirs
D'une brillante cour la pompe et les plaisirs ;
Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place
Est entouré du crime, assiégé par l'audace ;
Mais s'il touche à sa chute, il sera relevé ;
Et dans un san[illegible] heureusement lavé :
Ecrasant sous vos pi[illegible] la ligue terrassée,
Il reprendra par vous sa splendeur éclipsée.

LEONORE.

Vous connaissez mon cœur ; il n'a rien de caché.
Lorsque j'ai vu le vôtre à la fin détaché
Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai sans peine à mon prince offert un pur hommage.
Vainement votre père expirant dans mes bras
Et prétendant régner au-delà du trépas,
Pour son fils Transtamare aveugle en sa tendresse,
Avait en sa faveur exigé ma promesse.
Bientôt par ma raison son ordre fut trahi ;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.

Et

nfin, j'aimais Dom Pèdre en fuyant fa couronne;
t je ne penfe pas que fon cœur me foupçonne
l'avoir pu défirer cette trifte grandeur,
Qui fans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais fi de mon hymen la fête eft différée,
i je ne règne pas je fuis déshonorée.
'ous pouvez par mépris pour la commune erreur
rayer la voix publique: et je la crains, Seigneur.
e veux qu'on me refpecte, et qu'après vos faibleffes,
In ne me compte pas au rang de vos maîtreffes.
Ma gloire s'en irrite: et dans ces triftes jours
a retraite, ou le trône était mon feul recours.
'otre époufe à vos yeux fe fent trop outragée.

DOM PEDRE.

Avant la fin du jour vous en ferez vengée.

LEONORE.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez feulement
Tous les juftes fujets de mon reffentiment.
J'ai peu du cœur humain la fatale fcience;
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience
M'apprend ce qu'on éprouve à la fuite des rois.
Je vois comme on s'empreffe à condamner leur choix:
On accufe de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'eftrade des grands defcendant au vulgaire,
Le menfonge fans frein, fans pudeur, fans raifon,
S'accroît de bouche en bouche, et s'enfle de poifon.
C'eft moi fi l'on en croit votre cour téméraire,
C'eft moi dont l'artifice a perdu votre frère.
C'eft moi qui l'ai plongé dans la captivité
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus? une troupe effrénée,
Qui devrait fouhaiter, bén; mon hymenée,

D'une voix mensongère insulte à nos amours:
Mon oreille a frémi de leurs affreux discours.
Je vois lancer sur vous des regards de colère.
On déteste le roi qu'on dut chérir en père.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs
De menaces, de cris, et sur-tout tant de pleurs?
Pour la dernière fois écartez de ma vue
Ce spectacle odieux qui m'indigne et me tue.
Faut-il passer mes jours à gémir, à trembler?
Détournez ces fléaux unis pour m'accabler.
Il en est encor temps. Le Castillan rebelle,
Pour peu qu'il soit flatté, par orgueil est fidelle.
Ah! si vous opposiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos sujets!
En spectacle à l'Espagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis supporter l'horreur d'être haïe.
Je crains en vous parlant de réveiller en vous
L'affreuse impression d'un sentiment jaloux.
Je puis aller trop loin, je m'emporte, mais j'aime.
Consultez votre gloire; et jugez-vous vous-même.

DOM PEDRE.

J'ai pesé chaque mot, et je prends mon parti.
(*à sa suite.*)
Déchaînez Transtamare, et qu'on l'amène ici.

LEONORE.

Prenez garde, cher Prince, arrêtez.... sa présence
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez:

DOM PEDRE.

C'est trop de crainte; et vous vous abusez.

LEONORE.

J'en ressens, il est vrai.... C'est vous qui la causez.

SCENE III.

DOM PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

Approche, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur et ma vie.
Esclave des Français qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,
Ton œil se baisse enfin, ta fierté me redoute;
Tu mérites la mort, tu l'attends.... mais écoute.
Tu connais cet usage en Espagne établi,
Qu'aucun roi de mon sang n'ose mettre en oubli.
A son couronnement une nouvelle reine,
Opposant sa clémence à la justice humaine,
Peut sauver à son gré l'un de ces criminels
Que pour être en exemple au reste des mortels
L'équité vengeresse au supplice abandonne.
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore!

DOM PEDRE.

Elle ordonne
Que malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,
Et malgré l'intérêt des peuples et des rois,
Ton monarque outragé daigne te laisser vivre:
J'y consens.... Vous, Soldats, soyez prêts à le suivre.
Vous conduirez ses pas dès ce même moment
Jusqu'aux lieux destinés pour son bannissement.
Veillez toujours sur lui, mais sans lui faire outrage,
Sans me faire rougir de mon juste avantage.
Tout indigne qu'il est du sang dont il est né,
Ménagez de mon père un reste infortuné....

En est-ce assez, Madame, êtes-vous satisfaite?

LEONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier Sénat se jette.
Continuez, Seigneur, à mêler hautement
Une sage clémence au juste châtiment.
Le Sénat apprendra bientôt à vous connaître,
Il saura révérer, et même aimer un maître;
Vous le verrez tomber aux genoux de son roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe; et le Sénat et moi
Nous ne descendons point encore à ces bassesses.
Vous pouvez d'un tyran ménageant les tendresses,
Céder à cet éclat si trompeur et si vain
D'un sceptre malheureux qui tombe de sa main.
Il peut dans les débris d'un reste de puissance
M'insulter un moment par sa fausse clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va se voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû se hâter. Jouissez, infidelle,
D'un moment de grandeur où le sort vous appelle:
Cet éclat vous aveugle, il passe, il vous conduit
Dans le fond de l'abyme où votre erreur vous fuit.

DOM PEDRE.

Qu'on le remène; allez; qu'il parte et qu'on le suive.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, MONCADE, TRANSTAMARE, Suite.

MONCADE.

Seigneur, en ce moment, Guesclin lui-même arrive.

LEONORE.

O Ciel!

TRANSTAMARE (*en se retournant vers Dom Pèdre.*)

Je suis vengé plutôt que tu ne crois.
Va, je ne compte plus Dom Pèdre au rang des rois.
Frappe avant de tomber, verse le sang d'un frère:
Tu n'as que cet instant pour servir ta colère.
Ton heure approche, frappe. Oses-tu?

DOM PEDRE.

C'est en vain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main:
Tu n'en étais pas digne, et ton destin s'apprête;
C'est le glaive des lois que je tiens sur ta tête.
(*on emmène Transtamare.*) (*à Moncade.*)
Qu'on l'entraîne...... Et Guesclin?

MONCADE.

Il est près des remparts,
Le peuple impatient vole à ses étendarts.
Il invoque Guesclin comme un dieu tutélaire.

LEONORE.

Quoi! je vous implorais pour votre indigne frère!
Mes soins trop imprudents voulaient vous réunir!
Je devais vous prier, Seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême?

DOM PEDRE.

Que faire? le braver, couronner ce que j'aime,
Marcher aux ennemis, et dès ce même jour,
Au prix de tout mon sang mériter votre amour.

MONCADE.

Un chevalier Français en ces murs le dévance,
Et pour son général il demande audience....

DOM PEDRE.

Cette offre me surprend, je ne puis le céler:
Quoi! lorsqu'il faut combattre, un Français veut parler?

MONCADE.

Il est ambassadeur et général d'armée.

DOM PEDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Espagne est semée,
Il est plus fier qu'habile, et dans cet entretien
L'orgueil de ce Breton pourrait choquer le mien.
Je connais sa valeur, et j'en prends peu d'alarmes;
En Castille, avec lui, j'ai mesuré mes armes;
Il doit s'en souvenir : mais puisqu'il veut me voir
Je suis prêt en tout temps à le bien recevoir,
Soit au palais des rois, soit aux champs de la gloire.

(*à Léonore.*)

Enfin je vais chercher la mort ou la victoire.
Mais avant le combat hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
Je pouvais, j'aurais dû dans cette auguste fête
De mon lâche ennemi vous présenter la tête,
Sur son corps tout sanglant recevoir votre main;
Mais je ne serai pas ce Dom Pèdre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée :
Et du pied de l'autel je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai su mériter
Ce trône et cette main qu'on m'ose disputer.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Quoi ! vous vous expofiez à ce nouveau danger ?
Quoi ! Dom Pèdre, autrefois fi prompt à fe venger,
De ce grand ennemi n'a pas profcrit la tête !

DOM PEDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût fouillé du fang d'un criminel :
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare,
J'aurais de ma main même immolé Tranftamare ;
Je l'aurais dû.... n'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français
Dont le premier exploit, et le premier fuccès
Sont de vous enlever par un fanglant outrage
Ce prifonnier d'Etat qui vous fervait d'ôtage.
Jugez de quel efpoir le Sénat eft flatté,
Comme il eft infolent avec fécurité,
Comme au nom de Guefclin fa voix impérieufe
Conduit d'un peuple vain la fougue impétueufe ?
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Préfent fi digne d'elle, et peut-être fatal)
Orné fon front modefte où la vertu réfide,
D'arrogans factieux une troupe perfide
Abjurait votre empire, et prefque fous vos yeux
Elevait Tranftamare au rang de vos aïeux.

A peine ce Gueſclin touchait à nos rivages;
Tous les grands à l'envi, lui portant leurs hommag[es]
Accouraient dans ſon camp, le nommaient à grands [cris]
L'ange de la Caſtille envoyé de Paris.
Il commande; il s'érige un tribunal ſuprême,
Où lui ſeul va juger la Caſtille et vous-même.
Scipion fut moins fier et moins audacieux,
Quand il nous apporta ſes aigles et ſes dieux.
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'agiſſant en ma[ître]
Il prétende appaiſer les troubles qu'il fait naître;
Qu'il vienne en ce palais vous ayant inſulté,
Et qu'armé contre vous il propoſe un traité.

DOM PEDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Gueſclin ſe montre et ſe déploie
Comme un reſſort puiſſant avec art préparé,
Qu'un maître induſtrieux fait mouvoir à ſon gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu ſais comme on les nom[me]
Charle a le nom de ſage, et Gueſclin de grand hom[me]
Et qui ſuis-je auprès d'eux, moi qui fus leur vainq[ueur]
Je pourrais des Français punir l'ambaſſadeur,
Qui m'oſant outrager à ma foi ſe confie.
Plus d'un roi s'eſt vengé par une perfidie;
Et les ſuccès heureux de ces grands coups d'état
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat:
Leurs flatteurs ont vanté cette infame prudence.
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.
Dans mes emportemens et dans mes paſſions
Je reſpecte plus qu'eux les droits des nations.
J'ai déjà ſur Gueſclin ce premier avantage;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
Un Français peut me vaincre, et non m'humilier.
Je ſuis roi, cher ami, mais je ſuis chevalier,

Et si la politique est l'art que je méprise,
On rendra pour le moins justice à ma franchise.
Mais sur-tout Léonore est-elle en sureté ?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il est exécuté.
La garde Castillane est rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi sur le parti rebelle.
Aux portes du palais les Africains placés
En défendent d'approche aux mutins dispersés.
Vos soldats sont postés dans la ville sanglante ;
Toute l'armée enfin frémit, impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger
Du lâche Transtamare, et d'un fier étranger.

DOM PEDRE.

Je n'ai point envoyé Transtamare au supplice !...
Mon épée est plus noble et m'en fera justice.
Sous les yeux de Guesclin je vais le prévenir.
Va, c'est dans les combats qu'il est beau de punir....
Je regrette, il est vrai, dans cette juste guerre,
Ce fameux prince noir, ce dieu de l'Angleterre,
Ce vainqueur de deux rois, qui meurt et qui gémit
Après tant de combats d'expirer dans son lit.
C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme ; et Dom Pèdre aujourd'hui
Heureux ou malheureux sera digne de lui....
Mais je vois s'avancer une foule étrangère
Qui se joint sous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère,
Et qui semblent annoncer un ministre de paix :
C'est Guesclin qui s'avance au gré de mes souhaits.
Ami, près de ton roi, prends la première place.
Voyons quelle est son offre, et quelle est son audace.

SCENE II.

DOM PEDRE *se place sur son trône*, MENDO[illegible] *côté de lui avec quelques grands d'Espagne.* GU[illegible]CLIN, *après avoir salué le roi qui se lève, s'*[illegible] *vis-à-vis de lui. Les gardes sont derrière le* [illegible] *du roi, et des officiers français derrière la chai*[illegible] *Guesclin.*

GUESCLIN.

Sire, avec sureté, je me présente à vous,
Au nom d'un roi puissant, de son honneur jaloux,
Qui d'un vaste royaume est aujoud'hui le père,
Qui l'est de ses voisins, qui l'est de votre frère,
Et dont la généreuse et prudente équité
N'a fait verser de sang que par nécessité.
J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la gue[illegible]
Faut-il ensanglanter, faut-il calmer la terre ?
C'est à vous de choisir. Je viens prendre vos lois.

DOM PEDRE.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguste maître,
Qui, sans m'en avertir dévastant mes Etats,
Me demande la paix par vingt mille soldats.
Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare ?...
(il se lève, Guesclin se lève aussi.)
De quel droit osez-vous m'enlever Transtamare ?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
Vous l'avez opprimé, Seigneur, et je le sers.

DOM PEDRE.

De tous nos différends vous êtes donc l'arbitre ?

GUESCLIN.

Mon roi l'est.

DOM PEDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.
Mais vous ! qui vous fait juge entre mon peuple et moi ?

GUESCLIN.

Je vous l'ai déjà dit, votre allié, mon roi,
Que votre père Alfonse en fermant la paupière
Chargea d'exécuter sa volonté dernière.
Le vainqueur des Anglais sur le trône affermi,
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

DOM PEDRE.

De l'amitié des rois l'univers se défie :
Elle est souvent perfide, elle est souvent trahie.
Mais quel prix y met-il ?

GUESCLIN.

La justice, Seigneur.

DOM PEDRE.

Ces grands mots consacrés de justice, d'honneur,
Ont des sens différens qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en serai l'interprète, et vous allez m'entendre.
Rendez à votre frère, injustement proscrit,
Léonore et les biens qu'un père lui promit,
Tous ses droits reconnus d'un Sénat toujours juste,
Dans Rome confirmés par un pouvoir auguste ;
Des Etats castillans n'usurpez point les droits ;
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois :
C'est-là ce qu'à ma cour on déclare équitable,
Et Charle est à ce prix votre ami véritable.

DOM PEDRE.

Inftruit de fes deffeins, et non pas effrayé,
Je préfère fa haine à fa fauffe amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle infolent qu'il appelle mon frère,
Je fais qu'il a donné ces fecours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.
Divifez pour régner, voilà fa politique :
Mais il en eft une autre où Dom Pèdre s'applique :
C'eft de vaincre : et Guefclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Tranftamare, ofez-vous déclarer
Que vous lui deftinez la main de Léonore ?...
Léonore eft ma femme.... Apprenez plus encore :
Sachez que votre roi, qui femble m'accabler,
Des fecrets de mon lit ne doit point fe mêler ;
Que de l'hymen des rois Rome n'eft point le juge.
Je demeure furpris que pour dernier refuge,
Au tribunal de Rome on ofe en appeler,
Et qu'un guerrier français s'abaiffe à m'en parler.
Oubliez-vous, Monfieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous qui me vantez Rome, et fon pouvoir fuprême,
Extorquer fes tributs, rançonner fes Etats,
Et forcer fon pontife à payer vos foldats ?

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a fu connaître
Et féparer les droits du monarque et du prêtre.
Mais peu fait pour toucher ces refforts délicats,
Je combats pour mon prince, et je ne l'inftruis pas.
Qu'on ait lancé fur vous ce qu'on nomme anathême,
Que l'époufe d'un frère ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours,
Ces abus des autels, encor moins vos amours.

Vous ne voyez en moi qu'un organe fidelle
D'un roi l'ami de Rome, et qui s'arme pour elle.
On va verser le sang; et l'on peut l'épargner :
Fléchissez, croyez-moi, si vous voulez régner.

DOM PEDRE.

J'entends, vous exigez ma prompte déférence
A ces rescrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnans décrets,
Ou les foule à ses pieds suivant ses intérêts;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice!
Vous m'offrez un pardon pourvu que j'obéisse!
Ecoutez.... Si j'allais, du même zèle épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris,
Si l'un de mes soldats disait à votre maître :
„ Sire, cédez le trône où dieu vous a fait naître,
„ Cédez le digne objet pour qui seul vous vivez;
„ Et de tous ces trésors à vos mains enlevés
„ Enrichissez un traître, un fils d'une étrangère,
„ Indigne de la France, indigne de son père.
„ Gardez-vous de donner vos ordres absolus
„ Pour former des soldats, pour lever des tributs,
„ Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne;
„ Remettez au Sénat les droits de la couronne,
„ Et Dom Pèdre à ce prix veut bien vous protéger... ";
Votre maître, à ce point se sentant outrager,
Pourrait-il écouter sans un peu de colère
Ce discours insultant d'un soldat téméraire?

GUESCLIN.

Je veux bien avouer que votre ambassadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.
Rien ne justifierait l'orgueil et l'imprudence
De donner des leçons et des lois à la France.

Charle s'en tient, Seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alfonse dictés ;
Ils ont rendu mon roi le tuteur et le père
De celui que Dom Pèdre eût dû traiter en frère.

DOM PEDRE.

Le tuteur d'un rebelle ! ah ! noble chevalier,
Qu'il vous coûte en secret de le justifier !
J'en appelle à vous-même, à l'honneur, à la gloi
Votre prince est-il juste ?

GUESCLIN.

Un sujet doit le croire.
Je suis son général, et le sers contre tous,
Comme je servirais si j'étais né sous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, et j'attends la réponse;
Donnez-là sans réserve; il faut vous consulter.
Je viens pour vous combattre, et non pour disputer.
Vous m'appelez soldat; et je le suis sans doute.
Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DOM PEDRE.

Vous l'aviez dû prévoir; et vous n'en doutez plus.
Je vous refuse tout excepté mon estime.
Je considère en vous le guerrier magnanime,
Qui combat pour son roi par zèle et par honneur;
Mais je ne puis en vous souffrir l'ambassadeur.
Portez à vos Français les ordres despotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui du fond de Vincenne, à l'abri des dangers,
Sème en paix la discorde entre les étrangers.
Sa sourde ambition qu'on appelle prudence
Croit sur mon infortune établir sa puissance.

Il viole chez moi les droits des souverains,
Qu'il a dans ses Etats soutenus par vos mains.
Pour vous, noble instrument de sa froide injustice,
Vous, dont il acheta le sang et le service,
Vous, chevalier breton, qui m'osez présenter
Un combat généreux qu'il n'oserait tenter,
Votre valeur me plaît quoique très-indiscrette;
Mais ressouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,
Vainquit à Navarette, et m'y fit prisonnier;
Je ne l'oublirai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune;
Et je ne viens ici que pour la réparer.

DOM PEDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.
Toujours prêt comme vous d'en ouvrir la barrière,
Et de recommencer cette noble carrière,
Je vous donne le choix et des lieux, et du temps;
La route a dû lasser vos braves combattans.
En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille? (a)

GUESCLIN.

Dès ce moment, Seigneur, et sous cette muraille.

(a) C'était encore l'usage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaisse fut celui de la bataille d'Azincourt, où les généraux français envoyèrent demander le jour et le lieu au roi d'Angleterre. Cet usage venait des peuples du Nord; il y était très-ancien. *Bojorix*, roi ou général des Cimbres, demanda le jour et le lieu de la bataille à *Marius*, qui craignant qu'un refus ne parût aux Barbares une marque de timidité, et n'augmentât leur courage, lui assigna le surlendemain, et la plaine de Verceil.

A vous voir d'assez près j'ai su les préparer :
Et cet honneur si grand ne peut se différer.

DOM PEDRE.

Marchons, et laissons là ces disputes frivoles,
Venez revoir encor les lances espagnoles.
Mais jusqu'à ce moment de nous deux souhaité,
Usez ici des droits de l'hospitalité....
Chèr Mendose, ayez soin qu'une de vos escortes
Le guide avec honneur au-delà de nos portes.
(*à Guesclin.*)
Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur
Est pour un chevalier le comble de l'honneur.
Plût au ciel que je pusse avec quelque justice,
Sire, ne la tirer que pour votre service !

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Succomberai-je enfin fous tant de coups du fort?
Une mère à mes yeux dans les bras de la mort...
Un époux que j'adore et que fa deftinée
Fait voler aux combats, du lit de l'hymenée....
Un peuple gémiffant dont les cris infenfés
M'imputent tous les maux fur l'Efpagne amaffés...
De Tranftamare enfin la déteftable audace
Dont le fer me pourfuit, dont l'amour me menace...
Ai-je une ame affez forte, un cœur affez altier
Pour contempler mes maux et pour les défier?
Avant que l'infortune accablât ma jeuneffe,
Je ne me connaiffais qu'en fentant ma faibleffe.
Peut-être qu'éprouvé par la calamité
Mon efprit s'affermit contre l'adverfité.
Il me femble du moins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime Dom Pèdre et plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre fexe, Madame, en montre quelquefois
Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
Sur-tout l'amour en donne; et d'une ame timide
Ce maître impérieux fait une ame intrépide:
Ils développent en nous d'étonnantes vertus
Dont les germes cachés nous étaient inconnus.
L'amour élève l'ame, et faibles que nous fommes
Nous avons fu donner des exemples aux hommes.

LEONORE.

Ah! je me trompe, Elvire, un noir abattement
A cette fermeté succède à tout moment....
Dom Pèdre, cher époux! que n'ai-je pu te suivre,
Et tomber avec toi si tu cesses de vivre!

ELVIRE.

A vaincre Transtamare il est accoutumé.
Que votre cœur sensible un moment alarmé
Reprenne son courage et sa mâle assurance.

LEONORE.

Oui, Dom Pèdre, il est vrai, me rend mon espérance.
Mais Guesclin!

ELVIRE.

Vous pourriez redouter sa valeur?

LEONORE.

Je brave Transtamare, et crains son protecteur.
Si Dom Pèdre est vaincu, sa mort est assurée.
Je le connais trop bien : sa main désespérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera son sein, s'entr'ouvrira le flanc,
Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel est juste, il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,
Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultère,
Opprime impunément son monarque et son frère.

LEONORE.

Quoique le ciel soit juste, il permet bien souvent
Que l'iniquité règne, et marche en triomphant:
Et si pour nous venger, Elvire, il ne nous reste
Que le recours du faible au jugement céleste,

espoir incertain qu'enfin dans l'avenir
d nous ne ferons plus le ciel saura punir,
venir caché, si loin de notre vue,
consolе bien peu quand le présent nous tue.
onne, je m'égare; et le trouble et l'effroi,
forts que la raison m'entraînent malgré moi.
ois avec pitié ce passage rapide
excès du courage au désespoir timide.
est donc la nature!... il me faut donc lutter
re tous ses assauts!... et je veux l'emporter!
entends-tu pas de loin la trompette guerrière,
ris des malheureux roulans dans la poussière,
peuples, des soldats, les confuses clameurs,
s chants d'alégresse et les cris des vainqueurs?...
umulte redouble, et l'on me laisse, Elvire....
e me soutiens plus..... on vient à moi..... j'expire.

ELVIRE.

t Mendose, c'est lui; c'est l'ami de son roi.
paraît consterné.

SCENE II.

LEONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi,
ez, Reine, cédez à nos destins contraires;
ez, s'il en est temps, du palais de vos pères.
oit vous faire horreur.

LEONORE.

Ah! c'en est fait enfin!
nstamare est vainqueur!

MENDOSE.

Non, c'eſt le ſeul Gueſclin

C'eſt Gueſclin dont le bras et le puiſſant génie
Ont ſoumis la Caſtille à la France ennemie.
Henri de Tranſtamare indigne d'être heureux
Ne fait qu'en abuſer.... et par un crime affreux

LEONORE.

Quel crime? Ah juſte Dieu!

(elle tombe dans ſon fauteuil.)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffiſait dans les camps pour donner l'avantage,
Le roi, n'en doutez point, aurait vu ſous ſes pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.
Mais il a négligé ce grand art de la guerre
Que le héros français apprit de l'Angleterre.
Gueſclin avec le temps s'eſt formé dans cet art
Qui conduit la valeur, et commande au haſard.
Dom Pèdre était guerrier, et Gueſclin capitaine.
Hélas! diſpenſez-moi, trop malheureuſe Reine
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le triſte ſuccès à nos neveux fatal,
Feſant paſſer le ſceptre en une autre famille,
A changé pour jamais le ſort de la Caſtille.
Par ſa valeur trompé, Dom Pèdre s'eſt perdu;
Sous ſon courſier mourant ce héros abattu
A bientôt du roi Jean ſubi la deſtinée.
Il tombe, on le ſaiſit.

LEONORE.

Exécrable journée!
Tu n'es pas à ton comble? il vit du moins?

(en ſe relevant.)

MENDOSE.

Hélas!

Le généreux Guefclin le reçoit dans fes bras,
Il étanche fon fang, il le plaint, le confole,
Le fert avec refpect, engage fa parole
Qu'il fera des vainqueurs en tout temps honoré,
Comme un prince abfolu de fa cour entouré.
Alors il le préfente à l'heureux Tranftamare....
Dieu vengeur! qui l'eût cru?... le lâche, le barbare
Ivre de fon bonheur, aveugle en fon courroux,
A tiré fon poignard, a frappé votre époux;
Il foule aux pieds ce corps étendu fur le fable...
Fuyez, dis-je, évitez l'afpect épouvantable
De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monftre affaffin qui vous ofait aimer.

LEONORE.

Moi fuir!... et dans quels lieux!... ô cher et faint afile!
Où je devais mourir oubliée et tranquille,
Recevras-tu ma cendre?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime, et leur cacher vos pleurs.
Tout bleffé que je fuis, le courage et le zèle
Donnent à la faibleffe une force nouvelle.

LEONORE.

C'en eft trop... cher Mendofe.... ayez foin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps preffe, acceptez mes fidelles fecours,
Regagnons vos Etats, ces biens de vos ancêtres.

LEONORE.

Moi des biens, des Etats!.. Je n'ai plus que des maîtres..

Mène-moi chez ma mère, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, et que je meure en paix....
Ah! Dom Pèdre!.... (*elle retombe.*)

SCENE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

Arretez. Qu'on garde l'infid[illegible]
Qu'on arrête Mendose, et qu'on veille autour d'el[illegible]
Madame, c'est ici que je viens rappeler
Des sermens qu'un tyran vous a fait violer.
Vous n'êtes plus soumise au joug honteux d'un tra[illegible]
Qui perfide envers moi vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Castille à tant d'autres Etats
Envahis par Dom Pèdre et gagnés par mon bras:
Le diadème et vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main est toujours [illegible]
A mettre à vos genoux trois sceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur et le sort m'ont remis.
Rome me les donnait par ses décrets augustes
Que le succès confirme et rend encor plus justes.
J'ai pour moi le Sénat, le pontife, les grands,
Le jugement de dieu qui punit les tyrans....
C'est lui qui me conduit au trône de Castille,
C'est lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui sanctifira les droits que j'ai sur vous.
J'ai honte en ce moment de vous aimer encore.
Mais puisqu'un ennemi m'enleva Léonore,

Je reprends tous mes droits que vous avez trahis:
Lorſque j'ai combattu vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune ou ſervez ſous mes lois.

LEONORE, *ſe ſoulevant ſur le ſiège où elle eſt penchée.*

Entre ces deux partis il eſt un autre choix,
Qui demande peut-être un peu plus de courage.....
Il pourrait effrayer et mon ſexe et mon âge.....
Il eſt coupable... affreux... mais vous m'y réduiſez...
Le voici.

(elle ſe tue.)

SCENE IV et dernière.

LEONORE *renverſée dans un fauteuil*, ELVIRE *la ſoutenant*, TRANSTAMARE *et* ALMEDE *auprès d'elle*, GUESCLIN *et la ſuite au fond du théâtre.*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux ſeraient-ils abuſés?
Dom Pèdre aſſaſſiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE *courant à Léonore.*

Tu meurs! ... ô jour ſanglant d'horreur et d'épouvante!

LEONORE.

Laiſſe-moi, malheureux! que t'importent mes jours?
Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton ſecours....

(elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.)

A ta ſeule clémence, ô Dieu! je m'abandonne!
Pardonne-moi ma mort; c'eſt lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où ſuis-je? et qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes que le ciel
Aurait dû prévenir d'un ſupplice éternel....
Enfin, vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire aſſidus,
Des ſuppôts du menſonge à vos ordres vendus;
Qui tous diſſimulant une action ſi noire,
Se déshonoreront pour ſauver votre gloire:
Moi, qui n'ai jamais ſu ni feindre, ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier.
Vous en êtes indigne, et ce coup déteſtable
Envers l'honneur et moi vous a fait trop coupable.
Tyran, ſongez-vous bien qu'un frère infortuné,
Aſſaſſiné par vous, vous avait pardonné!
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé ne pouvant vous connaître;
Et je vous punirais ſi j'oſais prévenir
Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir;
Si je pouvais agir par ma propre conduite,
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.
Puiſſe Dieu par pitié pour vos triſtes ſujets
Vous donner des remords égaux à vos forfaits!
Puiſſiez-vous expier le ſang de votre frère!
Mais puiſque vous régnez, mon cœur en déſeſpère.

TRANSTAMARE.

Je m'en dis encor plus.... Au crime abandonné....
Léonore et mon frère, et Dieu m'ont condamné.

Fin du cinquième et dernier acte.

LES PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS imprimons ici la tragédie des Pélopides, telle que nous l'avons trouvée dans les papiers de M. *de Voltaire.* Il s'occupait dans ſes derniers jours de corriger cette pièce, et de mettre la dernière main à celle d'Agathocle. Il travaillait dans ce même temps à un nouveau projet pour le dictionnaire de l'académie françaiſe ; et il préparait une nouvelle défenſe de *Louis XIV* et des hommes illuſtres de ſon ſiècle, contre les imputations et les anecdotes ſuſpectes que renferment les mémoires de *St. Simon.* Il voulait prévenir l'effet que ces mémoires pourraient produire s'ils devenaient publiés dans un temps où il ne reſtera plus perſonne aſſez voiſin des événemens pour démentir avec avantage des faits avancés par un contemporain. Tels étaient, à plus de quatre-vingt-quatre ans, ſon activité, ſon amour pour la vérité, ſon zèle pour l'honneur de ſa patrie.

Œ

FRAGMENT

D'UNE LETTRE.

JE n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* et *Racine*, était indigne du théâtre tragique: aussi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule; et ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* jusqu'à *Iphigénie*, comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des passions furieuses, de grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos ames, elle m'est insipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être si bien instruits par la poétique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* et de *Thieste* une déclamation si plate et si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli sa pièce.

Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'est la rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offensé, et qui émeut la nôtre.

Le fecond, c'eft qu'un homme qui, au premier acte, médite une action déteftable, et qui fans aucune intrigue, fans obftacle et fans danger l'exécute au cinquième, eft beaucoup plus froid encore qu'il n'eft horrible. Et quand il mangerait le fils de fon frère, et fon frère même, tout crus fur le théâtre, il n'en ferait que plus froid et plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune paffion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien fouhaité, rien fenti.

Inventez des refforts qui puiffent m'attacher.

Le troifième défaut eft un amour inutile, qui a paru froid, et qui ne fert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, et le plus révoltant de tous, eft la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, eft de bien écrire. Quand votre pièce ferait conduite comme l'Iphigénie de *Racine*, les vers font-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté; fi je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des mufes, leur donner l'abfolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopides. Plus je perds de temps à compofer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art eft difficile. Mais Dieu me préferve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs et des actrices! leur art n'eft pas moins rare que celui de la poéfie.

PERSONNAGES.

ATRÉE.

THIESTE.

EROPE, fille d'*Euristhée*, femme d'*Atrée*.

HIPPODAMIE, veuve de *Pélops*.

POLEMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'*Atrée* et de *Thieste*.

MEGARE, nourrice d'*Erope*.

IDAS, officier d'*Atrée*.

La scène est dans le parvis du temple.

LES PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLEMON.

HIPPODAMIE.

VOILA donc tout le fruit de tes ſoins vigilans!
Tu vois ſi le ſang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendreſſe éclairée
Guida les premiers ans de Thieſte et d'Atrée:
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrègent mes jours.
Leur haine invétérée et leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie, ils ont creuſé ma tombe,
Je me meurs!

POLEMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pourraient ſe réunir.
Nos archontes ſont las de la guerre inteſtine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraſer,
Et forcer, s'il ſe peut, vos fils à s'embraſſer.

HIPPODAMIE.

Ils se haïssent trop ; Thieste est trop coupable;
Le sombre et dur Atrée est trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les lois, outrageant tous les dieux,
Thieste n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de son frère.
A garder sa conquête il ose s'obstiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Erope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine et du crime,
Attendant son destin du destin des combats,
Voit encor ses beaux jours entourés du trépas;
Et moi dans ce saint temple où je suis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLEMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins respectent votre asile;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux serait toujours sacré.
J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le Sénat me seconde, on propose un partage
Des Etats que Pélops reçut pour héritage;
Thieste dans Micène, et son frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus sous leurs yeux
Cet éternel objet de discorde et d'envie
Qui désole une mère ainsi que la patrie.

L'absence

L'abſence affaiblira leurs ſentimens jaloux;
On rendra dès ce jour Erope à ſon époux:
On rétablit des lois le ſacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce ſont-là nos deſſeins. Puiſſent les dieux plus doux
Favoriſer mon zèle et s'appaiſer pour vous!

HIPPODAMIE.

Eſpérons: mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceſte autour d'elle avec les parricides.
C'eſt le ſort de mon ſang. Tes ſoins et ta vertu
Contre la deſtinée ont en vain combattu.
Il eſt donc en naiſſant des races condamnées,
Par un triſte aſcendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maiſon de Tantale eut ce noir caractère:
Il s'étendit ſur moi... Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eſt qu'à des forfaits que mon ſang doit le jour.
Mes ſouvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait friſſonner au nom des Pélopides.

POLEMON.

Quelquefois la ſageſſe a maîtriſé le ſort;
C'eſt le tyran du faible et l'eſclave du fort.
Nous feſons nos deſtins, quoi que vous puiſſiez dire:
L'homme, par ſa raiſon ſur l'homme a quelque empire.
Le remord parle au cœur, on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers eſclave du deſtin,
Jouet des paſſions l'une à l'autre contraires
Ne ferait qu'un amas de crimes néceſſaires.
Parlez en reine, en mère; et ce double pouvoir
Rappellera Thieſte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'est-là ce qui m'accable.

POLEMON.

Plus criminel qu'Atrée il est moins intraitable;
Il connaît son erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais son attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme et le plains.

POLEMON.

Mais la cause fatale
Du malheur qui poursuit la race de Tantale,
Erope, cet objet d'amour et de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un ravisseur,
Qui met la Grèce en feu par ses funestes charmes!

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes.
Je m'en suis séparée; et fuyant les mortels
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

POLEMON.

Quand nous n'agissons point, les dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Argos m'honore encor d'un reste de faveur;
Le Sénat me consulte, et nos tristes provinces
Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes:
Il est temps que leur sang cesse enfin de couler.
Les pères de l'Etat vont bientôt s'assembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce sang qui crie,
Autant que pour mes rois sera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux, plus puissante que nous,
La haine renaissante, éveillant leur courroux,

N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
Les méchans sont hardis ; les sages sont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'Etat ;
Et pour servir les rois, je revole au Sénat.

HIPPODAMIE.

Tu serviras leur mère. Ah ! cours, et que ton zèle
Lui rende ses enfans qui sont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE *seule.*

Mes fils, mon seul espoir, et mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins, tranquille et consolée !
Venez fermer les yeux d'une mère accablée !
Qu'elle expire en vos bras sans troubleet sans horreur ;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop long-temps me consume ;
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

EROPE, *en entrant, pleurant et embrassant Mégare.*

Va, te dis-je, Mégare, et cache à tous les yeux
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel ! Erope, est-ce vous ? qui ? vous dans ces asiles !

EROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,

Celle à qui tant de maux doivent fe reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû fe cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas! dans ce temple funefte,
Menacé par Atrée et fouillé par Thiefte?
L'afpéct de ce lieu faint doit vous épouvanter.

EROPE.

A vos enfans du moins, il fe fait refpecter.
Laiffez-moi ce refuge, il eft inviolable;
N'enviez pas, ma mère, un afile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expîrez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère;
Je vous plains; vos malheurs accroiffent ma mifère.
Parlez; vous arrivez vers ces dieux en courroux,
Du théâtre de fang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'efpérance?

EROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par fa prudence
Polémon qui fe jette entre ces inhumains
Prétendait arracher les armes de leurs mains:
Ils font tous deux plus fiers et plus impitoyables:
Je cherche ainfi que vous des dieux moins implacables;
Souffrez, en m'accufant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémiffemens j'ofe mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Eft-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les caufez! plût au ciel qu'en vos yeux,
Ces pleurs euffent éteint le feu pernicieux,

Dont le poifon trop fûr et les funeftes charmes
Ont fait couler long-temps tant de fang et de larmes!
Peut-être que fans vous ceffant de fe haïr
Deux frères malheureux que le fang doit unir
N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop fu plaire.
Mais voulez-vous me croire et vous joindre à ma voix;
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

EROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thiefte
Outragea fous vos yeux la juftice célefte,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de fes amours
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes fentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère; et c'eft à ce faint titre
Que mon cœur défolé recevra votre loi:
Vous jugerez, ô Reine! entre Thiefte et moi.
Après fon attentat, de troubles entourée
J'ignorai jufqu'ici les fentimens d'Atrée:
Mais plus il eft aigri contre mon raviffeur,
Plus à fes yeux fans doute Erope eft en horreur.

HIPPODAMIE.

Je fais qu'avec fureur il pourfuit fa vengeance.

EROPE.

Vous avez fur un fils encor quelque puiffance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit;
L'enfance nous la donne, et l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils eft fourd à ma prière.
Hélas! c'eft quelquefois un malheur d'être mère.
Madame... il eft trop vrai.... mais dans ce lieu facré
Le fage Polémon tout-à-l'heure eft entré.

N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles?
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui; mais malgré tous ses soins
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit et la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.
Et Tantale, et Pélops, et mes deux fils, et vous,
Les enfers déchaînés, et les dieux en courroux;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés et des plus noirs présages:
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés assiègent les pensées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive est sur ma tête; on m'abreuve de sang:
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable festin que prépara Tantale,
Son supplice aux enfers, et ces champs désolés,
Qui n'offrent à sa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! si mes fils savaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine et leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

EROPE.

Madame, un sort plus triste empoisonne ma vie.
Les monstres déchaînés de l'empire des morts
Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.
C'en est fait.... Votre fils et l'amour m'ont perdue.
J'ai semé la discorde en ces lieux répandue.

Je suis, je l'avoûrai, criminelle en effet;
Un dieu vengeur me suit... mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente, et les dieux vous punissent!
Sur vous comme sur moi leurs coups s'appésantissent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés sur les tristes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Princesse... les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'est-ce donc qui se passe?

EROPE.

Quoi!... Thieste!... ce temple!.... Ah! qu'est-ce
que j'entends!

MEGARE.

Les cris de la patrie et ceux des combattans.
La mort suit en ces lieux les deux malheureux frères.

EROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains sanguinaires...
Ma mère, montrons-nous à ces désespérés,
Ils me sacrifîront; mais vous les calmerez.
Allons, je suis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ses fureurs une triste famille,
Ou que mon sang versé par mes malheureux fils
Coule avec tout le sang que je leur ai transmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, EROPE, POLEMON.

POLEMON.

Où courez-vous?...rentrez...que vos larmes tariffent;
Que de vos cœurs glacés les terreurs fe banniffent :
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réfervé.
Les forfaits ont leur terme, et votre deftin change :
La paix revient.

EROPE.

Comment ?

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel fort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans ?

POLEMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
Aveugle en fon courroux, le violent Atrée
Déjà de ce faint temple allait forcer l'entrée;
Son courroux facrilège oubliait fes fermens :
Il en avait l'exemple; et fes fiers combattans
Prompts à fervir fes droits, à venger fon outrage,
Vers ces parvis facrés lui frayaient un paffage.

(*à Erope.*)

Il venait (je ne puis vous diffimuler rien)
Ravir fa propre époufe et reprendre fon bien.
Il le peut; mais il doit refpecter fa parole...
Thiefte eft alarmé, vers lui Thiefte vole;

On combat, le sang coule; emportés, furieux,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, et ma main saisit leur main barbare;
Je me livre à leurs coups; enfin je les sépare:
Le Sénat qui me suit, seconde mes efforts.
En attestant les loïs nous marchons sur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laisse tomber le fer à leur auguste aspect.
Il a bientôt passé des fureurs au respect.
Il conjure à grands cris la discorde farouche;
Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous sauvés.

POLEMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois.
Lorsqu'enfin la raison se fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront; vous les verrez se rendre;
Le sang et la nature, et leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à se montrer;
Mais elle est chancelante; il la faut assurer.
Thieste en possédant la fertile Micène
Pourra faire à son gré, dans Sparte ou dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des lois
Sans remords et sans crime un légitime choix.
La veuve de Pélops, heureuse et triomphante,
Voyant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur
Le dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grâce, et non moins à vous-même.
Et vous, ma fille, et vous que j'ai plainte et que j'aime,
Unissez vos transports et mes remercîmens;
Aux dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille et rassurée,
Remette Erope heureuse entre les mains d'Atrée;
Qu'il pardonne à son frère.

EROPE.

Ah Dieux !... et croyez-vous
Qu'il sache pardonner ?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux,
Il sait que par Thieste en tout temps respectée
Il n'a point outragé la fille d'Euristhée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

EROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.
C'est là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance,
C'est là que je reviens implorer leur clémence :
J'y veux vivre et mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux;
Cachez-vous pour Thieste; il est perdu pour vous.

EROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieste !

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

EROPE.

En est-il temps ?... mon sort est trop funeste.

(*elle sort*).

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLEMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

Mon fils, qui vous ramène en mes bras maternels,
Osez-vous reparaître aux pieds de ces autels ?

THIESTE.

J'y viens... chercher la paix, s'il en est pour Atrée,
S'il en est pour mon ame au désespoir livrée ;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embrasser Polémon, respecter sa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offense,
Si de la réparer il est en ma puissance.

POLEMON.

Vous le pouvez sans doute en sachant vous dompter.
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,
On suit des passions l'empire illégitime,
Quand on donne aux sujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, et commence à sortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs sans justice et des héros sauvages.
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble sentier,
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.
Son émule Thésée a fait des injustices ;
Le crime dans Tidée a souillé la valeur ;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur

N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout... imitez vos modèles....
Souffrez encore un mot : si vous persévériez,
Poussé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuser encore Erope à votre frère ;
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie ; elle est cruelle assez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abyme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuse point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait descendre.
Votre austère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux sacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Euristhée ;
Que par mes vœux ardens long-temps sollicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir ;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on osa la ravir ;
Que si le désespoir fut jamais excusable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuse un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte et l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, et d'Erope, et la mienne.
C'est l'honneur de mon sang qu'il faut que je soutienne ;

C'eſt la paix que je veux : il n'importe à quel prix.
Atrée ainſi que vous eſt mon ſang, eſt mon fils :
Tous les droits ſont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en ſon pouvoir une épouſe qu'il aime.
Tenir ſans la pencher la balance entre vous,
Réparer votre crime, et nous réunir tous.

SCENE III.

THIESTE *ſeul.*

Que deviens-tu, Thieſte ! Hé quoi, cette paix même,
Cette paix qui d'Argos eſt le bonheur ſuprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon ſort!
Cette paix pour Erope eſt un arrêt de mort.
C'eſt peu que pour jamais d'Erope on me ſépare,
La victime eſt livrée au pouvoir d'un barbare :
Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis ;
On m'arrache ma femme ; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant ?
Micène a des guerriers, mon amour les attend ;
Et pour quelques momens ce temple eſt un aſile.

SCENE IV.

THIESTE, MEGARE.

THIESTE.

Megare, qu'a-t-on fait ? ce temple eſt-il tranquille?
Le deſcendant des dieux eſt-il en ſureté ?

MEGARE.

Sous cette voûte antique un ſéjour écarté

Au milieu des tombeaux recèle son enfance!

THIESTE.

L'asile de la mort est la seule assurance!

MEGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux
Veille aux premiers momens de ses jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Erope s'épouvante; et cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En aigrit la blessure en voulant la cacher:
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître;
Elle craint dans Atrée un implacable maître;
Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

THIESTE.

Enfant de l'infortune, et mère malheureuse,
Qu'on ignore à jamais la prison ténébreuse
Où loin de vos tyrans vous pouvez respirer.

SCENE. V.

THIESTE, EROPE, MEGARE.

EROPE.

Seigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne... et je n'ai pour excuse
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse;
Un enfant malheureux qui sera découvert.

THIESTE.

Tout nous poursuit ici, cet asile nous perd.

EROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite!

THIESTE.

Hélas! je vois l'abyme où je vous ai conduite :
Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.
Il me reste pour vous des amis, des soldats,
Mon amour, mon courage ; et c'est à vous de croire
Que si je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandestin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il est, n'en n'est pas moins sacré.
Ne me reproche plus ma criminelle audace ;
Ne nous accusons plus quand le ciel nous fait grace.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis ;
Et Micène bientôt, à son prince fidelle,
En pourra célébrer la fête solemnelle.

EROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, et l'hymen..... Ils nous ont condamnés.
Osons-nous nous parler?... tremblante, confondue,
Devant qui désormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, et qui lit dans les cœurs,
Le rapt et l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice... et la fatalité,
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée
Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée ;
Que le sang de ton sang, qui s'est formé dans moi,
Ce gage de ton crime est celui de ma foi ;
Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste....
Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thieste.

THIESTE.

C'eſt un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever:
La mort et les enfers pourront ſeuls m'en priver.
Le ſceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

EROPE, THIESTE, POLEMON.

POLEMON.

Seigneur, Atrée arrive, il a quitté ſes armes;
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands Dieux! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLEMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promeſſes.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtreſſes.
Des oliviers heureux les feſtons déſirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés
Où la diſcorde en feu déſolait notre enceinte.
On a lavé le ſang dont la ville fut teinte.
Et le ſang des méchans qui voudraient nous troubler
Eſt ici déſormais le ſeul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'eſſuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

EROPE.

Mon ſang devait couler... vous le ſavez, grands Dieux!

THIESTE *à Polémon.*

Il me faut rendre Erope!

POLEMON.

Oui, Thieſte, et ſur l'heure.
C'eſt la loi du traité.

THIESTE.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monſtres des enfers mes mânes ſoient livrés....

POLEMON.

Quoi ! vous avez promis, et vous vous parjurez !

THIESTE.

Qui ? moi ! qu'ai-je promis ?

POLEMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la diſcorde civile ?

THIESTE.

La diſcorde vaut mieux qu'un ſi fatal accord.
Il redemande Erope, il l'aura par ma mort.

POLEMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la juſtice.

THIESTE.

Je voyois de moins près l'horreur de mon ſupplice;
Je ne le puis ſouffrir.

POLEMON.

Ah ! c'eſt trop de fureurs,
C'eſt trop d'égaremens et de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui ſe laſſe et s'irrite,
Plaignait votre jeuneſſe imprudente et ſéduite;
Je vous tins lieu de père; et ce père offenſé
Ne voit qu'avec horreur un amour inſenſé.
Je ſers Atrée et vous, mais l'Etat davantage;
Et ſi l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raiſon je veux mieux eſpérer;
Et bientôt dans ces lieux l'heureuſe Hippodamie
Reverra ſa famille en ſes bras réunie.

(*il ſort.*)

SCENE VII.

EROPE, THIESTE.

EROPE.

C'EN est donc fait, Thieste, il faut nous séparer.

THIESTE.

Moi! vous, mon fils!.... quel trouble a pu vous égarer!
Quel est votre dessein?

EROPE.

C'est dans cette demeure,
C'est dans cette prison qu'il est temps que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ses tourmens cruels,
A tous ces vains honneurs de la grandeur suprême,
Au redoutable Atrée, et sur-tout à vous-même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux:
Je vous disputerais à mon frère, à nos dieux.
Suivez-moi.

EROPE.

Nous marchons d'abymes en abymes;
C'est-là votre partage, amours illégitimes.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLEMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

Généreux Polémon, la paix est votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, et goûtez l'avantage
De posséder sans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thieste avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triste maison si long-temps allumés;
J'ai vu mes chers enfans paisibles, désarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle:
Vous en serez témoins, vous, Peuples réunis:
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-temps ennemis,
Vous en serez garans. Ma débile paupière
Peut sans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours sont beaux... je ne l'espérais pas.

ATRÉE.

Idas autour du temple étendez vos cohortes;
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.

(*à Hippodamie.*)

Qu'une mère pardonne à ces soins ombrageux,
A peine encor sortis de nos temps orageux,
D'Argos ensanglantée à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.

Thieste a trop pâli tandis qu'il m'embrassait :
Il a promis la paix ; mais il en frémissait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euristhée
Sur vos pas en ces lieux ne s'est point présentée ?
Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos mystères divins, dans la Grèce établis,
La retiennent encore au milieu des prêtresses,
Qui de la paix des cœurs implorent les déesses.
Le ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous serez sans doute appaisé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il se peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid et sombre accueil était inattendu.
Je pensais qu'à mes soins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée est mécontent, mais il vous est soumis.

HIPPODAMIE.

Ah ! je voulais de vous, après tant de souffrance,
Un peu moins de respects et plus de complaisance.
J'attendais de mon fils une juste pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié ;
Je sais que la nature en a peu sur votre ame.

ATRÉE.

Thieste vous est cher ; il vous suffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans assez long-temps blessé....

Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse;
Vous avez en tout temps repoussé ma tendresse;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas.
Je conçois vos chagrins et je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes désirs empressés.
Connaissez votre mère, ingrat, et rougissez.

SCENE II.

ATRÉE, POLEMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE *au peuple, à Polémon, et à Idas.*

QU'ON se retire.... Et vous, au fond de ma pensée
Voyez tous les tourmens de mon ame offensée,
Et ceux dont je me plains, et ceux qu'il faut céler;
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLEMON.

Quels qu'ils soient, vous savez si mon zèle est sincère.
Il peut vous irriter: mais, Seigneur, une mère
Dans ce temple, à l'aspect des mortels et des dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, et tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous sur-tout qu'elle devait attendre
Et la reconnaissance et l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieste en conserve: elle l'a préféré;
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.

Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on n'a point puni son indigne entreprise ;
Que Micène est le prix de ses emportemens,
Lui seul à ses bontés doit des remercimens.

POLEMON.

Vous en devez tous deux ; et la reine et moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops entre ses fils partagea ses Etats ?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aînesse à vous seul assurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout temps vous fûtes le soutien.

POLEMON.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.
La loi seule a parlé, seule elle a mon suffrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLEMON.

On déteste son crime, on le doit condamner ;
Et vous, s'il se repent, vous devez pardonner.
Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,
Ce siége de l'orgueil et de la jalousie,
Appuyé sur la crainte et sur la cruauté,
Et du sang le plus proche en tout temps cimenté.
Vers l'Euphrate un despote ignorant la justice,
Foulant son peuple aux pieds, suit en paix son caprice.
Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.
L'Asie a ses tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse....
Petit-fils de Tantale, écoutez la justice.

ATRÉE.

Polémon, c'est assez, je conçois vos raisons;
Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire;
Vos soins dans ma jeunesse ont daigné me conduire;
Je dois m'en souvenir, mais il est d'autres temps:
Le ciel ouvre à mes pas des sentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le sais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je suis votre maître.

POLEMON.

Puisse ce titre heureux long-temps vous demeurer!
Et puissent dans Argos vos vertus l'honorer!

SCENE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'est à toi seule, Idas, que ma douleur confie
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poison qui nourrit ma haine et mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.

IDAS.

Qui peut vous alarmer?

ATRÉE.

Erope, Hippodamie,
Ma cour.... la terre entière est donc mon ennemie?

IDAS.

Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé?
N'êtes-vous pas roi?

ATRÉE.

Non, je ne suis pas vengé.

Tu me vois déchiré par d'étranges ſupplices.
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices;
J'en parle avec horreur; et je ne puis juger
Dans quel ſang odieux il faudra me plonger....
Je veux croire, et je crois qu'Erope avec mon frère
N'a point oſé former un hymen adultère...
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance et les foudres des dieux.
Mais il eſt trop affreux qu'au jour de l'hymenée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés, que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'amour habite encore au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir et l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer!
L'abſolu ſouverain d'Erope et de l'empire
Doit s'écouter lui ſeul, et peut ce qu'il déſire.
De votre mère encor j'ignore les projets;
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne; et de troubles laſſée,
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble et juſte; et jusques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non: ma mère inſultait à ma douleur jalouſe;
Et j'étais le jouet de mon indigne épouſe.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit ſe jeter ;
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.
Toutes deux hautement condamnent votre frère.

ATRÉE.

Erope eût pu calmer les flots de ma colère :
Je l'aimai, j'en rougis.... J'attendis dans Argos
De ce funeſte hymen ma gloire et mon repos.
De toutes les beautés Erope eſt l'aſſemblage,
Les vertus de ſon ſexe étaient ſur ſon viſage ;
Et quand je la voyais, je les crus dans ſon cœur.
Tu m'as vu déteſter et chérir mon erreur ;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage ;
Nourriſſant en ſecret un affreux ſouvenir,
Et redoutant ſur-tout d'avoir à la punir.
S'il eſt vrai qu'en ce temple à ſon devoir fidelle
Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
Du rival inſolent qui m'oſait outrager,
Je puis éteindre encor la ſoif de me venger ;
Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
Et remettre un bandeau ſur ma vue égarée.
Mais je veux que Thieſte avant la fin du jour
De ſon coupable aſpect purge enfin ce ſéjour ;
Qu'il reſpecte s'il peut cette paix ſi douteuſe...
Si l'on m'avait trompé, je la rendrais affreuſe.

SCENE IV.

ATRÉE, MEGARE.

ATRÉE.

Megare, où courez-vous ? arrêtez, répondez.
D'où vient que dans ces lieux par des prêtres gardés,

Ma malheureuſe épouſe à mes bras arrachée
Eſt toujours à ma vue indignement cachée ?
D'où vient qu'Hippodamie a ſouſtrait à mes yeux
Cet objet adoré, cet objet odieux ?
Cet objet criminel autrefois plein de charmes,
Qui devrait arroſer mes genoux de ſes larmes ?
Ce ſeul prix de la paix que je daigne accorder,
Ce prix que je m'abaiſſe encore à demander ?
Quoi ! ma femme à mes yeux n'a point oſé paraître !

MEGARE.

Elle attend en tremblant ſon époux et ſon maître.
Dans cet aſile ſaint elle invoque à genoux
La faveur de ſes dieux qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne... Apprenez qu'un refuge
N'eſt qu'un crime nouveau commis contre ſon juge.
Juſqu'à quand mon épouſe en ſon indigne effroi,
Se mettra-t-elle encore entre ſes dieux et moi ?
J'abhorre ces complots de prêtres et de femmes,
Ce mélange importun de leurs petites trames,
De ſecrets intérêts, de ſourde ambition,
De vanité, de fraude et de religion.
Je veux qu'on vienne à moi, mais ſans nul artifice ;
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma ſeule juſtice ;
Que l'humble repentir parle avec vérité,
Qu'on fléchiſſe en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez ; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

MEGARE.

J'en connais l'importance ! elle la ſait aſſez.

ATRÉE.

Il y va de la vie ; allez, obéiſſez.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THIESTE.

EROPE.

DANS ces asiles saints j'étais ensevelie,
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie.
C'est donc toi qui me rend à ce jour que je hais!
Thieste, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeste dessein nous fesait trop d'outrage.

EROPE.

Ma faute et ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux!

EROPE.

Nous heureux! nous, cruel! ah dans mon sort funeste,
Le bonheur est-il fait pour Erope et Thieste?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

EROPE.

Ravisseur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils et pour toi.
Thieste, il t'a donné des droits inviolables;
Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.
Je t'ai fui, je l'ai dû: je ne puis te quitter;
Sans horreur avec toi je ne saurais rester;
Je ne puis soutenir la présence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue eſt encor différée.

EROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eſt-elle réſolue?

THIESTE.

Cette paix eſt promiſe, elle n'eſt point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenſeurs,
Et Micène déjà m'a promis des vengeurs.

EROPE.

Me préſervent les cieux d'une nouvelle guerre!
Le ſang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'eſt que par le ſang qu'en cette extrémité
Je puis ſouſtraire Erope à ſon autorité.
Il faut tout dire enfin; c'eſt parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paſſage.

EROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reſſens pour moi.
Thieſte, garde-toi d'oſer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler et m'entendre.

THIESTE.

Lui vous parler!... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réſolu?

EROPE.

De n'être point à lui....
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refuſé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,

Et l'on ofe exiger que Thiefte vous cède!
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous poffède.
Je vais donner mon ordre; et mon fort en tout temps
Eft d'arracher Erope aux mains de nos tyrans.

SCENE II.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Ah! Madame, le fang va-t-il couler encore?

EROPE.

J'attends mon fort ici, Mégare, et je l'ignore.

MEGARE.

Quel appareil terrible et quelle trifte paix!
On borde de foldats le temple et le palais:
J'ai vu le fier Atrée; il femble qu'il médite
Quelque profond deffein qui le trouble et l'agite.

EROPE.

Je dois m'attendre à tout fans me plaindre de lui.
Mégare! contre moi tout confpire aujourd'hui!
Ce temple eft un afile et je m'y réfugie,
J'attendris fur mes maux le cœur d'Hippodamie;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils font malheureux,
Que tant d'autres hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos dieux je me crois réfervée;
Thiefte m'y pourfuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;
Soit qu'un refte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de fon rival méditant la ruine,

Il exerce avec lui l'art de dissimuler.
A son trône, à son lit il n'ose m'appeler.
Dans quel état, grands Dieux ! quand le sort qui m'opprime
Peut remettre en ses mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir sans retour,
Moi d'être une infidelle, et mon fils d'être au jour!

MEGARE.

Puisqu'il veut vous parler, croyez que sa colère
S'appaise enfin pour vous, et n'en veut qu'à son frère.
Vous êtes sa conquête... il a su l'obtenir.

EROPE.

C'en est fait, sous ses lois je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une épouse adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix:
Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible et tendre en ses erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut subir mon sort,
Je suis entre la honte et le coup de la mort;
Mon cœur est à Thieste; et cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Est le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon destin me poursuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me déshonore,
Dont l'autre est mon tyran, mais un tyran sacré.

SCENE III.

EROPE, POLEMON, MEGARE.

POLEMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux est entré;
Il s'appaise, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuse paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoye à vous. Nous connaissons tous deux
Les transports violens de son cœur soupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité salutaire,
Il voit avec horreur un rival dans son frère.
Persuadez Thieste, engagez-le à l'instant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend;
A ne point différer par sa triste présence
Votre réunion que ce traité commence.

EROPE.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux.
Peut-être il en est un plus grand, plus précieux!
Allez, digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées;
Je voudrais seconder vos augustes desseins:
J'admire vos vertus; je cède à mes destins.
Puissé-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette ame généreuse!
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur...
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLEMON.

Je retourne auprès d'elle, et pour grâce dernière
Je vous conjure encor d'écouter sa prière.

SCENE IV.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Vous le voyez, Atrée eſt terrible et jaloux;
Ne vous expoſez point à ſon juſte courroux.

EROPE.

Que prétends-tu de moi? Tu connais ſon injure;
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée, armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il en pouvait avoir)
Ne me réduira point juſques à la faibleſſe
De flatter, de tromper ſa fatale tendreſſe.
Je fus coupable aſſez ſans encor m'avilir.

MEGARE.

Il va bientôt paraître.

EROPE.

Ah! tu me fais mourir.

MEGARE.

L'abyme eſt ſous vos pas.

EROPE.

Je le fais; mais n'importe.
Je connais mon danger; la vérité l'emporte.

MEGARE.

Madame, le voici.

EROPE.

Je commence à trembler:
Quoi! c'eſt Atrée! ô Ciel! et j'oſe lui parler.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE *fait signe à ses gardes et à Mégare de se retirer.*

LAISSEZ-NOUS. Je la vois interdite, éperdue:
D'un époux qu'elle craint elle éloigne sa vue.

EROPE.

La lumière à mes yeux semble se dérober...
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez: une plainte offensante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je sais trop que sur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître et des plus saintes lois;
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ses feux l'esclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon sort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embrasait l'Argolide et Micène;
Et puissent sous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous: je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère et moi vous n'avez point d'époux;
Qu'attendez-vous d'Atrée, et que méritez-vous?

EROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thieste et de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir,
J'aurais épouvanté les siècles à venir.
Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pourriez désarmer cette main vengeresse;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les serpens dont il est dévoré,
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains se joignaient... où je crus être aimé:
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thieste autant que je le hais.
Si vous me refusez, vous êtes sa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice:
Je pardonne à ce prix: répondez-moi.

EROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révèle.
Je n'examine point si les dieux offensés
Scellèrent mes sermens à peine commencés.
J'étais à vous, sans doute, et mon père Euristhée
M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.

Sans feinte et sans desseins, soumise à son pouvoir,
Je me livrais entière aux lois de mon devoir.
Votre frère enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse;
Et bientôt Euristhée en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours:
Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, et prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, et ne pouviez m'aimer....

ATRÉE.

Je ne le devais pas... je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez, Erope, abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

EROPE.

Je ne saurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère.
Thieste est mon époux.

ATRÉE.

Lui!

EROPE.

Les dieux ennemis
Eternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle;
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor son enfance première;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il est après tout le sang de vos aïeux;
Il est, ainsi que vous, de la race des dieux.

Seigneur, avec fon père on vous reconcilie;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie:
Il fuffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, et non votre pitié.

ATRÉE.

Raffurez-vous... le doute était mon feul fupplice...
Je crains peu qu'on m'éclaire... et je me rends juftice...
Mon frère en tout l'emporte... il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône et vous-même avec lui...
De Micène et d'Erope il eft enfin le maître.
Dans fa poftérité je le verrai renaître....
Il faut bien me foumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte et fa félicité.
Je ne puis m'oppofer au nœud qui vous enchaîne;
Je ne puis lui ravir Erope ni Micène.
Aux ordres du deftin je fais me conformer....
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer...!
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendreffe
Deux fois pour une femme enfanglante la Grèce.
Je reconnais fon fils pour fon feul héritier....
Satisfait de vous perdre et de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même....
Vous tremblez.

EROPE.

Ah! Seigneur, ce changement extrême,
Ce paffage inouï du courroux aux bontés,
Ont faifi mes efprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point; le ciel parle, et je cède.
Que pourrais-je oppofer à des maux fans remède?
Après tout, c'eft mon frère.... et fon front couronné
A la fille des rois peut être deftiné.....

Vous auriez dû plutôt m'apprendre ſa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire....
Cet enfant de Thieſte eſt ſans doute en ces lieux?

EROPE.

Mon fils.... eſt loin de moi.... ſous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il ſera ſous la mienne.

EROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A ſes parens, à vous, les chemins ſont ouverts;
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en eſt plus aſſurée.
Allez....

EROPE *en partant.*

Dieux! s'il eſt vrai... mais dois-je croire Atrée?

SCENE VI.

ATRÉE *ſeul.*

ENFIN, de leurs complots j'ai connu la noirceur;
La perfide, elle aimait ſon lâche raviſſeur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle eſt toute à Thieſte;
Au ſaint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceſte;
Ils jouiſſent en paix du fils qui leur eſt né;
Ce vil enfant du crime au trône eſt deſtiné.
Tu ne goûteras pas, race impure et coupable,
Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel preſtige affreux,
Tous les cœurs contre moi ſe déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait ſéduit ma mère;

On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faiblesses.
Et je suis la victime et la fable à la fois
D'un peuple qui méprise et les mœurs et les lois.
Vous en allez frémir, Grèce légère et vaine,
Détestable Thieste, insolente Micène.
Soleil qui vois ce crime et toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Le voilà cet enfant, ce rejeton du crime,
Je te tiens: les enfers m'ont livré ma victime;
Je tiens ce glaive affreux sous qui tomba Pélops.
Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux.
Il fait rentrer ton sang au gré de ma furie
Dans le coupable sang qui t'a donné la vie.
Le festin de Tantale est préparé pour eux,
Les poisons de Médée en sont les mets affreux.
Tout tombe autour de moi par cent morts différentes:
Je me plais aux accens de leurs voix expirantes;
Je savoure le sang dont j'étais affamé.
Thieste, Erope, ingrats! tremblez d'avoir aimé.

IDAS, *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu? quels discours effroyables!
Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables!

ATRÉE.

Tu vois l'abyme affreux où le sort m'a conduit...
Mon injure m'accable, et ma raison me fuit.
Des fantômes sanglans ont rempli ma pensée,
Des cris sont échappés de ma bouche oppressée....
Mon esprit égaré par l'excès des tourmens
S'étonne du pouvoir qu'ont usurpé mes sens....

Tu me rends à moi-même.... Enfin je me retrouve.
Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.
Je les repouſſe en vain.... ce cœur déſeſpéré
Eſt trop plein des ſerpens dont il eſt dévoré.

IDAS.

Rendez quelque repos à votre ame égarée.

ATRÉE.

Enfers qui m'appelez, en eſt-il pour Atrée?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THIESTE, MEGARE.

THIESTE *à Erope.*

Je ne puis vous blâmer de cet aveu sincère,
Injurieux, terrible, et pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

EROPE.

Ah ! j'aurais dû plutôt expirer et me taire.

THIESTE.

Quoi ! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire?

EROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité
Diſpoſe en tous les temps du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leurs cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux et lui.
Mes deſtins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

EROPE.

Quel triomphe ! Etes-vous hors de ſa dépendance ?
Votre frère avec vous eſt-il d'intelligence ?

Atrée

Atrée en me parlant s'eft-il bien expliqué ?
Dans fes regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble et de l'inquiétude ?
Polémon de fon ame a long-temps fait l'étude ;
Il femble être peu fûr de fa fincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il céde à la néceffité.
C'était le feul moyen (du moins j'ofe le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

EROPE.

Il eft maître d'Argos, nous fommes dans fes mains.

THIESTE.

Dans l'afile où je fuis les dieux font fouverains.

EROPE.

Hé, qui nous répondra que ces dieux nous protégent ?
Peut-être en ce moment les périls nous affiégent.

THIESTE.

Quels périls ? entre nous le peuple eft partagé,
Et même autour du temple il eft déjà rangé.
Mes amis raffemblés arrivent de Micène ;
Ils viennent adorer et défendre leur reine ;
Mais il n'eft pas befoin de ce nouveau fecours :
Le ciel avec la paix veille ici fur vos jours ;
La reine et Polémon, dans ce temple tranquille,
Impofent le refpect qu'on doit à cet afile.

EROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous refpecté ?

THIESTE.

Ah ! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en eft pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, POLEMON, MEGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc désormais tout cède à la nature.
Bannissez, Polémon, ces soupçons recherchés,
A vos conseils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promesses
Dont mon fils ranimait ma joie et mes tendresses.
Pourquoi tromperait-il par tant de fausseté
L'espoir qu'il vient de rendre au sein qui l'a porté?
Il cède à vos conseils, il pardonne à son frère,
Il approuve un hymen devenu nécessaire;
Il y consent du moins: la première des lois,
L'intérêt de l'Etat lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle; et s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Consolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéressé,
Lié par ses sermens, oubliant son injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'est point parjure.

POLEMON.

Reine, je ne veux point, dans mes soins défians,
Jeter sur ses desseins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous est connu, vous savez s'il souhaite
Que cette heureuse paix ne soit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en est l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'est de moi qu'il la prend;

Il doit me l'apporter. Il doit avec son frère
Prononcer après moi ce serment nécessaire.

(*à Erope et à Thieste.*)

C'est trop se défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuse
Au but que vous marquait cette fin trop heureuse.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils ;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis ;
Et je puis à la fin, sans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laissent des soupçons,
Confiez-moi ce fils, Erope, et j'en réponds.

THIESTE.

Hé bien, s'il est ainsi, Thieste et votre fille
Vont remettre en vos mains l'espoir de leur famille.
Vous, ma mère, et les Dieux, vous serez son appui,
Jusqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

EROPE.

De mes tristes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MEGARE.

Ah! Princesse, à quoi m'obligez-vous !

EROPE.

Va, dis-je, ne crains rien. . sur vos sacrés genoux,
En présence des dieux, je mettrai sans alarmes
Ce dépot précieux arrosé de mes larmes.

THIESTE.

C'est vous qui l'adoptez et qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

Oui, j'en réponds.

THIESTE.

Voyez ce que vous hasardez.

POLEMON.

Je veillerai sur lui.

EROPE.

Soyez sa protectrice :
Ma mère, s'il est né sous un cruel auspice,
Corrigez de son sort le sinistre ascendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant....
Vous savez, belle Erope, en tous les temps trop chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, IDAS, POLEMON.

IDAS.

Reines, on vous attend. Atrée est à l'autel.

EROPE.

Atrée ?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour solemnel,
Commencer sous vos yeux ces heureux sacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices ;
(*à Erope.*)
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ses pères,
Ce gage auguste et saint de vos sermens sincères.
C'est à Thieste, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne et qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en instruire,
Venir prendre sa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple, un devoir plus pressé,
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a dispensé.
Vous savez que les dieux sont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les sacrifices.
Le rois des Argiens de ce droit sont jaloux.

THIESTE.

Allons donc, chère Erope... A côté d'un époux
Suivez, sans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

EROPE.

Pardonne, cher époux, si tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus.... Le sang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.

IDAS.

Non, Madame; au courroux dont il fut possédé
Par degré à mes yeux le calme a succédé.
La paix est dans le cœur du redoutable Atrée:
Lui-même il veut remplir cette coupe sacrée
Que les prêtres des dieux porteront à l'autel
Où vous prononcerez le serment solemnel.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ouvre,
De ce saint appareil la pompe se découvre. (*)

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* et *Thieste* se mettent à un des côtés; *Polémon* et *Idas*, en la saluant, se placent de l'autre; on place la coupe sur la table. On voit venir de loin *Atrée* qui s'arrête à l'entrée de la scène.

Enfin je vois Atrée : il avance à pas lents,
Interdit, égaré.....

SCENE IV et dernière.

Tous les Personnages précédens, ATREE *dans le fond.*

HIPPODAMIE.

Ecoutez nos fermens.
Dieux qui rendez enfin dans ce jour salutaire
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère,
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.
Si le crime est ici, que cette coupe auguste
En lave la souillure, et demeure à jamais
Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.
(*à Atrée.*)
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte
Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah! bannissez, mes fils, ces soupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs,
Et de ce jour heureux corromprait les douceurs;
Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.
(*à Polémon.*)
Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE, *accourant.*

Arrêtez !

EROPE.

Ah ! Mégare,

Tu reviens fans mon fils !

MEGARE, *se plaçant près d'Erope.*

De farouches foldats

Ont faifi cet enfant dans mes débiles bras....

EROPE.

On m'arrache mon fang !

MEGARE.

Interdite et tremblante,

Les dieux que j'atteftais m'ont laiffée expirante.

Craignez tout.

EROPE.

Ah ! courons...

THIESTE.

Volons, fauvons mon fils.

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de fa vie enfin reçois le prix.

(*on frappe Erope derrière la fcène.*)

EROPE.

Je meurs !

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécrable Thiefte,

Suis ton infâme époufe, et l'enfant de l'incefte.

Je n'ai pu t'abreuver de ce fang criminel,

Mais tu le rejoindras.

THIESTE, *derrière la fcène.*

Dieux ! c'eft à votre autel !

Mais je l'avais fouillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance
Ciel qui la réservais ! implacable Puissance !
Monstre que j'ai nourri, monstre de cruauté,
Achève, ouvre ce sein, ces flancs qui t'ont porté.

(on entend le tonnerre, et les ténèbres couvrent la terre.)

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le tonnerre gronde.*

Destin, tu l'as voulu ! c'est d'abyme en abyme
Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....
La foudre m'environne, et le soleil me fuit !
L'enfer s'ouvre ! ... je tombe en l'éternelle nuit.
Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquième et dernier acte.

IRENE,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 16 mars 1778.

LETTRE
DE Mr. DE VOLTAIRE
A L'ACADEMIE FRANÇAISE 1778.

MESSIEURS,

DAIGNEZ recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remercîmens tendres et reſpectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut néceſſaire à la France par ſon inſtitution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un ſtyle pur et noble, elle eſt plus néceſſaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'eſt permis à aucun membre de l'académie de la Cruſca, de prendre ce titre à la tête de ſon livre, ſi l'académie ne l'a déclaré, écrit avec la pureté de la langue toſcane. Autrefois quand j'oſais cultiver, quoique faiblement, l'art des *Sophocles*, je conſultais toujours M. l'abbé d'*Olivet*, notre confrère, qui, ſans me nommer, vous propoſait mes doutes; et lorſque je commentai le grand *Corneille*, j'envoyai toutes mes remarques à M. *Duclos*, qui vous les communiqua. Vous les examinâtes; et cette édition de *Corneille* ſemble être

aujourd'hui regardée comme un livre classique pour les remarques que je n'ai données que sur votre décision.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons sur les fautes où je suis tombé dans la tragédie d'Irène. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous consulter, et pour suivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieillesse passe pour incorrigible, et moi, Messieurs, je crois qu'on doit penser à se corriger à cent ans. On ne peut se donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer ses fautes à tout âge. Peut-être cette méthode est la seule qui puisse préserver la langue française de la corruption qui semble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poëtes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage sans avoir écouté les conseils de *Boileau* et de *Patru* : aussi c'est ce véritablement grand homme qui nous enseigna, par son exemple, l'art difficile de s'exprimer toujours naturellement, malgré la gêne prodigieuse de la rime; de faire parler le cœur avec esprit sans la moindre ombre d'affectation; d'employer toujours le mot propre souvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui*, dit si bien *Pétrone* : il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poésie dramatique cette élégance,

cette harmonie continue qui nous manquait absolument, ce charme secret et inexprimable, égal à celui du quatrième livre de *Virgile ;* cette douceur enchantereffe qui fait que quand vous lisez au hasard dix ou douze vers d'une de ses pièces, un attrait irrésistible vous force de lire tout le reste.

C'est lui qui a proscrit chez tous les gens de goût, et malheureusement chez eux seuls, ces idées gigantesques et vides de sens, ces apostrophes continuels aux dieux, quand on ne sait pas faire parler les hommes; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce, débités dans un style sauvage; ces épithètes fausses et inutiles; ces idées obscures, plus obscurément rendues; ce style aussi dur que négligé, incorrect et barbare; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre composé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de *Racine*, de son grand art de conduire une tragédie; de renouer l'intérêt par des moyens délicats; de tirer un acte entier d'un seul sentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'est sur cet art si nécessaire, si facile aux yeux de l'ignorance, si difficile au génie même, que le législateur *Boileau* a donné ce précepte,

> Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
> De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul *Racine*, depuis Andromaque jusqu'au chef-d'œuvre d'Atalie. (*)

J'ai remarqué ailleurs que dans les livres de toute espèce, dans les sermons même, dans les oraisons funèbres, les orateurs ont souvent employé les tours de phrase de cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques, *verba quibus debebent loqui. Cheminais*, *Massillon* ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du style de *Racine*. Ils se servaient de ses armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce peintre charmant de la vertu, cet aimable *Fénélon* votre autre confrère, tant persécuté pour des disputes aujourd'hui méprisées, et si cher à la postérité par ses persécutions même, forma sa prose élégante sur la poésie de *Racine*, ne pouvant l'imiter en vers : car les vers sont une langue qu'il est donné à très-peu d'esprits de posséder ; et quand les plus éloquens et les plus savans hommes, les sublimes *Bossuet*, les touchans *Fénélon*, les érudits *Huet* ont voulu faire des vers français, ils sont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur science, dans cette triste classe qui est au-dessous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de prose dans lesquels on a le mieux imité le style de *Racine*, sont ce que

(*) Voyez la note à la fin de cette lettre.

nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai fuccès aujourd'hui fans cette correction, fans cette pureté qui feule met le génie dans tout fon jour, et fans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monftrueufe, tombant à chaque pas dans une faibleffe plus monftrueufe encore, et du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu facré, Meffieurs; c'eft par vos foins que depuis quelques années les compofitions pour les prix décernés par vous font enfin devenues de véritables pièces d'éloquence. Le goût de la faine littérature s'eft tellement déployé qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages fufpendre vos jugemens, et partager vos fuffrages ainfi que ceux du public.

Je fens combien il eft peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'ofer arrêter un moment vos regards fur un des fruits dégénérés de ma vieilleffe. La tragédie d'Irène ne peut être digne de vous ni du théâtre français; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux règles données aux Grecs par le digne précepteur d'*Alexandre*, et adoptées chez les Français par le génie de *Corneille*, le père de notre théâtre.

A ce grand nom de *Corneille*, Meffieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos décifions fouveraines fur l'éclat éternel qu'il fut donner à cette langue françaife peu connue avant lui, et devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, et vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire, dans une de vos affemblées publiques, la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire fur *Corneille* et fur *Shakespeare*. Je rougis de joindre enfemble ces deux noms : mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu de Paris cette incroyable difpute. On s'appuie de l'opinion de Madame *Montagu*, eftimable citoyenne de Londres, qui montre pour fa patrie une paffion fi pardonnable. Elle préfère *Shakespeare* aux auteurs d'Iphigénie et d'Athalie, de Polieucte et de Cinna. Elle a fait un livre entier pour lui affurer cette fupériorité ; et ce livre eft écrit avec la forte d'enthoufiafme que la nation anglaife retrouve dans quelques beaux morceaux de *Shakespeare*, échappés à la groffièreté de fon fiècle. Elle met *Shakespeare* au-deffus de tout, en faveur de ces morceaux qui font en effet naturels et énergiques, quoique défigurés prefque toujours par une familiarité baffe. Mais eft-il permis de préférer deux vers d'*Ennius* à tout Virgile, ou de *Lycophron* à tout Homère ?

On a repréfenté, Meffieurs, les chefs-d'œuvre de la France devant toutes les cours, et dans les académies d'Italie. On les joue depuis les rivages de la mer glaciale jufqu'à la mer qui fépare l'Europe de l'Afrique. Qu'on faffe le même honneur à une feule pièce de *Shakespeare*, et alors nous pourrons difputer.

Qu'un Chinois vienne nous dire : „ Nos tragé-
„ dies composées sous la dinastie des *Yven* sont
„ encore nos délices après cinq cents années.
„ Nous avons sur le théâtre des scènes en prose,
„ d'autres en vers rimés, d'autres en vers non
„ rimés. Les discours de politique et les grands
„ sentimens y sont interrompus par des chan-
„ sons, comme dans votre Athalie. Nous avons
„ de plus des sorciers qui descendent des airs
„ sur un manche à balai, des vendeurs d'orvié-
„ tan et des gilles, qui, au milieu d'un entretien
„ sérieux, viennent faire leurs grimaces de peur
„ que vous ne preniez à la pièce un intérêt trop
„ tendre qui pourrait vous attrister. Nous fesons
„ paraître des savetiers avec des mandarins et
„ des fossoyeurs avec des princes, pour rappeler
„ aux hommes leur égalité primitive. Nos tragé-
„ dies n'ont ni exposition ni nœud, ni dénoue-
„ ment. Une de nos pièces dure cinq cents an-
„ nées, et un paysan qui est né au premier acte
„ est pendu au dernier. Tous nos princes parlent
„ en crocheteurs, et nos crocheteurs quelquefois
„ en princes. Nos reines y prononcent des mots
„ de turpitude qui n'échapperaient pas à des
„ revendeuses entre les bras des derniers des
„ hommes, etc. etc. "

Je leur dirais : Messieurs, jouez ces pièces à Nankin ; mais ne vous avisez pas de les représenter aujourd'hui à Paris ou à Florence.

quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame *Montagu* relève avec juftice quelques défauts de la belle tragédie de Cinna et ceux de Rodogune. Tout n'eft pas toujours ni bien deffiné, ni bien exprimé dans ces fameufes pièces, je l'avoue. Je fuis même obligé de vous dire, Meffieurs, que cette dame fpirituelle et éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorfque je vous confultai fur le commentaire de *Corneille*. Je me fuis entièrement rencontré avec elle dans les juftes critiques que j'ai été obligé d'en faire. Mais c'eft toujours en admirant fon génie que j'ai remarqué fes écarts. Hé, quelle différence entre les défauts de *Corneille* dans fes bonnes pièces, et ceux de *Shakefpeare* dans tous fes ouvrages !

Que peut-on reprocher à *Corneille* dans les tragédies de ce génie fublime, qui font reftées à l'Europe ? (car il ne faut pas parler des autres), c'eft d'avoir pris quelquefois de l'enflure pour de la grandeur ; de s'être permis quelques raifonnemens que la tragédie ne peut admettre ; de s'être affervi dans prefque toutes fes pièces à l'ufage de fon temps, d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus infipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de vraies passions, excepté dans la pièce espagnole du Cid ; pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger son modèle en trente endroits, dans un temps où les bienséances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne sur-tout pour avoir trop négligé sa langue. Alors, toutes les critiques faites par des hommes d'esprit sur un grand homme sont épuisées ; et l'on joue Cinna et Polieucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Russie, devant le doge et les sénateurs de Venise, comme devant le roi et la reine de France.

Que reproche-t-on à *Shakespeare ?* Vous le savez, Messieurs, tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce sont, comme dit M. *de Fontenelle* dans ses Mondes, presque d'autres principes de raisonnement. Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'alors le théâtre espagnol, qui infectait l'Europe, en était le législateur. *Lopez de Véga* avouait cet opprobre ; mais *Shakespeare* n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les Anglais ? ce qu'on a fait en France ; se corriger.

Madame *Montagu* condamne, dans la perfection de *Racine*, cet amour continuel qui est toujours la base du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans Esther et dans Athalie. Il est beau, sans doute, à une dame de réprouver cette

passion universelle qui fait régner son sexe ; mais qu'elle examine cette Bérénice tant condamnée par nous-mêmes, pour n'être qu'une idylle amoureuse. Que le principal personnage de cette idylle soit représenté par une actrice telle que Mˡˡᵉ *Gaussin*, alors je réponds que Madame *Montagu* versera des larmes. J'ai vu le roi de Prusse attendri à une simple lecture de Bérénice, qu'on faisait devant lui, en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui est bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philosophe ? la seule magie du style de ce vrai poëte, *qui invenit verba quibus deberent loqui.*

Les censures de réflexion n'ôtent jamais le plaisir du sentiment. Que la sévérité blâme *Racine* tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à ses pièces. Ceux qui connaissent les difficultés extrêmes, et la délicatesse de la langue française, voudront toujours lire et entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué que parce qu'il n'avait point de frère dont il fallût le distinguer. Si on lui reproche d'être le poëte de l'amour, il faut donc condamner le quatrième livre de *Virgile*. On ne trouve pas quelquefois assez de force dans ses caractères et dans son style, c'est ce qu'on a dit de *Virgile* ; mais on admire dans l'un et dans l'autre une élégance continue.

Madame *Montagu* s'efforce d'être touchée des

beautés d'Euripide, pour tâcher d'être insensible aux perfections de *Racine*. Je la plaindrais beaucoup si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la Phèdre française, et de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît estimer beaucoup *Brumoi*, parce que *Brumoi*, en qualité de traducteur d'Euripide, semble donner au poëte grec la préférence sur le poëte français. Mais si elle savait que *Brumoi* traduit le grec très-infidellement; si elle savait que, *vous y serez ma fille*, n'est pas dans Euripide; si elle savait que *Clytemnestre* embrasse les genoux d'*Achille* dans la pièce grecque comme dans la française, (quoique *Brumoi* ose supposer le contraire) enfin si son oreille était accoutumée à cette mélodie enchanteresse qu'on ne trouve parmi tous les tragiques de l'Europe que chez *Racine* seul, alors Madame *Montagu* changerait de sentiment.

L'Achille de Racine, dit-elle, *ressemble à un jeune amant qui a du courage : et pourtant l'Iphigénie est une des meilleures tragédies françaises*. Je lui dirais : et pourtant, Madame, elle est un chef-d'œuvre qui honorera éternellement ce beau siècle de *Louis XIV*, ce siècle, notre gloire, notre modèle et notre désespoir. Si nous avons été indignés contre Madame *de Sévigné* qui écrivait si bien, et qui jugeait si mal; si nous sommes révoltés de cet esprit misérable de parti,

de cette aveugle prétention qui lui fait dire, *que la mode d'aimer Racine, passera comme la mode du café;* jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une personne aussi instruite que vous ne rende pas justice à l'extrême mérite d'un si grand hômme. Je vous le dis, les yeux encore mouillés des larmes d'admiration et d'attendrissement que la centième lecture d'Iphigénie vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare et moins senti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de la rime et de la mesure, au point de ne pas laisser échapper une seule ligne, un seul mot qui sente la moindre gêne, quoiqu'on ait été continuellement gêné. C'est à ce coin que sont marqués le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame *Montagu* compte pour rien cette difficulté surmontée. Mais, Madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu sur la terre aucun art, aucun amusement même où *le prix* ne fût attaché à la difficulté? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois se proposaient les uns aux autres? N'y a-t-il pas eu de très-grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grèce, depuis le disque jusqu'à la course des chars? Nos tournois, nos carrousels étaient-ils si faciles? Que dis-je? aujourd'hui dans

la molle oisiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, le seul attrait qui les pique dans leurs misérables jeux de cartes, n'est-ce pas la difficulté de la combinaison, sans quoi leur ame languirait assoupie ?

Il est donc bien étrange, et j'ose dire bien barbare, de vouloir ôter à la poésie ce qui la distingue du discours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la paresse et l'impuissance de faire des vers rimés, comme le célèbre *Pope* me l'a avoué vingt fois. Insérer dans une tragédie des scènes entières en prose, c'est l'aveu d'une impuissance encore plus honteuse.

Il est bien certain que les Grecs ne placèrent les Muses sur le haut du Parnasse que pour marquer le mérite et le plaisir de pouvoir aborder jusqu'à elles à travers des obstacles. Ne supprimez donc point ces obstacles, Madame ; laissez subsister les barrières qui séparent la bonne compagnie des vendeurs d'orviétan et de leurs gilles. Souffrez que *Pope* imite les véritables génies italiens, les *Ariostes*, les *Tasses* qui se sont soumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin quand *Boileau* a prononcé :

> Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
> De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aisément les pensées dans la mémoire ?

Je ne me flatte pas que mon discours et ma sensibilité passent dans le cœur de Madame *Montagu*, et que je sois destiné à convertir *divisos orbe Britannos.* Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature ? Les Anglais n'ont-ils pas assez de dissentions chez eux ? et n'avons-nous pas assez de tracasseries chez nous ? ou plutôt l'une et l'autre nation n'ont-elles pas eu assez de grands hommes dans tous les genres pour ne se rien envier, pour ne se rien reprocher ?

Hélas ! Messieurs, permettez-moi de vous répéter que j'ai passé une partie de ma vie à faire connaître en France les passages les plus frappans des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de *Shakespeare* avait été plongé par son siècle. J'ai rendu justice à l'anglais *Shakespeare*, comme à l'espagnol *Calderon* ; et je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'ose dire que c'est de ma seule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine et pédantesque, cet amour propre révoltant qui se déguise sous l'amour de son pays, et qui ne préfère les heureux génies de ses anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux *Bacons*, aux *Keppler*, aux *Copernic*, sans même y mêler d'abord aucune émulation ! que n'avons-nous pas dit du grand *Galilée*, le restaurateur et la victime de la raison en Italie, ce premier maître de la philosophie, que *Descartes* eut le malheur de ne citer jamais !

Nous sommes tous à présent les disciples de *Newton* : nous le remercions d'avoir seul trouvé et prouvé le vrai système du monde ; d'avoir seul enseigné au genre humain à voir la lumière ; et nous lui pardonnons d'avoir commenté les visions de *Daniel* et l'*Apocalypse*.

Nous admirons dans *Locke* la seule métaphysique qui ait paru dans le monde depuis que *Platon* la chercha ; et nous n'avons rien à pardonner à *Locke*. N'en ferions-nous pas autant pour *Shakespeare*, s'il avait ressuscité l'art des *Sophocles*, comme Madame *Montagu*, ou son traducteur ose le prétendre ? Ne verrions-nous pas M. *de la Harpe*, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raison, élever sa voix en faveur de cet homme singulier ? Que fait-il au contraire ? il a eu la patience de prouver dans son judieux journal ce que tout le monde sent : que *Shakespeare* est un sauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l'Angleterre se contente de ses grands hommes en tant de genres : elle a assez de gloire. La patrie du *Prince Noir* et de *Newton* peut se passer du mérite des *Sophocles*, des *Zeuxis*, des *Phidias*, des *Thimotées* qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en souhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre soient toujours remplies par des successeurs dignes d'eux ; que les siècles à venir égalent le grand siècle de *Louis XIV*, et qu'ils ne dégénèrent pas en croyant le surpasser.

Je suis avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur et confrère, etc.

NOTE.

(*) Le P. *Brumoi*, dans son Difcours fur le parallèle des théâtres, a dit de nos fpectateurs : *Ce n'eft que le fang froid qui applaudit la beauté des vers.* Si ce favant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de fang froid des maximes vraies ou fauffes ; tantôt il applaudit avec tranfport des tirades de déclamation, foit pleines de beautés, foit pleines de ridicules, n'importe ; et qu'il eft toujours infenfible à des vers qui ne font que bien faits et raifonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté affidûment cette cave obfcure appelée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers fi étranges et fi déplacés :

César, car le deftin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prifonnière et non pas ton efclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaiffe le cœur
Jufqu'à te rendre hommage, et te nommer feigneur.

Comme fi le mot feigneur était fur notre théâtre autre chofe qu'un terme de politeffe ; et comme fi la jeune *Cornélie* avait pu s'avilir en parlant décemment à *Céfar*. Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles :

Rome le veut ainfi : fon adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer fes deux plus nobles têtes :
Son grand cœur qu'à tes lois en vain tu crois foumis
En veut au criminel plus qu'à fes ennemis ;
Et tiendrait à malheur le bien de fe voir libre
Si l'attentat du Nil affranchiffait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'affujettir,
Autre auffi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici fans être fa victime :
Au lieu d'un châtiment ta mort ferait un crime ;
Et fans que tes pareils en conçuffent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à fon appui fatale,
Et je la vengerai, fi je puis, de Pharfale.

Va, ne perds point le temps, il presse. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'est guère convenable qu'une jeune femme absolument dépendante de *César*, protégée, secourue, vengée par lui, et qui doit être à ses pieds, le menace en antithèses si recherchées, et dans un style si obscur, de le faire condamner à la mort pour servir d'exemple; et finisse enfin par lui dire : *Adieu, César, tu peux te vanter que j'ai fait des vœux pour toi une fois en ma vie.* Avez-vous pu seulement entendre ce froid raisonnement, aussi faux qu'alambiqué : *Comme autre qu'un Romain n'a pu asservir Rome, autre qu'un Romain ne l'en peut garantir.*

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne sente combien de tels vers sont contraires à toutes les bienséances, à la nature, à la raison, et même aux règles de la poésie, qui veulent que tout soit clair, et que rien ne soit forcé dans l'expression.

Dites-moi donc par quel prestige vous avez applaudi sans cesse des tirades aussi embrouillées, aussi obscures, aussi déplacées? Mais dites-moi sur-tout pourquoi vous n'avez jamais marqué par la moindre acclamation votre juste consentement des véritables beaux vers que débite *Andromaque* dans une situation encore plus douloureuse que celle de *Cornélie*.

Je confie à tes soins mon unique trésor.
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector...
Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace:
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchissent, les femmes qui ont une sensibilité si fine et si juste, les gens de lettres les plus gâtés par un vain savoir, les barbares mêmes des

écoles, tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers si simples d'*Andromaque*. Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre?

Cet homme de bon sens et de bonne foi me répondit: Quand nous battions des mains au clinquant de *Cornélie*, nous étions des écoliers élevés par des pédans, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre. Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions saisis de vénération à l'aspect du St Christophe de Notre-Dame. Il nous fallait du gigantesque. A la fin nous apperçumes à la vérité que ces figures colossales étaient bien mal dessinées; mais enfin elles étaient colossales, et cela suffisait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de *Racine* étaient parfaitement écrits; ils respiraient la bienséance, la vérité, la modestie, la mollesse élégante: nous le sentions: mais la modestie et la bienséance ne transportent jamais l'ame. Donnez-moi une grosse actrice d'une physionomie frappante, qui ait une voix forte, qui soit bien impérieuse, bien insolente, qui parle à *César* comme à un petit garçon, qui accompagne ses discours injurieux d'un geste méprisant, et qui sur-tout termine son couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore; et si vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous, tant l'homme est subjugué par ses organes et par l'exemple.

De pareils prestiges peuvent durer un siècle entier; et l'aveuglement le plus absurde a quelquefois duré plusieurs siècles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vendales, que la cour et la halle ont élevées jusqu'au ciel avec des transports inouïs, et qui sont ensuite oubliées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie passagère qui attaque une nation, et qui se guérit enfin de soi-même.

PERSONNAGES.

NICEPHORE, empereur de Conſtantinople.

IRENE, femme de *Nicéphore.*

ALEXIS COMNENE, prince de Grèce.

LEONCE, père d'*Irène.*

MEMNON, attaché au prince *Alexis.*

ZOÉ, favorite, ſuivante d'*Irène.*

Un officier de l'empereur.

Gardes.

La ſcène eſt dans un ſallon de l'ancien palais de Conſtantin.

IRENE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

Quel changement nouveau, quelle fombre terreur
Ont écarté de nous la cour et l'empereur?
Au palais des fept tours une garde inconnue
Dans un filence morne étonne ici ma vue;
En un vafte défert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Conftantin trop fouvent un beau jour
Eft fuivi des horreurs du plus funefte orage.
La cour n'eft pas long-temps le bruyant affemblage
De tous nos vains plaifirs l'un à l'autre enchaînés,
Trompeurs foulagemens des cœurs infortunés;
De la foule importune il faut qu'on fe retire.
Nos états affemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être ; et ces fiers Mufulmans,
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs,
Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRENE.

De fes chagrins fecrets, qu'il veut diffimuler,
Je connais trop la caufe ; elle va m'accabler.
Je fais par quels foupçons fa dureté jaloufe,
Dans fon inquiétude outrage fon époufe.

Il écoute en secret ces obscurs imposteurs;
D'un esprit défiant détestables flatteurs,
Trafiquant du mensonge et de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour César! et quels soins douloureux!
Je le plains, je gémis.... il fait deux malheureux..
Ah! que n'ai-je embrassé cette retraite austère
Où depuis mon hymen s'est enfermé mon père!
Il a fui pour jamais l'illusion des cours,
L'espoir qui nous séduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, et la peine cruelle
De se faire à soi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur!
Je montai sur le trône au faîte du malheur.
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute destinée.
Et je pleure sur-tout ce fatal souvenir
Que mon devoir condamne, et qu'il me faut bannir.
Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie.

ZOÉ.

De Nicéphore au moins la sombre jalousie
Par d'indiscrets éclats n'a point manifesté
Le sentiment honteux dont il est tourmenté:
Il le cache au vulgaire, à sa cour, à lui-même;
Il fait vous respecter, et peut-être il vous aime.
Vous cherchez à nourrir une injuste douleur.
Que craignez-vous?

IRENE.

Le ciel, Alexis et mon cœur.

ZOÉ.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride,
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert

Sert l'empereur et vous sans vous inquiéter,
Fidelle à ses sermens jusqu'à vous éviter.

IRENE.

Je sais que ce héros ne cherche que la gloire;
Je ne saurais m'en plaindre.

ZOÉ.

Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps.

IRENE.

Ah! j'ai trop admiré ses exploits éclatans;
Sa gloire de si loin m'a trop intéressée.
César aura surpris au fond de ma pensée
Quelques vœux indiscrets que je n'ai pu cacher,
Et qu'un époux, un maître a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître:
Des antiques Césars nous avons reçu l'être;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
C'est dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis:
C'est avec Alexis que je fus élevée,
Ma foi lui fut acquise et lui fut enlevée.
L'intérêt de l'Etat, ce prétexte inventé
Pour trahir sa promesse avec impunité,
Ce fantôme effrayant subjugua ma famille;
Ma mère à son orgueil sacrifia sa fille.
Du bandeau des Césars on crut cacher mes pleurs;
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde;
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher.
De moi-même en pleurant j'osai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faiblesse en ce combat pénible;

Et de ce grand fecours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux ferment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai.... Ce mot te fait affez comprendre
A quels déchiremens ce cœur devait s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'expofer
M'aurait par fes vertus appris à l'appaifer:
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre;
Et je n'ai que toi feule à qui je puis ouvrir
Ce cœur faible et bleffé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

SCENE II.

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

IRENE.

Hé bien, en liberté puis-je voir votre maître?
Memnon, puis-je à mon tour être admife aujourd'hui
Parmi les courtifans qu'il approche de lui?

MEMNON.

Madame, j'avoûrai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de fon ame abattue.
Je ne fuis point compté parmi les courtifans,
De fes deffeins fecrets fuperbe confidens:
Du confeil de Céfar on me ferme l'entrée.
Commandant de fa garde à la porte facrée,
Militaire oublié par fes maîtres altiers,
Relégué dans mon pofte ainfi que mes guerriers,
J'ai feulement appris que le brave Comnène
A quitté dès long-temps les bords du Boriſthène,
Qu'il vogue vers Bifance, et que Céfar troublé
Ecoute en frémiffant fon confeil affemblé.

IRENE.

Alexis, dites-vous ?

MEMNON.

Il revole au Bosphore.

IRENE.

Il pourrait à ce point offenser Nicéphore !
Revenir sans son ordre !

MEMNON.

On l'assure, et la cour
S'alarme, se divise et tremble à son retour.
Il a brisé, dit-on, l'honorable esclavage
Où l'empereur jaloux retenait son courage ;
Il vient jouir ici des honneurs et des droits
Que lui donnent son rang, sa naissance et nos lois.
C'est tout ce que j'apprends par ces rumeurs soudaines
Qui font naître en ces lieux tant d'espérances vaines,
Et qui de bouche en bouche armant les factions
Vont préparer Bisance aux révolutions.
Pour moi je sais assez quel parti je dois prendre,
Quel maître je dois suivre, et qui je dois défendre.
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens,
Leurs fausses amitiés, leurs indiscrètes haines :
Attaché sans réserve au pur sang des Comnènes,
Je le sers, et sur-tout dans ces extrémités ;
Memnon sera fidelle au sang dont vous sortez.
Le temps ne permet pas d'en dire davantage....
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.

(il sort.)

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

Qu'a-t-il ofé me dire? et quel nouveau danger,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger?
Il ne s'explique point: je crains de le comprendre.

ZOÉ.

Memnon n'eft qu'un guerrier prompt à tout entre-
prendre:
Je le connais; le fang d'affez près nous unit.
Contre nos courtifans exhalant fon dépit,
Il détefta toujours leur frivole infolence,
Leurs animofités qui partagent Bifance,
Leurs triftes vanités que fuit le déshonneur;
Mais fon efprit altier hait fur-tout l'empereur.
D'Alexis, en fecret, fon cœur eft idolâtre;
Et s'il en était cru, Bifance eft un théâtre
Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers
Dont le fanglant fpectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand fa fombre colère
S'échappe en vous parlant, et peint fon caractère.

IRENE.

Mais Alexis revient.... Céfar eft irrité:
Le courtifan furpris murmure épouvanté.
Les Etats convoqués dans Bifance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur fouveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divifions.
Tout un peuple s'enflamme au feu des factions....
Des difcours de Memnon que veux-tu que j'efpère?
Il commande au palais une garde étrangère:

D'Alexis, en secret, est-il le confident?
Que je crains d'Alexis le retour imprudent!
Les desseins du Sénat, des peuples le délire,
Et l'orage naissant qui gronde sur l'empire!
Que je me crains sur-tout dans ma juste douleur!
Je consulte, en tremblant, le secret de mon cœur:
Peut-être il me prépare un avenir terrible:
Le ciel, en le formant, l'a rendu trop sensible.
Si jamais Alexis en ce funeste lieu,
Trahissant ses sermens.... Que vois-je? juste Dieu!

SCENE IV.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

DAIGNEZ souffrir ma vue, et bannissez vos craintes:
Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
Un cœur à qui le mien se doit sacrifier,
Et rappeller des temps qu'il nous faut oublier.
Le destin me ravit la grandeur souveraine;
Il m'a fait plus d'outrage: il m'a privé d'Irène....
Dans l'Orient soumis mes services rendus
M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus.
Mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore;
Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux,
Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.
Aujourd'hui Trébisonde entre nos mains remise,
Les Scythes repoussés, la Tauride conquise,
Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé.
Le prix de mes travaux était d'être exilé!

Le suis-je encor par vous? n'osez vous reconnaître
Dans le sang dont je suis le sang qui vous fit naître?

IRENE.

Prince, que dites-vous? dans quel temps, dans quels lieux
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux?
Vous connaissez trop bien quel joug m'a captivée,
La barrière éternelle entre nous élevée,
Nos devoirs, nos sermens, et sur-tout cette loi
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de César l'injuste défiance,
Il vous aurait suffi d'éviter ma présence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous hasardez.
Vous me faites frémir: Seigneur, vous vous perdez.

ALEXIS.

Si je craignais pour vous, je serais plus coupable;
Ma présence à César serait plus rédoutable.
Quoi donc? suis-je à Bisance? est-ce vous que je vois?
Est-ce un Sultan jaloux qui vous tient sous ses lois?
Etes-vous dans la Grèce une esclave d'Asie,
Qu'un despote, un barbare achète en Circassie,
Qu'on rejette en prison sous des monstres cruels,
A jamais invisible au reste des mortels?
César a-t-il changé, dans sa sombre rudesse,
L'esprit de l'occident et les mœurs de la Grèce?

IRENE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le savez assez, tout est changé pour moi.

ALEXIS.

Hors mon cœur; le destin le forma pour Irène;
Il brave des Césars la puissance et la haine.
Il ne craindrait que vous! Quoi? vos derniers sujets
Vers leur impératrice auront un libre accès,

Tout mortel jouira du bonheur de sa vue,
Nicéphore à moi seul l'aurait-il défendue?
Et suis-je un criminel à ses regards jaloux
Dès qu'on l'a fait César, et qu'il est votre époux?
Enorgueilli sur-tout de cet hymen auguste,
L'excès de son bonheur le rend-il plus injuste?

IRENE.

Il est mon souverain.

ALEXIS.

Non: il n'était pas né
Pour me ravir le bien qui m'était destiné:
Il n'en était pas digne; et le sang des Comnènes
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes.
Qu'il gouverne, s'il peut, de ses sévères mains
Cet empire autrefois l'empire des Romains,
Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébisonde,
Transporta Constantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
Qu'il règne, s'il le faut, je n'en suis point jaloux:
Je le suis de vous seule, et jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.
Vous cachez des malheurs dont vos pleurs sont garans;
Et les usurpateurs sont toujours des tyrans.
Mais si le ciel est juste, il se souvient peut-être
Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

IRENE.

Trop vains regrets! je suis esclave de ma foi.
Seigneur, je l'ai donnée: elle n'est plus à moi.

ALEXIS.

Ah! vous me la deviez.

IRENE.

Et c'eſt à vous de croire
Qu'il ne m'eſt pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, et vous m'épouvantez.

SCENE V.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ, un Garde.

LE GARDE.

Seigneur, Céſar vous mande.

ALEXIS.

Il me verra : ſortez.

(*à Irène.*)

Il me verra, Madame ; une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre ame combattue.
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi ;
A ſon rang comme au mien je fais ce que je doi.
Rentrez dans vos foyers tranquille et raſſurée.

(*il ſort.*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

De quel ſaiſiſſement mon ame eſt pénétrée !
Que je ſens à la fois de faibleſſe et d'horreur
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il ? Va, Zoé, commande que ſur l'heure
On parcoure en ſecret cette triſte demeure,
Ces ſept affreuſes tours qui depuis Conſtantin,
Ont de tant de héros vu l'horrible deſtin.

Interroge Memnon; prends pitié de ma crainte.

ZOÉ.

J'irai, j'obferverai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous : un maître foupçonneux
Vous condamne peut-être, et vous profcrit tous deux.
Parmi tant de dangers que prétendez-vous faire ?

IRENE.

Garder à mon époux ma foi pure et fincère,
Vaincre un fatal amour, (fi fon feu rallumé
Renaiffait dans ce cœur autrefois enflammé.)
Demeurer de mes fens maîtreffe fouveraine,
(Si la force eft poffible à la faibleffe humaine.)
Ne point combattre en vain mon devoir et mon fort,
Et ne déshonorer ni mes jours, ni ma mort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, vous êtes mandé; mais César délibère.
Dans son inquiétude il consulte, il diffère
Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé;
Mais nous avons le temps de nous parler encore.
Ce sallon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène aussi chez Irène, et je commande ici.
Sur tous vos partisans n'ayez aucun souci;
Je les ai préparés. Si cette cour inique
Osait lever sur vous le glaive despotique,
Comptez sur vos amis: vous verrez devant eux
Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.
Au premier mouvement notre vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte;
Et les autres armés sous un habit de paix,
Inconnus à César, emplissent ce palais.
Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense.
Dans ce château funeste il met sa confiance:
Là, dans un plein repos, d'un mot ou d'un coup d'œil,
Il commande à l'exil, aux tourmens, au cercueil.
Il ose me compter parmi les mercénaires,
De son caprice affreux ministres sanguinaires:
Il se trompe... Seigneur, quel secret embarras,
Quand j'ai tout disposé, semble arrêter vos pas?

ALEXIS.

Les remords... Il faut bien que mon cœur te l'avoue,
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue,
Ma naiſſance, mon rang, la faveur du Sénat,
Tout me criait : venez, montrez-vous à l'Etat.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me preſſe,
Ma paſſion fatale, entraînaient ma jeuneſſe;
Je venais oppoſer la gloire à la grandeur,
Partager les eſprits et braver l'empereur...
J'arrive, et j'entrevois ma carrière nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle ?
La honte eſt attachée à ce nom dangereux.
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux ?

MEMNON.

La honte ! elle eſt pour vous de ſervir ſous un maître.

ALEXIS.

J'oſe être ſon rival : je crains le nom de traître.

MEMNON.

Soyez ſon ennemi dans les champs de l'honneur,
Diſputez-lui l'empire, et ſoyez ſon vainqueur.

ALEXIS.

Crois-tu que le Boſphore, et la ſuperbe Thrace,
Et ces Grecs inconſtans ſerviraient tant d'audace ?
Je ſais que les Etats ſont pleins de ſénateurs
Attachés à ma race, et dont j'aurais les cœurs :
Ils pourraient ſoutenir ma ſanglante querelle :
Mais le peuple ?

MEMNON.

Il vous aime : au trône il vous appelle.
La fougue eſt paſſagère, elle éclate à grand bruit :
Un inſtant la fait naître, un inſtant la détruit.
J'enflamme cette ardeur; et j'oſe encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.

Paraiſſez ſeulement, mon Prince, et vous ferez
Du Sénat et du peuple autant de conjurés.
Dans ce palais ſanglant, ſéjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Vingt fois il a ſuffi pour changer tout l'Etat
De la voix d'un pontife, ou d'un cri d'un ſoldat.
Ces ſoudains changemens ſont des coups de tonnerre
Qui dans des jours ſereins éclatent ſur la terre.
Plus ils ſont imprévus, moins on peut échapper
A ces traits dévorans dont on ſe ſent frapper.
Nous avons vu paſſer ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés ſur nos rives,
Tombant du haut du trône en l'éternel oubli,
Où leur nom d'un moment ſe perd enſeveli.
Il eſt temps qu'à Biſance on reconnaiſſe un homme
Digne des vrais Céſars, et des beaux jours de Rome.
Biſance offre à vos mains le ſouverain pouvoir.
Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir:
Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre et du ſceptre d'un maître.
Au temple de Sophie un prêtre les ſacrait,
Et Biſance à genoux ſoudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis et de courage;
Ils avaient moins de droits: tentez le même ouvrage.
Recueillez les débris de leurs ſceptres briſés:
Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, ſi vous l'oſez.

ALEXIS.

Ami, tu me connais: j'oſe tout pour Irène:
Seule elle m'a banni, ſeule elle me ramène;
Seule ſur mon eſprit encore irréſolu
Irène a conſervé ſon pouvoir abſolu.
Rien ne me retient plus: on la menace, et j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, ou l'empereur lui-même
Vient vous dicter ses lois dans ce lieu retiré.
L'attendrez-vous encore ?

ALEXIS.

Oui, je lui répondrai.

MEMNON.

Déjà paraît sa garde : elle m'est confiée.
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques secrets desseins,
Nous servons sous Comnène, et nous sommes Romains.
Je vous laisse avec lui.
(il se retire dans le fond et se met à la tête de la garde.)

SCENE II.

NICEPHORE *suivi de deux officiers*, ALEXIS, MEMNON, Gardes *au fond*.

NICEPHORE.

Prince, votre présence
A jeté dans ma cour un peu de défiance.
Au bord du Pont-Euxin vous m'avez bien servi;
Mais quand César commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple :
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin
Que sur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas... Les Etats de l'empire
Connaissent peu ces lois que vous voulez prescrire ;
Et j'ai pu, sans faillir, remplir la volonté
D'un corps auguste et saint, et par vous respecté.

NICEPHORE.

Je le protégerai tant qu'il sera fidelle,
Soyez-le, croyez-moi : mais puisqu'il vous rappelle,
C'est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Constantin.
Vous n'avez plus d'excuse : et si vers le Bosphore
L'astre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un sujet révolté.
Vous ne le serez pas avec impunité....
Voilà ce que César a prétendu vous dire.

ALEXIS.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,
Qui m'ont fait de l'Etat le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaissent mon nom, mon rang et mon service;
Et vous-même avec eux vous me rendrez justice.
Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés
Que de vos ennemis mon bras a délivrés;
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'Etat ne ravit qu'au coupable.

NICEPHORE.

Vous osez le prétendre ?

ALEXIS.

Un simple citoyen
L'oserait, le devrait; et mon droit est le sien,
Celui de tout mortel, dont le sort qui m'outrage
N'a point marqué le front du sceau de l'esclavage :
C'est le droit d'Alexis; et je crois qu'il est dû
Au sang qu'il a pour vous tant de fois répandu,
Au sang dont sa valeur a payé votre gloire,
Et qui peut égaler (sans trop m'en faire accroire)
Le sang de Nicéphore autrefois inconnu,
Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

NICEPHORE.

e connais votre race, et plus votre arrogance.
our la dernière fois redoutez ma vengeance.
'obéirez-vous point ?

ALEXIS.

Non, Seigneur.

NICEPHORE.

C'est assez.

l appelle Memnon à lui par un signe, et lui donne un billet dans le fond du théâtre.)

ervez l'empire et moi, vous qui m'obéissez.

(il sort.)

SCENE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Moi, servir Nicéphore ?

LEXIS, *après avoir observé le lieu où il se trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre
: que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

oyez.

LEXIS, *après avoir lu une partie du billet de sang froid.*

Dans son conseil l'arrêt était porté !
j'aurais dû m'attendre à cette atrocité !
se flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
a signé ma mort !

MEMNON.

Il a signé la sienne.
esclaves entouré, ce tyran ténébreux,
despote aveuglé m'a cru lâche comme eux ;

Tant ce palais funeſte a produit l'habitude
Et de la barbarie et de la ſervitude !
Tant ſur leur trône affreux nos Céſars chancelans
Penſent régner ſans lois, et parler en ſultans !
Mais achevez, liſez cet ordre impitoyable.

ALEXIS, *reliſant.*

Plus que je ne penſais ce deſpote eſt coupable :
Irène priſonnière ! Eſt-il bien vrai ? Memnon !

MEMNON.

Le tombeau pour les grands eſt près de la priſon.

ALEXIS.

O Ciel ! . . . de tes projets Irène eſt-elle inſtruite ?

MEMNON.

Elle en peut ſupçonner et la cauſe et la ſuite :
Le reſte eſt inconnu.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger,
Et ſur-tout, cher ami, cachons-lui ſon danger.
L'entrepriſe bientôt doit être découverte ;
Mais c'eſt quand on ſaura ma victoire ou ma perte.

MEMNON.

Nos amis vont ſe joindre à ces braves ſoldats.

ALEXIS.

Sont-ils prêts à marcher ?

MEMNON.

Seigneur, n'en doutez pas
Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un paſſage.
Croyez que l'amitié, le zèle et le courage
Sont d'un plus grand ſervice en ces périls preſſans
Que tous ces bataillons payés par des tyrans.
Je les vois avancer vers la porte ſacrée :
L'empereur va lui-même en défendre l'entrée.
Du peuple ſoulevé j'entends déjà les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment : je règne, ou je péris ;
Le fort en eft jeté. Prévenons Nicéphore.
(*aux foldats.*)
Venez, braves amis, dont mon deftin m'honore,
Sous Memnon et fous moi vous avez combattu ;
Combattez pour Irène, et vengez fa vertu.
Irène m'appartient, je ne puis la reprendre
Que dans des flots de fang et fous des murs en cendre.
Marchons fans balancer.

SCENE IV.

ALEXIS, IRENE, MEMNON.

IRENE.

Où courez-vous ? ô Ciel !
Alexis, arrêtez ! que faites-vous ? cruel !
Demeurez, rendez-vous à mes foins légitimes ;
Prévenez votre perte, épargnez-vous des crimes.
Au feul nom de révolte on me glace d'effroi :
On me parle du fang qui va couler pour moi.
Il ne m'eft plus permis dans ma douleur muette
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
Mon père en ce moment par le peuple excité
Revient vers ce palais qu'il avait déferté.
Le pontife le fuit, et dans fon miniftère
Du Dieu que l'on outrage attefte la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls preffans.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irène, il n'eft plus temps :

La querelle est trop grande, elle est trop engagée.
Je les écouterai quand vous serez vengée.

SCENE V.

IRENE *seule.*

Il me fuit ! que deviens-je ? ô Ciel, et quel moment !
Mon époux va périr ou frapper mon amant !
Je me jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon destin, qui me donnas pour maître
Un mortel respectable et qui reçut ma foi,
Que je devais aimer, s'il se peut, malgré moi.
J'écoutai ma raison : mais mon ame infidelle,
En voulant t'obéir, se souleva contr'elle.
Conduis mes pas, soutiens cette faible raison,
Rends la vie à ce cœur qui meurt de son poison ;
Rends la paix à l'empire aussi bien qu'à moi-même.
Conserve mon époux ! commande que je l'aime !
Le cœur dépend de toi : les malheureux humains
Sont les vils instrumens de tes divines mains.
Dans ce désordre affreux veille sur Nicéphore !
Et quand pour mon époux mon désespoir t'implore,
Si d'autres sentimens me sont encor permis,
Dieu, qui sais pardonner, veille sur Aléxis !

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Ils sont aux mains : rentrez.

IRENE.

Et mon père ?

ZOÉ.

Il arrive ;
Il fend les flots du peuple, et la foule craintive
De femmes, de vieillards, d'enfans qui dans leurs bras
Pouffent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
Le pontife facré par un fecours utile
Aux bleffés, aux mourans en vain donne un afile.
Les vainqueurs acharnés immolent fur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.
Ne vous expofez point à ce peuple en furie.
Je vois tomber Bifance, et périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
Mais ne vous perdez pas en voulant la fauver.
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRENE.

Non, Zoé : le ciel veut que je tombe avec elle.
Non : je ne dois point vivre en nos murs embrafés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creufés.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Votre unique parti, Madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le destin va rendre.
Une Scythe aurait pu, dans les rangs de soldats,
Appeler les dangers et chercher le trépas ;
Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages,
La dureté des mœurs a produit ces usages.
La nature a pour nous établi d'autres lois :
Soumettons-nous au sort ; et quel que soit son choix,
Acceptons, s'il le faut, le maître qu'il nous donne.
Alexis en naissant touchait à la couronne ;
Sa valeur la mérite ; il porte à ce combat
Ce grand cœur et ce bras qui défendit l'Etat ;
Sur-tout en sa faveur il a la voix publique.
Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique,
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puisqu'on l'aime.

IRENE.

Hé, que sert d'être aimé ?
On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même
Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime,
D'interroger mon cœur, et d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement ;
Quel sang a pu couler, quelles sont les victimes,
Combien dans ce palais j'ai rassemblé de crimes.
Ils sont tous mon ouvrage !

ZOÉ.

A vos justes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs?
Votre père a quitté la retraite sacrée
Où sa triste vertu se cachait ignorée.
C'est pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde : il rentre pour sa fille
Dans ce même palais où régna sa famille.
Vous trouverez en lui les consolations
Que le destin refuse à vos afflictions.
Jetez-vous dans ses bras.

IRENE.

M'en trouvera-t-il digne?
Aurai-je mérité que cet effort insigne
Le ramène à sa fille en ce cruel séjour,
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Est-ce vous qu'en ces lieux mon désespoir contemple?
Soutien des malheureux, mon père! mon exemple!
Quoi! vous quittez pour moi le séjour de la paix!
Hélas! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits?

LEONCE.

Les murs de Constantin sont un champ de carnage.
J'ignore, grâce aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, et quelles factions
Ont enfanté soudain ces désolations.

On m'apprend qu'Alexis, armé contre son maître,
Avec les conjurés avait osé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre que devant lui son empereur fuyait.
On croit César blessé : le combat dure encore,
Des portes des sept tours au canal du Bosphore :
Le tumulte, la mort, le crime est dans ces lieux.
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeste
Un empire, un époux; que la vertu vous reste.
J'ai vu trop de Césars en ce sanglant séjour
De ce trône avili renversés tour à tour....
Celui de Dieu, ma fille, est seul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon sort.

SCENE III.

IRENE, LEONCE, ZOÉ, MEMNON, Suite.

MEMNON.

Il n'est plus de tyran : c'en est fait, il est mort.
Je l'ai vu. C'est en vain qu'étouffant sa colère,
Et tenant sous ses pieds ce fatal adversaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner.
Les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.
(*s'approchant.*)
Madame, Alexis règne; à mes vœux tout conspire.
Un seul jour a changé le destin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ses mains le trône des Césars,

Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprète et témoin de la publique joie.
Pardonnez si sa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement;
Si le soin d'arrêter le sang et le carnage
Loin de vos yeux encore occupe son courage;
S'il n'a pu rapporter à vos sacrés genoux
Des lauriers que ses mains n'ont cueillis que pour vous.
Je vole à l'hyppodrôme, au temple de Sophie,
Aux états assemblés, pour sauver la patrie.
Nous allons tous nommer du saint nom d'empereur
Le héros de Bisance, et son libérateur.

(il sort.)

SCENE IV.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Que dois-je faire, ô Dieu!

LEONCE.

Croire un père et le suivre.
Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la postérité.
Je sais que Nicéphore eut trop de dureté:
Mais il fut votre époux. Respectez sa mémoire....
Les devoirs d'une femme, et sur-tout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le sang le sang de votre époux:
Ce n'est qu'un droit barbare, un pouvoir qui se fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'est un crime affreux qui ne peut s'expier
D'être d'intelligence avec le meurtrier.

Contemplez votre état : d'un côté se présente
Un jeune audacieux de qui la main sanglante
Vient d'immoler son maître à son ambition :
De l'autre est le devoir, et la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime ;
C'est vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

IRENE.

J'écoute vos conseils ; ils sont justes, Seigneur :
Ils sont sacrés, je sais qu'un respectable usage
Prescrit la solitude à mon fatal veuvage.
Dans votre asile saint je dois chercher la paix
Qu'en ce palais sanglant je ne connus jamais.
J'ai trop besoin de fuir et ce monde que j'aime,
Et son prestige horrible... et de me fuir moi-même.

LEONCE.

Venez donc, cher appui de ma caducité ;
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté.
Croyez qu'il est encore au sein de la retraite
Des consolations pour une ame inquiète.
J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain :
Je vous y conduirai, j'en connais le chemin.
Je vais tout préparer..... Jurez à votre père ;
Par le Dieu qui m'amène, et dont l'œil vous éclaire,
Que vous accomplirez dans ces tristes remparts
Les devoirs imposés aux veuves des Césars.

IRENE.

Ces devoirs, il est vrai, peuvent sembler austères :
Mais s'ils sont rigoureux, ils me sont nécessaires.

LEONCE.

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous.

IRENE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?

Je ſais que j'aurais dû vous demander pour grace
Ces fers que vous m'offrez, et qu'il faut que j'embraſſe.
Après l'orage affreux que je viens d'eſſuyer,
Dans le port avec vous il faut tout oublier.
J'ai haï ce palais, lorſqu'une cour flatteuſe
M'offrait de vains plaiſirs, et me croyait heureuſe;
Quand il eſt teint de ſang, je le dois déteſter.
Hé quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père:
Je lui vais obéir, je vais vous ſatisfaire;
J'en fais entre vos mains un ferment ſolemnel....
Je deſcends de ce trône, et je marche à l'autel.

LEONCE.

Adieu: ſouvenez-vous de ce ferment terrible.

(*il ſort.*)

SCENE V.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quel eſt ce jour nouveau qu'à votre cœur ſenſible
Un père impoſe encore en ce jour effrayant?

IRENE.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux ferment;
Oui, je veux conſommer mon fatal ſacrifice.
Je change de priſon; je change de ſupplice.
Toi qui toujours préſente à mes tourmens divers,
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis et de douleurs ſecrètes,
Oſeras-tu me ſuivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être enſevelis?

ZOÉ.

Les miens dans tous les temps vous sont assujettis.
Je vois que notre sexe est né pour l'esclavage :
Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.
Ces momens si brillans, si courts et si trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous serviez sous un maître ;
Et quand vous êtes libre, et que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'instant dans la captivité !
Les usages, les lois, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient sous un joug tyrannique.

IRENE.

Je porterai ma chaîne.... Il ne m'est plus permis
D'oser m'intéresser aux destins d'Alexis :
Je ne puis respirer le même air qu'il respire.
Qu'il soit à d'autres yeux le sauveur de l'empire,
Qu'on chérisse dans lui le plus grand des Césars,
Il n'est qu'un criminel à mes tristes regards.
Il n'est qu'un parricide ! Et mon ame est forcée
A chasser Alexis de ma triste pensée.
Si dans la solitude où je vais renfermer
Des sentimens secrets trop prompts à m'alarmer,
Je me ressouvenais qu'Alexis fut aimable....
Qu'il était un héros ... je serais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va presser mon départ :
Sauve-moi d'un séjour que j'ai quitté trop tard.
Je vais trouver soudain le pontife et mon père,
Et je marche sans crainte au jour pur qui m'éclaire.

(*en voyant Alexis.*)

Ciel !

SCENE VI.

IRENE, ALEXIS, Gardes *qui se retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irène.*

ALEXIS.

Je mets à vos pieds en ce jour de terreur
Tout ce que je vous dois ; un empire, et mon cœur.
Je n'ai point disputé cet empire funeste ;
Il n'était rien sans vous. La justice céleste
N'en devait dépouiller d'indignes souverains
Que pour le rétablir par vos augustes mains.
Régnez, puisque je règne : et que ce jour commence
Mon bonheur et le vôtre, et celui de Bisance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable ! Ah, Prince, oubliez-vous
Que vous êtes couvert du sang de mon époux ?

ALEXIS.

Oui, je veux de la terre effacer sa mémoire ;
Que son nom soit perdu dans l'éclat de ma gloire ;
Que l'empire romain, dans sa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je sais que ces grands coups, la première journée,
Font murmurer la Grèce et l'Asie étonnée :
Il s'élève soudain des censeurs, des rivaux ;
Bientôt on s'accoutume à ses maîtres nouveaux ;
On finit par aimer leur puissance établie.
Qu'on sache gouverner, Madame, et tout s'oublie.
Après quelques momens d'une juste rigueur
Que l'intérêt public exige d'un vainqueur,
Ramenez les beaux jours où l'heureuse Livie
Fit adorer Auguste à la terre asservie.

IRENE.

Alexis! Alexis! ne nous abusons pas :
Les forfaits et la mort ont marché sur nos pas ;
Le sang crie : il s'élève, il demande justice.
Meurtrier de César, suis-je votre complice ?

ALEXIS.

Ce sang sauvait le vôtre, et vous m'en punissez !
Qui ? moi ! je suis coupable à vos yeux offensés !
Un despote jaloux, un maître impitoyable,
Grâce au seul nom d'époux, est pour vous respectable?
Ses jours vous sont sacrés ! et votre défenseur
N'était donc qu'un rebelle, et n'est qu'un ravisseur!
Contre votre tyran quand j'osais vous défendre
A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

IRENE.

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés,
Vous plaindrez une femme en qui dès son enfance
Son cœur et ses parens formèrent l'espérance
De couler de ses ans l'inaltérable cours
Sous les lois, sous les yeux du héros de nos jours ;
Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
A des devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

ALEXIS.

Quoi ! vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? Une loi fanatique,
Un respect insensé pour un usage antique,
Embrassé par un peuple amoureux des erreurs,
Méprisé des Césars, et sur-tout des vainqueurs !

IRENE.

Nicéphore au tombeau me retient asservie :
Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

ALEXIS.

Chère et fatale Irène, arbitre de mon sort,
Vous vengez Nicéphore, et me donnez la mort !

IRENE.

Vivez, régnez sans moi, rendez heureux l'empire.
Le destin vous seconde ; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec tant de bonté !
Et vous vous obstinez à tant de cruauté !
Que m'offrirait de pis la haine et la colère ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir :
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir !

IRENE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire ;
Vous ne renoncez point au sang dont vous sortez,
A vos sujets soumis, à vos prospérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre père vous trompe. Une imprudente erreur,
Après l'avoir séduit, a séduit votre cœur.
C'est un nouveau tyran dont la main vous opprime.
Il s'immola lui-même et vous fait sa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter ?

Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il assassiner une fille qu'il aime ?
Je cours à lui, Madame, et je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes Etats.
S'il méprise la cour, et si son cœur l'abhorre,
Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de son esprit l'imprudente rigueur
Persécute son sang, son maître et son vengeur.

SCENE VII.

IRÈNE, ALEXIS, ZOÉ.

ZOÉ.

MADAME, on vous attend : Léonce votre père,
Le ministre du Dieu qui règne au sanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas! selon vos vœux,
A cet auguste asile.... heureux ou malheureux.

IRÈNE.

Tout est prêt : je vous suis...

ALEXIS.

Et moi je vous devance;
Je vais de ces ingrats réprimer l'insolence,
M'assurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCENE VIII.

IRENE *seule.*

Que vais-je devenir ? comment échappera-je
Au précipice horrible, au redoutable piége
Où mes pas égarés sont conduits malgré moi ?
Mon amant a tué mon époux et mon roi !
Et sur son corps sanglant cette main forcenée
Ose allumer pour moi les flambeaux d'hymenée !
Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à son meurtrier un amour éternel !
Oui, grand Dieu, je l'aimais, et mon ame égarée
De ce poison fatal est encore enivrée.
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis ?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris :
Me forcez-vous au crime ? et voulez-vous encore
Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore ?

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

QUOI! vous n'avez ofé, timide et confondue,
D'un père et d'un amant foutenir l'entrevue?
Ah! Madame! en fecret auriez-vous pu fentir
De ce départ fatal un jufte repentir?

IRENE.

Moi?

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche étonne le courage.
La nature s'effraie, et nos fecrets penchans
Se réveillent dans nous plus forts et plus puiffans.

IRENE.

Non, je n'ai point changé; je fuis toujours la même;
Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
Il eft vrai, je n'ai pu dans ce fatal moment
Soutenir les regards d'un père et d'un amant:
Je ne pouvais parler. Tremblante, évanouie
Le jour fe refufait à ma vue obfcurcie:
Mon fang s'était glacé; fans force et fans fecours,
Je touchais à l'inftant qui finiffait mes jours.
Rendrai-je grâce aux mains dont je fuis fecourue?
Soutiendrai-je la vie, hélas! qu'on ma rendue?
Si Léonce paraît, je fens couler mes pleurs;
Si je vois Alexis, je frémis et je meurs:

Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes sentimens, ma crainte, et les maux que j'endure.
Ah! que fait Alexis ?

ZOÉ.

Il veut en souverain
Vous replacer au trône, et vous donner sa main.
A Léonce, au Pontife il s'expliquait en maître :
Dans ses emportemens j'ai peine à le connaître.
Il ne souffrira point que vous osiez jamais
Disposer de vous-même, et sortir du palais.

IRENE.

Ciel qui lis dans mon cœur, qui vois mon sacrifice ;
Tu ne souffriras pas que je sois sa complice !

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de tristes combats !

IRENE.

Tu les connais ; pleins-moi : ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle
Pour se punir soi-même, et pour régner sur elle,
Je l'ai fait, tu le sais ; je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes assidues ;
Il repousse mes mains vers son trône étendues ;
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

IRENE.

Peut-être je ne puis.

ZOÉ.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

IRENE.

En voulant l'étouffer, l'allumerai-je encore ?

ZOÉ.

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

IRENE.

Non, jamais Alexis ne fera mon époux.

ZOÉ.

Hé bien, si dans la Grèce un usage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement sépare
Du reste des humains les veuves des Césars,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuse, est-ce un ordre suprême
Que du haut de son trône ait prononcé Dieu même!
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer?

IRENE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ.

Ainsi loin du palais où vous fûtes nourrie
Vous allez, belle Irène, enterrer votre vie!

IRENE.

Je ne sais où je vais!... humains! faibles humains!
Réglons-nous notre sort? est-il entre nos mains?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

LEONCE.

Ma fille, il faut me suivre et fuir en diligence
Ce séjour odieux fatal à l'innocence.
Cessez de redouter, en marchant sur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas.
Contre ces noms fameux d'auguste et d'invincible,
Un mot au nom du ciel est une arme terrible;
Et la religion qui leur commande à tous
Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux

lon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
'emporte fur fa pourpre, et lui commande au temple.
os honneurs avec moi plus fûrs et plus conftans
es volages humains feront indépendans;
s n'auront pas befoin de frapper le vulgaire
ır l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
ous avez trop appris qu'elle eft à dédaigner.
eft loin du trône enfin que vous allez régner.

IRENE.

: vous l'ai déjà dit, fans regret je le quitte.
e nouveau Céfar vient; je pars, et je l'évite.

(elle fort.)

LEONCE.

e ne vous quitte pas.

SCENE III.

ALEXIS, LEONCE.

ALEXIS.

C'EN eft trop; arrêtez.
our la dernière fois, père injufte, écoutez;
:outez votre maître à qui le fang vous lie,
: qui pour votre fille a prodigué fa vie,
elui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
e vainqueur malheureux que vous défefpérez.
e fouverain facré des autels de Sophie,
ont la cabale altière à la vôtre eft unie,
ontre moi vous feconde, et croit impunément
avir au nom du ciel Irène à fon amant.
e vous ai tous fervis, vous, Irène et Bifance:
'otre fille en était la jufte récompenfe,

Le feul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi;
Le feul objet enfin qui foit digne de moi.
Mon cœur vous eft ouvert, et vous favez fi j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui dès le berceau nous uniffant tous deux
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds;
Vous par qui tant de fois elle me fut promife,
Vous me la raviffez lorfque je l'ai conquife!
Lorfque je l'ai fauvée, et vous, et tout l'Etat!
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
Vous m'ofez propofer que mon cœur s'en détache!
Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache.
Embraffez un fils tendre, et né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LEONCE.

Ne foyez l'un ni l'autre, et tâchez d'être jufte.
Rapidement porté jufqu'à ce trône augufte,
Méritez vos fuccès.... Ecoutez-moi, Seigneur;
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur.
Je n'ai point déferté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde:
Aux paffions des grands, à leurs vœux emportés,
Je ne puis qu'anoncer de dures vérités;
Qui ne fert que fon Dieu n'en a point d'autres à dire:
Je vous parle en fon nom, comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé, je dois vous découvrir
Le crime et les dangers où vous voulez courir.
Sachez que fur la terre il n'eft point de contrée,
De la nation féroce et du monde abhorrée,
De climat fi fauvage, où jamais un mortel
D'un pareil facrilége ofât fouiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie:
„ Tes mains à ton monarque ont arraché la vie;

N'épouse point sa veuve. " Ou si de cette voix
ous osez dédaigner les éternelles lois,
llez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire.
eint du sang d'un époux, et de celui d'un père;
rappez.....

ALEXIS, *en se détournant.*

Je ne le puis... et malgré mon courroux,
cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
a dureté du vôtre est-elle inaltérable?
e verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable!
t regretterez-vous votre persécuteur
our élever la voix contre un libérateur?
endre père d'Irène! hélas! soyez mon père!
'un juge sans pitié quittez le caractère;
e sacrifiez point et votre fille et moi
ux superstitions qui vous servent de loi.
'en faites point une arme odieuse et cruelle;
t ne l'enfoncez point d'une main paternelle
ans ce cœur malheureux qui veut vous révérer,
t que votre vertu se plaît à déchirer.
ant de sévérité n'est point dans la nature:
'un affreux préjugé laissez-là l'imposture;
essez...

LEONCE.

Dans quelle erreur votre esprit est plongé!
a voix de l'univers est-elle un préjugé?

ALEXIS.

ous disputez, Léonce, et moi je suis sensible.

LEONCE.

e le suis comme vous.... le ciel est inflexible.

ALEXIS.

Vous le faites parler; vous me forcez, cruel,
A combattre à la fois et mon père et le ciel.

Plus de sang va couler pour cette injuste Irène
Que n'en a répandu l'ambition romaine.
La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager;
Je briserai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel, en tout temps, rival du diadème,
Ce fatal instrument de tant de passions,
Chargé par nos aïeux de l'or des nations,
Cimenté de leur sang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du sang et des tombeaux.

LEONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême,
Alors qu'elle est sans frein, s'abandonne elle-même!
Je vous pleins de régner!

ALEXIS.

Je me suis emporté;
Je le sens, j'en rougis. Mais votre cruauté
Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Insulte avec plus d'art et porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LEONCE.

J'attendrai donc, Seigneur,
Que l'équité m'appelle, et parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point: décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LEONCE.

Voilà mon sang, vous dis-je, et je l'offre à vos coups.
Respectez mon devoir, il est plus fort que vous.

(*il sort.*)

SCENE IV.

ALEXIS *seul.*

Que son sort est heureux! assis sur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triste règne a commencé le cours.
Irène a fait le charme et l'horreur de mes jours.
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,
Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux-ci en qui j'espérais sont tous mes ennemis.
J'aime, je suis César, et rien ne m'est soumis!
Quoi! je puis sans rougir, dans les champs du carnage,
Lorsqu'un Scythe, un Germain succombe à mon courage,
Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever son épouse à l'aspect de ses dieux
Sans qu'un prêtre, un soldat, ose lever la tête!
Aucun n'ose douter du droit de ma conquête;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer!
Entrons.

SCENE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Hé bien, Zoé, que venez-vous m'apprendre?

ZOÉ.

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.
Léonce et le Pontife épouvantent son cœur:
Leur voix sainte et funeste y porte la terreur.
Gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie;
Nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.

Des murs de ce palais ils osent l'arracher.
Une triste retraite à jamais va cacher
Du reste de la terre Irène abandonnée.
Des veuves des Césars telle est la destinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un soldat sacrilége, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces usages sinistres,
De la religion vous braviez les ministres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laisser remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres sacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres? où je suis!... j'ai cru n'en avoir plus
A moi, gardes, venez.

SCENE VI.

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, et les Gardes.

ALEXIS.

Mes ordres absolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne sorte.
Qu'on soit armé par-tout; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi;
Qui de nous est César, ou le pontife ou moi.
Chère Zoé, rentrez: avertissez Irène
Qu'on lui doit obéir, et qu'elle s'en souvienne.
(*à Memnon.*)
Ami, c'est avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briser en un jour tous les fers des tyrans.

Nicéphore

Nicéphore est tombé; chassons ceux qui nous restent;
Ces tyrans des esprits que mes chagrins détestent.
Que le père d'Irène au palais arrêté
Ait enfin moins d'audace et moins d'autorité,
Qu'éloigné de sa fille et réduit au silence
Il ne séduise plus les peuples de Bisance.
Que cet ardent pontife au palais soit gardé.
Un autre plus soumis par mon ordre est mandé,
Qui sera plus docile à ma voix souveraine.
Constantin, Théodose en ont trouvé sans peine.
Plus criminels que moi dans ce triste séjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuse de l'amour.

MEMNON.

César y pensez-vous? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, est pourtant respectable.
Il est de ces vertus que forcés d'estimer,
Même en les détestant, nous tremblons d'opprimer.
Hé, ne craignez-vous point par cette violence
De faire au cœur d'Irène une mortelle offense?

ALEXIS.

Non, j'y suis résolu.... je vous dois ma grandeur,
Et mon trône, ét ma gloire.... il manque le bonheur.
Je succombe en régnant au destin qui m'outrage.
Secondez mes transports: achevez votre ouvrage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, quelquefois sans doute il est plus difficile
De s'assurer chez soi d'un sort pur et tranquille
Que de trouver la gloire au milieu des combats
Qui dépendent de nous moins que de nos soldats.
Je vous l'ai dit, Irène en sa juste colère.
Ne pardonnera point l'attentat sur son père.

ALEXIS.

Mais quoi ! laisser près d'elle un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux !
Qui, lui fesant sur-tout un crime de me plaire,
Et tournant à son gré ce cœur souple et sincère,
Gouvernant sa faiblesse, et trompant sa candeur,
Va changer par degré sa tendresse en horreur !
Je veux régner sur elle ainsi que sur Bisance,
La couvrir des rayons de ma toute-puissance ;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de sa fille, et la serve avec moi.

MEMNON.

Vous vous trompiez, César : j'ai prévu vos alarmes ;
Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en est fait, je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi

MEMNON.

C'était avec regret ; mais je vous ai servi :
J'ai saisi ce vieillard ; et César, qui soupire,
Des faiblesses d'amour m'apprend quel est l'empire.
Mais après cette injure auriez-vous espéré
De ramener à vous un esprit ulcéré ?
Hé, pourquoi consulter dans de telles alarmes
Un vieux soldat blanchi dans les horreurs des armes ?

ALEXIS.

Ah ! cher et sage ami, que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !
Que tu connais ce cœur si contraire à soi-même !
Esclave révolté qui perd tout ce qu'il aime.
Aveugle en son courroux, prompt à se démentir,
Né pour les passions et pour le repentir !

(Memnon sort.)

SCENE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

VENEZ, venez, Zoé, vous que chérit Irène :
Jugez si mon amour a mérité sa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en César
Montrer l'auguste Irène enchaînée à mon char.
Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête
Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête ;
Je n'insulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations.
Je prétends préparer cet hymen où j'aspire
Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.

Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec simplicité la main de nos aïeux ;
N'admettant pour garant que la foi qu'on se donne
Que deux amis, un prêtre et le ciel qui pardonne,
C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
Est-il indigne d'elle ? inspire-t-il l'horreur ?
Dites-moi par pitié si son ame agitée
Aux offres que je fais recule épouvantée ;
Si mon profond respect ne peut que l'indigner ;
Enfin si je l'offense en la fesant régner.

ZOÉ.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ses alarmes,
Votre nom prononcé fesait couler ses larmes :
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, et l'esprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche silence ;
Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
De ce remords puissant qui combat ses désirs ;
Ses yeux n'ont plus de pleurs et sa voix de soupirs.
De son dernier affront profondément frappée,
De Léonce et de vous toute entière occupée,
A nos empressemens elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu ;
Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS.

Hélas ! elle vous aime, et sans doute me craint.
Si dans mon désespoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup sur ce cœur noble et tendre,
Résolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
A ne point rejeter les vœux humiliés
D'un empereur soumis et tremblant à ses pieds.

Le vainqueur de César est l'esclave d'Irène ;
Elle étend à son choix, ou resserre sa chaîne
Qu'elle dise un seul mot.

ZOÉ.

Jusques en ce séjour
Je la vois avancer par ce secret détour.

ALEXIS.

C'est elle-même, ô Ciel !

ZOÉ.

A la terre attachée
Sa vue à notre aspect s'égare effarouchée.
Elle avance vers vous, mais sans vous regarder
Je ne sais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS.

Irène, est-ce bien vous ? Quoi ! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre !

SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ.

IRENE.

(*un des soldats qui l'accompagne lui approche un fauteuil.*)

Un siége... je succombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, Soldats... Alexis, écoutez.

(*d'une voix égale, entre-coupée, mais ferme autant que douloureuse.*)

Sachant ce que je souffre, et voyant ce que j'ose,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cause ;
Et l'on saura bientôt si j'ai dû vous parler :
D'un reproche assez grand je puis vous accabler ;

Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.
Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père;
Vous cherchez contre vous encore à soulever
Cet empire et ce ciel que vous osez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos sens l'aveuglement funeste:
On ne peut le guérir... Un seul parti me reste.
Allez trouver mon père, implorez son pardon;
Revenez avec lui. Peut-être la raison,
Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du sang qui parle à son ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de tristes combats.
Allez: ramenez-moi le vertueux Léonce;
Sur mon sort avec vous que sa bouche prononce:
Puis-je y compter?

ALEXIS.

J'y cours, sans rien examiner.
Ah! si j'osais penser qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie:
Je vais tout réparer; oui, malgré ses rigueurs,
Je veux qu'avec ma main, sa main sèche vos pleurs
Irène, croyez-moi; ma vie est destinée
A vous faire oublier cette affreuse journée.
Votre père adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre et soumis, digne de votre foi.
Si trop de sang pour vous fut versé dans la Thrace,
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace;

Si j'offenſai Léonce, il verra tout l'Etat
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous régnerez tous deux : ma tendreſſe n'aſpire
Qu'à laiſſer dans ſes mains les rênes de l'empire.
J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et ce ciel qui m'entend, et vous et mon amour.

IRENE, *en s'attendriſſant et en retenant ſes larmes.*

Allez : ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née.
Allez, Prince.

ALEXIS.

Ah ! grand Dieu, témoin de ſes bontés,
Je ſerai digne enfin de mon bonheur.

IRENE.

Partez.

(*en pleurant.*) (*il ſort.*)

Suivez ſes pas, Zoé ſi fidelle et ſi chère.

SCENE IV.

IRENE *ſeule, ſe levant.*

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? et qu'eſt-ce que j'eſpère?
Je ne me connais plus... Tandis qu'il me parlait,
Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait.
Chaque mot, chaque inſtant portait dans ma bleſſure
Des poiſons dévorans dont frémit la nature.

(*elle marche égarée et hors d'elle-même.*)

Non. Ne m'obéis point ; non, mon cher Alexis,
N'amène point mon père à mes yeux obſcurcis.
Reviens. Ah ! je te vois. Ah ! je t'entends encore.
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre.

O crime, éloigne-toi! Ciel... quel objet affreux!
Quel ſpectre menaçant ſe jette entre nous deux!
Eſt-ce toi, Nicéphore? Ombre terrible, arrête:
Ne verſe que mon ſang, ne frappe que ma tête.
Moi ſeule j'ai tout fait: c'eſt mon coupable amour,
C'eſt moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi! tu te joins à lui, toi, mon malheureux père!
Tu pourſuis cette fille homicide, adultère!
Fuis, mon cher Alexis; détourne avec horreur
Ces yeux ſi dangereux, ſi puiſſans ſur mon cœur!
Dégage de mes mains ta main de ſang fumante;
Mon père et mon époux pourſuivent ton amante!
Sur leurs corps tout ſanglans me faudra-t-il marcher
Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher?

Ah! je reviens à moi... Religion ſacrée,
Devoir, nature, honneur! à cette ame égarée
Vous rendez ſa raiſon, vous calmez ſes eſprits...
Je ne vous entends plus ſi je vois Alexis!....

Dieu que je veux ſervir, et que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le ſais: tout mon crime eſt d'aimer!
Malgré mon repentir, malgré ta loi ſuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte ſur toi-même.
Il règne, il t'a vaincu dans mes ſens obſcurcis...
Hé bien, voilà mon cœur; c'eſt là qu'eſt Alexis:
Oui, tant que je reſpire il en eſt le ſeul maître.
Je ſens qu'en l'adorant je vais te méconnaître...
Je trahis et l'hymen, et la nature, et toi...

(elle tire un poignard, et ſe frappe.)

Je te venge de lui, je te venge de moi.

Alexis

Alexis fut mon dieu, je te le sacrifie.
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.
(elle tombe dans un fauteuil.)

SCENE V et dernière.

IRENE *mourante*, ALEXIS, LEONCE, MEMNON, Suite.

ALEXIS.

Je vous ramène un père, et je me suis flatté
Que nous pourrions fléchir sa dure austérité.
Que sa justice enfin me jugeant moins coupable
Daignerait... juste Dieu ! quel spectacle effroyable !
Irène ! chère Irène !...

LEONCE.

O ma fille ! ô fureur !

ALEXIS, *se jetant aux genoux d'Irène.*

Quel démon t'inspirait !

IRENE *à Alexis, à Léonce.*

Mon amour; votre honneur.
J'adorais Alexis, et je m'en suis punie.
(Alexis veut se tuer, Memnon l'arrête.)

LEONCE.

Ah ! mon zèle funeste eut trop de barbarie.

IRENE, *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi... plaignez tous deux mon sort;
Ciel ! prends soin d'Alexis, et pardonne ma mort !

ALEXIS, *à genoux d'un côté.*

Irène ! Irène ! ah Dieu !

LEONCE, *à genoux de l'autre côté.*

Déplorable victime !

IRENE.

Pardonne, Dieu clément ! ma mort eſt-elle un crime ?

Fin du cinquième et dernier acte.

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

Repréſentée le 31 mai 1779, jour de l'anniverſaire de la mort de M. *de Voltaire.*

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

On ne doit regarder cette tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. *de Voltaire*, et qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instans où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, et ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection; revenant ensuite sur ces objets, dans des instans moins heureux et plus tranquilles.

Le jour de la première représentation de cette pièce, M. *Brisard* prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre,

qu'une amitié tendre et conſtante uniſſait à M. *de Voltaire*, et qui long-temps fait cauſe commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts et toutes les ſciences; mais la première repréſentation de l'Oedipe à Colonne ne fut point annoncée par un diſcours de *Platon*.

DISCOURS

PRONONCÉ

AVANT LA PREMIERE REPRESENTATION

D'AGATHOCLE.

„ LA perte irréparable que le théâtre, les „ lettres et la France ont faite l'année dérnière, „ et dont le trifte anniverfaire vous raffemble „ aujourd'hui, a été, depuis cette fatale époque, „ l'objet continuel de vos regrets. Vous avez du „ moins eu la confolation de voir ce que l'Europe „ a de plus grand et de plus augufte partager un „ fentiment fi digne de vous; et les honneurs „ que vous venez rendre à cette ombre illuftre „ vont encore fatisfaire et foulager tout à la fois „ votre jufte douleur. Pour donner à cette céré- „ monie funèbre tout l'éclat qu'elle mérite et que „ vous défirez, nous avions penfé d'abord à „ remettre fous vos yeux quelqu'une de ces tra- „ gédies immortelles dont M. *de Voltaire* a fi „ long-temps enrichi la fcène, et que vous venez „ fi fouvent y admirer; mais dans ce jour de „ deuil, où le premier befoin de vos cœurs eft de „ déplorer la perte de ce grand homme, nous „ croyons ajouter à l'intérêt qu'elle vous infpire, „ en vous préfentant la pièce qu'il vous deftinait „ quand la mort eft venue terminer fa glorieufe „ carrière.

„ Vous verrez ſans doute, Meſſieurs, avec
„ attendriſſement l'auteur de Zaïre et de Mérope,
„ accablé d'années, de travaux et de ſouffrances,
„ recueillant tout ce qui lui reſtait de force et de
„ courage pour s'occuper encore de vos plaiſirs,
„ au moment où vous alliez le perdre pour ja-
„ mais; vous connaîtrez tout le prix qu'il mettait
„ à vos ſuffrages par les efforts qu'il feſait au bord
„ même du tombeau pour les mériter; efforts qui
„ peut-être ont abrégé une vie ſi précieuſe.

„ Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux-
„ arts revit en vous, le peuple d'Athènes, entouré
„ des chefs-d'œuvre que lui laiſſaient en mourant
„ les artiſtes célèbres, ſemblait, au moment de
„ leurs obſèques, arrêter ſes regards avec moins
„ d'intérêt ſur ces productions ſublimes que ſur
„ les ouvrages auxquels ces hommes rares tra-
„ vaillaient encore lorſqu'ils avaient été enlevés
„ à la patrie. Les yeux pénétrans de leurs conci-
„ toyens liſaient dans ces reſpectables reſtes toute
„ la penſée du génie qui les avait conçus. Ils y
„ voyaient encore attachée la main expirante qui
„ n'avait pu les finir; et cette douloureuſe image
„ leur rendait plus cher l'illuſtre compatriote
„ qu'ils ne poſſédaient plus, mais qui juſqu'à la
„ fin de ſa vie avait tout fait pour eux.

„ Vous imiterez, Meſſieurs, cette nation re-
„ connaiſſante et ſenſible, en écoutant l'ouvrage
„ auquel M. *de Voltaire* a conſacré ſes derniers

„ instans; vous appercevrez tout ce qu'il aurait fait
„ pour le rendre plus digne de vous être offert:
„ votre équité suppléera à ce que vos lumières
„ pourraient y désirer: vous croirez voir ce grand
„ homme présent encore au milieu de vous, dans
„ cette même salle qui fut soixante ans le théâtre
„ de sa gloire, et où vous-même l'avez couronné
„ par nos faibles mains avec des transports sans
„ exemple; enfin, vous pardonnerez à notre zèle
„ pour sa mémoire, ou plutôt vous le justifierez,
„ en rendant à sa cendre les honneurs que vous
„ avez tant de fois rendus à sa personne.

„ Quel ennemi des talens et des succès oserait,
„ dans une circonstance si touchante, insulter à
„ la reconnaissance de la nation, et en troubler
„ les témoignages? Ce sentiment vil et cruel ne
„ peut être, Messieurs, celui d'aucun Français,
„ et serait d'ailleurs un nouveau tribut que l'envie
„ payerait, sans le vouloir, aux mânes de celui
„ que vous pleurez."

PERSONNAGES.

AGATHOCLE, tyran de Syracufe.

POLYCRATE, } fils d'*Agathocle*.
ARGIDE, }

YDASAN, vieux guerrier au fervice de Carthage.

EGESTE, officier au fervice de Syracufe.

YDACE, fille d'*Ydafan*.

ELPENOR, confeiller du roi.

Une prêtreffe de *Cérès*.

Suite et Soldats.

La fcène eft dans une place entre le palais du roi et les ruines d'un temple.

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

De nos malheurs enfin le ciel a pris pitié;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage et Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné:
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chère et sa gloire est flétrie:
Sa lâche servitude, et trente ans de malheurs,
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ses cendres, ses abymes
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes.
Le fer que le Cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœur des tyrans.
Va, je hais Syracuse, Agathocle et la vie.

EGESTE.

Que veux-tu? Dès long-temps la Sicile asservie
De l'heureux Agathocle a reconnu les lois;
Agathocle est compté parmi les plus grands rois.
Le hasard, le destin, le mérite peut-être,
Dispose les Etats, fait l'esclave et le maître.

Nul homme au rang des rois n'est jamais parvenu
Sans un talent sublime et sans quelque vertu.
Soyons justes, ami : j'aimai ma république ;
Mais j'ai su me plier au pouvoir monarchique.
Né sujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adversité.
L'adresse, le courage, et sur-tout la fortune
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.
Elevé par degrés au timon de l'Etat,
Il était déjà roi lorsque j'étais soldat.
De ces coups du destin je sais que l'on murmure :
Les grands succès d'autrui sont pour nous une injure.
Mais si le même prix nous était présenté,
Ne dissimulons point : serait-il rejeté ?

YDASAN.

Il l'eût été par moi. J'aime mieux, cher Egeste,
Ma triste pauvreté que sa grandeur funeste.
N'excuse plus ton maître, et laisse à ma douleur
La consolation de haïr son bonheur.
Quoi donc ! je l'aurai vu citoyen mercenaire,
Du travail de ses mains nourrissant sa misère ;
Et la guerre civile aura, dans ses horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs !
Il règne à Syracuse ! Et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, et soldat à Carthage,
Blanchi dans les dangers, courbé sous le harnois,
Obscurément chargé d'inutiles exploits,
J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui désola long-temps la Sicile et l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me restait ; ma fille est dans les fers !
La malheureuse Ydacé est au rang des captives
Que l'Aréthuse encor voit pleurer sur ses rives.

C'eſt ce qui me ramène à ces funeſtes lieux,
Aux lieux de ma naiſſance en horreur à mes yeux;
Sans ſoutien, ſans patrie, appauvri par la guerre;
Privé de mes deux fils, je n'ai rien ſur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramaſſé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laiſſé.
Des premiers jours de paix je ſaiſis l'avantage;
Je reviens arracher Ydace à l'eſclavage:
Aux pieds de ton tyran j'apporte ſa rançon;
Et dès que l'avarice ouvrira ſa priſon,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.
Là je ne verrai point, couchés dans la pouſſière,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.
Je mourrai libre au moins... Va, ſers dans ton pays.

EGESTE.

Tu ne partiras point ſans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes;
Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; et partageant ſes peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai ſoulagé ſes chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Egeſte... Eſt-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne ſes jours et ſes malheurs obſcurs?
Où la trouver? Comment me rendrai-je auprès d'elle?

EGESTE.

Dans les débris d'un temple eſt ſa priſon cruelle,
Auprès de cette place, et non loin du ſéjour,
De ce ſéjour ſuperbe où le roi tient ſa cour.

YDASAN.

Une cour! des priſons! quel fatal aſſemblage!
Ainſi le deſpotiſme eſt près de l'eſclavage.

Ce palais est bâti des marbres qu'autrefois
L'heureuse liberté consacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon sang parler sous ces portiques?
Je les ai vus ornés de nos dieux domestiques.
Mais nos dieux ne sont plus... Puis-je au moins présenter
Cette faible rançon que je fais apporter?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre?

EGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus descendre.
Sa grandeur abandonne à l'un de ses enfans
Du lucre des combats les soins avilissans.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adresse?

EGESTE.

A son fils Polycrate, objet de sa tendresse,
Et déjà, nous dit-on, nommé son successeur,
Tout indigne qu'il est de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi?

EGESTE.

Sa sombre défiance
A tous les étrangers interdit sa présence.
A regret aux siens même il permet son aspect:
Soit que l'éloignement impose le respect,
Soit que changé par l'âge, et las du diadème,
Il se dérobe au monde, et se cherche lui-même.
Pour Ydace ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du reste des captifs elle vit séparée,
Au temple de Cérès en secret retirée.
Sa grâce, sa beauté, ses charmes plus flatteurs
Que la splendeur de l'or ou celle des grandeurs,

Font voler fur fes pas les cœurs à fon paffage,
Sans qu'elle ofe penfer qu'on lui rende un hommage...
Je la vois qui fur nous femble arrêter les yeux
Au milieu des débris du temple de nos dieux.
Elle fuit en pleurant cette fimple prêtreffe
Qui de fon efclavage adoucit la trifteffe.

YDASAN.

Dans le faififfement que j'éprouve à la voir,
La confolation fe mêle au défefpoir.
C'eft donc vous, ô ma fille, ô malheureufe Ydace!

SCENE II.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRETRESSE.

YDACE.

Je baigne de mes pleurs vos genoux que j'embraffe.
Je vous ai vu, mon père, et vers vous j'ai volé.
Chez les Syracufains qui vous a rappelé?
Y feriez-vous tombé dans mon état funefte?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le feul bien qui me refte.
(*à la Prêtreffe.*)
Mon fang, ma chère fille... O vous dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puiffe des juftes dieux la juftice éternelle
Payer d'un digne prix le noble et tendre zèle
Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux,
Un exemple fi beau, fi peu fuivi par eux!

LA PRETRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens fauver ma fille et la rendre à Carthage:
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos foins font fuperflus:
Je fuis efclave.

YDASAN.

Non, tu ne le fera plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des pères!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes mifères!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai raffemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laifferaient plus qu'une indigence affreufe!

YDASAN.

Va, fois libre, il fuffit, et ma mort eft heureufe...
As-tu dans ta prifon paru devant le roi?

YDACE.

Non: comment pourrait-il s'abaiffer jufqu'à moi?
Comment un conquérant du fein de la victoire,
De la hauteur du trône où refplendit fa gloire,
Pourrait-il diftinguer un objet ignoré,
A de communs malheurs obfcurément livré?
Sait-il mon fort, mon nom, l'horreur où l'on me laiffe?
De Cérès en ces lieux cette digne Prêtreffe
A daigné feulement dans ma captivité
Porter fur mon défaftre un regard de bonté.
Ses foins ont adouci ma fortune cruelle:
J'apprends à moins fouffrir, en fouffrant auprès d'elle.

YDASAN.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi : j'espère que son cœur,
Quoiqu'il soit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang suprême et le temps l'endurcisse,
N'osera devant moi commettre une injustice :
Il se ressouviendra que je fus son égal.

LA PRETRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans son faste royal,
Il rougira peut-être en voyant ma misère.

LA PRETRESSE.

J'en doute. Mais allez, tendre et généreux père !
Que la simple vertu puisse enfin le toucher !
Sur-tout que de son trône on vous laisse approcher !

SCENE III.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

De nos dieux méconnus Prêtresse bienfesante,
Au malheur qui me suit comme eux compâtissante,
Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
Vous qui voyez l'abyme où mes pas sont plongés,
Ne m'abandonnez pas.

LA PRETRESSE.

Hélas ! que puis-je faire ?
Des ministres des dieux le triste caractère,
Autrefois vénérable, aujourd'hui méprisé ;
Ce temple encor fumant, dans la guerre embrasé,



Les autels de Cérès enterrés sous la cendre,
Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce séjour
Je retourne à Carthage où je reçus le jour?

LA PRETRESSE.

Agathocle en des mains avares, sanguinaires,
A remis le maintien de ses lois arbitraires.
Polycrate son fils commande sur le port
Les prisons, les vaisseaux, tout ce séjour de mort:
Tout est à lui; le roi lui donne pour partage
Les droits du souverain levés sur l'esclavage.
Les captifs sont traités comme de vils troupeaux
Destinés à la mort, aux cirques, aux travaux,
Aux plaisirs odieux des caprices d'un maître.
Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il destine à servir ses tristes voluptés.
Amoureux sans tendresse, et dédaignant de plaire,
Féroce en ses désirs ainsi qu'en sa colère,
C'est un jeune lion qui toujours menaçant
Veut ravir sa conquête, et l'aime en rugissant.
Non, son père jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monstre despotique.

YDACE.

Ah! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels
Ont exposés mes yeux à ses yeux criminels!
Entre son frère et lui, ciel! quelle différence!
L'humanité d'Argide égale sa vaillance.
Ce frère vertueux d'un brigand détesté
S'est attendri du moins sur ma calamité.
Pourrai-je dans Argide avoir quelque espérance?

LA PRETRESSE.

Argide a des vertus, et bien peu de puiſſance.
Polycrate eſt le maître, il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au ſépulcre conduit...
Mais avoûrai-je enfin mes ſecrètes alarmes ?
Argide eſt un héros, vos regards ont des charmes,
Et malgré les horreurs de cet affreux ſéjour,
L'infortune amollit et diſpoſe à l'amour.
Un prince né pour plaire, et qui cherche à ſéduire,
Veut ſur notre faibleſſe établir ſon empire.
L'innocence ſuccombe aux tendreſſes des grands,
Et les plus dangereux ne ſont pas les tyrans.

YDACE.

Ah ! que m'avez-vous dit ? Sa bonté généreuſe
Serait un nouveau piége à cette malheureuſe !
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur !
Et ma reconnaiſſance aurait trompé mon cœur !
De ce cœur éperdu touchez-vous la bleſſure ?
Dans l'amas des tourmens que ma jeuneſſe endure
En eſt-il un nouveau dont je reſſens les coups ?

LA PRETRESSE.

L'amour eſt quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle eſt donc ma reſſource? Eh ! pourquoi ſuis-je née !
Expoſée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me ſuit entoura mon berceau ;
Le ciel me rend un père au bord de ſon tombeau !
Loin d'Argide et de vous ma timide jeuneſſe
Ne ſera qu'un fardeau pour ſa triſte vieilleſſe !
L'eſpérance me fuit ! la mort, la ſeule mort
Eſt-elle au moins un terme aux rigueurs de mon ſort?

Aurai-je assez de force, un assez grand courage
Pour courir à ce port au milieu de l'orage ?
Vous lisez dans mon cœur, vous voyez mon danger
Ah ! plutôt à mourir daignez m'encourager ;
Affermissez mon ame incertaine, affaiblie,
Contre le sentiment qui m'attache à la vie.

LA PRETRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles secours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours !
Il pèse à tout mortel, et Dieu qui nous l'impose
Veut, nous l'ayant donné, que lui seul en dispose.
De votre ame éperdue il faut avoir pitié:
Attendez tout d'un père et de mon amitié,
Mais sur-tout de vous-même et de votre courage.
Vous luttez, je le vois, contre un fatal orage :
Dieu se complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur sensible et vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modeste
Ont dompté quelquefois le sort le plus funeste.

YDACE.

Je me jette en vos bras : mon esprit désolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, EGESTE.

(Agathocle passe dans le fond du théâtre : il semble parler à ses deux fils Polycrate et Argide. Il est entouré de courtisans et de gardes. Ydasan et Egeste sont sur le devant, près du temple.)

YDASAN.

C'est-là ce vieux tyran si grand, si redoutable,
Qu'on croit si fortuné ! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis semble dire aux humains
Que le repos du cœur est loin des souverains.
Est-ce lui dont j'ai vu la misérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?
Est-ce Agathocle enfin ?... Que d'esclaves brillans
Prêtent leur main servile à ses pas chancellans !
Comme il est entouré ! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monstre inabordable.
Sont-ce là ses deux fils dont tu m'as tant parlé ?

EGESTE.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.
On dit qu'il est plus dur et plus inaccessible
Que ce sombre vieillard autrefois si terrible.
Argide est plus affable : il est grand sans orgueil,
Et sa noble vertu n'a point un rude accueil :
Athène a cultivé ses mœurs et son génie.
Né d'un tyran illustre, il hait la tyrannie.

Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.
Saisissons ce moment, osons approcher d'eux :
Mais sur-tout souviens-toi que Polycrate est maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il est dur de paraître !

EGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'esprit républicain.

YDASAN.

(*il marche vers Polycrate.*)

Prince, vous connaissez les droits du genre humain !

POLYCRATE.

Quel est cet étranger ? quel est ce téméraire ?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux soldat, un père.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu ?

YDASAN.

La justice, mon sang.
Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang ;
Mais gardez les traités : rendez la jeune Ydace,
Reste unique échappé des malheurs de ma race :
J'en apporte le prix.

POLYCRATE.

(*aux siens.*)

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

ARGIDE.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juste demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah, grands Dieux! rendez-moi donc le temps
Où ma main vous servait et frappait les tyrans!
Faut-il que de mes ans la triste décadence
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance!

SCENE II.

POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté:
Mon frère, un vieux soldat doit être respecté.

POLYCRATE.

Non, mon frère: apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la sévérité de mon père en courroux,
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des Dieux, allumés sur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon esclave est mon bien; rien ne peut m'en priver:
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.

(après l'avoir regardé quelque temps en silence.)

Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie?

ARGIDE.

Qui? moi! prétendez-vous que je vous justifie?
Quel besoin auriez-vous de mon consentement?
Comment approuverais-je un tel emportement?
La paix avec Carthage est déjà déclarée;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.
Si ce Carthaginois n'a de vous qu'un refus,

Vous r'allumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'est à quoi j'aspire :
La guerre est nécessaire à ce naissant empire :
Que serions-nous sans elle ?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreurs,
La guerre a mis mon père au faîte des grandeurs :
Pour soutenir long-temps ce fragile édifice
Il faut des lois, mon frère, il faut de la justice.

POLYCRATE.

Des lois ! c'est un vain nom dont je suis indigné.
Est-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné ?
Il n'en connut que deux : la force et l'artifice.
La loi de Syracuse est que l'on m'obéisse.
Agathocle fut maître, et je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple est dangereux ; il peut faire trembler :
Voyez Crésus en Perse, et Denys à Corinthe.

POLYCRATE.
(*après l'avoir regardé encore fixement.*)

Pensez-vous m'alarmer, m'inspirer votre crainte ?
Prétendez-vous instruire Agathocle et son fils ?
Je voulais un service, et non pas des avis.
J'avais compté sur vous...

ARGIDE.

Je serai votre frère,
Votre ami véritable ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE

POLYCRATE.

Hé bien, servez-moi donc.

ARGIDE.

Quel dessein vous anime ?
Vous voulez que je serve à vous noircir d'un crime ?

POLYCRATE.

Un crime, dites-vous ?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime ! vous osez...

ARGIDE.

Oui, j'ose vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.
Et quel autre que moi la dira sans détour ?

POLYCRATE.

Va, c'est où t'attendait mon malheureux amour.
Traître ! tu n'as pas su me cacher mon injure :
De tes fausses vertus je voyais l'imposture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur ;
J'ai trop sondé du tien la sombre profondeur :
J'en ai vu les replis ; j'ai percé le mystère
Dont tu sais fasciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal ;
Il veut paraître juste, il n'est que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un masque de prudence
De l'esclave et de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'osais condamner ;
Mais tu connais ton frère : il sait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois : je connais ta féroce insolence ;
Tu crois du roi mon père exercer la puissance.

Monté fur les degrés de ce fuprême rang,
Es-tu le feul ici qui fois né de fon fang?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a fu la couvrir par les vertus d'un maître;
Et tes égaremens, qui l'ont trop démenti,
T'ont remis dans le rang dont il était forti.

POLYÇRATE.

Ils m'ont laiffé ce bras pour punir un perfide.

ELPENOR *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis.... Argide,
Voilà ton dernier trait: mais tremble à mon retour.
(*il fort.*)

ARGIDE.

Je t'attends: nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace et l'outrage
Ou cachaient ta faibleffe, ou montraient ton courage.

SCENE III.

ARGIDE, ELPENOR.

ELPENOR.

Qu'ai-je entendu, Seigneur? et quel ardent courroux
Arme à mes yeux furpris et votre frère et vous?
Hélas! je vous ai vus ennemis dès l'enfance;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos confeils me font chers;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.

Je l'appris encor plus dans Sparte et dans Athène!
Elpénor, condamnez ma franchise hautaine;
Mon cœur, je l'avoûrai, n'est pas fait pour la cour.

ELPENOR.

Il est libre, il est grand; mais, Seigneur, si l'amour,
Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles!
On le soupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah! ne redoutez rien;
Je ne sais point former un indigne lien.
Polycrate, il est vrai, dans sa brûlante audace
Croit soumettre à ses lois la malheureuse Ydace,
Et je ne puis souffrir ce droit injurieux
Que le sort des combats donne aux victorieux.
J'ose braver mon frère et servir l'innocence.
Non, ce n'est point l'amour qui prendra sa défense:
Je ne l'ai point connu; mon cœur jusqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas besoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'asservisse,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougisse.

ELPENOR.

Je vous en crois sans peine, et mes regards discrets
De ce cœur généreux respectent les secrets.
Mais, Seigneur, je voudrais qu'un peu de complaisance
Pût rassurer du roi la triste défiance.
Il aime votre frère; il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'estimer; et j'ose dire encor
Que la voix du public, équitable et sincère,
Pourra me consoler des rebuts de mon père.....
Mais quel bruit? quel tumulte? et qu'est-ce que je voi?

SCENE IV.

ARGIDE, YDACE, ELPENOR, LA PRETRESSE.

(on entend un grand bruit derrière la scène : elle s'ouvre. Ydace paraît : la Prêtresse la suit. Le peuple et les soldats avancent au fond du théâtre.)

ARGIDE.

Est-ce Ydace ? Elle-même en ce séjour d'effroi!
Est-ce vous qui fuyez, captive infortunée ?

YDACE.

Par d'horribles soldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs ;
Aux mains de la prêtresse à qui dans mes malheurs
Le ciel a confié ma jeunesse craintive,
On me poursuit encore errante, fugitive.
Quand mon père, accablé du poids de mes douleurs,
Allait jusqu'au palais faire parler mes pleurs,
On saisissait sa fille au nom de votre frère!...
En cet affreux moment leur troupe sanguinaire
Recule de surprise à votre auguste aspect ;
Tant le juste aux pervers imprime de respect ;
De ce respect, Seigneur, je m'écarte sans doute ;
Mais l'horreur où je suis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuse en cette extrémité.
Et de votre grand cœur la noble humanité
Daignera jusqu'au bout, propice à ma misère,
Sauver ma liberté des transports de son frère.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.

Je vous prends ſous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je ſuis plus aſſervie
Que par cet eſclavage où me réduit le ſort.
Je déteſtais le jour, et j'invoquais la mort;
Je vis par vous...

ARGIDE.

Allez : d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuſe contrée.
C'en eſt fait, belle Ydace... emportez nos regrets...
De ſon départ, amis, qu'on hâte les apprêts.

(*au peuple qui eſt dans le fond.*)

Nobles Syracuſains, ſecourez l'innocence;
Contre ſes raviſſeurs embraſſez ſa défenſe.

(*à la Prêtreſſe.*)

Prêtreſſe de Cérès, uniſſez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, et ſur-tout de la loi.
Qu'Ydace enfin ſoit libre, et que de ce rivage
Avec ſon digne père on la mène à Carthage.

(*au peuple.*)

Qu'aucun de vous n'exige et qu'il n'oſe accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté! liberté! tu fus toujours ſacrée:
Quand on la met à prix elle eſt déshonorée.

(*à la Prêtreſſe.*)

Protégez cet objet que je vous ai rendu;
Aux perſécutions dérobez ſa vertu:
Qu'elle ſorte aujourd'hui de cette terre affreuſe.
Ydace! loin de moi vivez long-temps heureuſe;
Allez, fuyez ſur-tout loin d'un perſécuteur....
En la feſant partir je m'arrache le cœur.

(*à Elpénor.*)

Me reprocheras-tu que l'amour soit mon maître?
Favori d'Agathocle! apprends à me connaître.
J'honore la vertu; le malheur m'attendrit:
C'est à toi de juger si l'amour m'avilit.

SCENE V.

YDACE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

Grands Dieux qui par ses mains brisez mon joug
funeste,
Est-il dans votre olympe une ame plus céleste?
Et n'est-ce pas ainsi qu'autrefois les mortels
En s'approchant de vous méritaient des autels?

(*à la Prêtresse.*)

Hélas! vous fesiez craindre à mon ame offensée
Que sa pure vertu ne fût intéressée!

LA PRETRESSE.

Je l'admire avec vous: je crois voir aujourd'hui
Le sang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte et dans Athènes;
Il en a le courage et les vertus humaines.
Quelle grandeur modeste en offrant ses secours!
Que mon cœur qui m'échappe est plein de ses discours!
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même!
A la cour des tyrans est-ce ainsi que l'on aime!
Je n'ai point à rougir de ses soins généreux;
Ils ne sont point l'effet d'un transport amoureux:
Ses sentimens sont purs, et je suis sans alarmes.
Oui, mon bonheur commence!

LA PRETRESSE.

Et vous verſez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois; l'excès de ſes bontés,
Sa gloire, ſa vertu... tout m'attendrit...

LA PRETRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en eſt fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'eſt-il mon maître !

LA PRETRESSE.

Croyez-moi, chère Ydace, il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux, menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain ſe contraindre :
Argide et ſes vertus ſont pour vous trop à craindre.
Préparons tout, et craignons que ſon frère odieux
Ne ramène le crime en ces funeſtes lieux.

YDACE.

Dieux ! ſi vous protégez ce cœur faible et timide ;
Dieux ! ne permettez pas qu'il oſe aimer Argide !
Etouffez dans mon ſein ces ſentimens ſecrets
Qui livrèraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui malgré moi le charme involontaire
Redoublerait encor ma honte et ma miſère !

LA PRETRESSE.

O cœur pur et ſenſible, et né dans les malheurs !
Va, crains la vertu même, et fuis loin des grandeurs !

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'AI paru devant lui, je l'ai revu ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi.
De mes chagrins profonds domptant la violence,
J'ai jufqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatrifé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître
Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me fuis étonné qu'il vît couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'infpirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à reffentir l'injure,
Aurait-il amolli cette ame fière et dure?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendît mon fang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de fon père,
Ne pouvait devant lui retenir fa colère:
Le barbare eft forti la fureur dans les yeux.

LA PRETRESSE.

Tout eft à redouter de cet audacieux.
Son père a pour lui feul une aveugle tendreffe:
Avec étonnement on voit tant de faibleffe.
Ce roi fi défiant, fi redouté de tous,
Si ferme en fes deffeins, du pouvoir fi jaloux,
Eft mollement foumis, comme un homme vulgaire,
Au fuperbe afcendant d'un jeune téméraire.

Il n'aime point Argide ; il femble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter :
Ce noble caractère et l'indigne et l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit fon image.
Le barbare en abufe ; il n'eft point de forfaits
Dont fon emportement n'ait fouillé le palais.
Le père fut tyran, le fils l'eft davantage.
Sans la vertu d'Argide, et fans ce fier courage,
Votre fang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Polícrate allait être livré.

Y D A S A N.

Il eût fait cet affront à fon malheureux père ?

L A P R E T R E S S E.

Il l'ofait : mais Argide eft un dieu tutélaire,
Un dieu qui parmi nous aujourd'hui defcendu
Vient confoler la terre et venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie.
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter :
Son caractère affreux ne fait rien refpecter.
Entre le crime et lui mettez les mers profondes :
Qu'un favorable dieu vous guide fur les ondes.
Souvenez-vous de moi fous un ciel plus heureux.

Y D A S A N.

Vos vertus, vos bontés ont furpaffé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me fépare ;
Mais il me faut fortir de ce féjour barbare ;
Il me faut mourir libre, et j'y cours de ce pas.

SCENE II.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

Nous ſommes tous perdus : ami, n'avance pas.
La mort eſt déſormais le recours qui nous reſte :
Argide, Polycrate, Ydace...

YDASAN.

Ah ! cher Egeſte !
Ma fille, Ydace, parle, et donne-moi la mort.

EGESTE.

Nous conduiſions Ydace : elle approchait du port,
Elle vous attendait pour quitter Syracuſe ;
Les peuples empreſſés au bord de l'Aréthuſe,
Pleurant de ſon départ, admirant ſa beauté,
Chargeaient le ciel de vœux pour ſa proſpérité.
Tout à coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde:
Il ſe ſaiſit d'Ydace, et d'un bras déteſté,
Il arrache ſa proie au peuple épouvanté.
Argide ſeul, Argide entreprend ſa défenſe ;
Sa fermeté s'oppoſe à tant de violence.
L'infame raviſſeur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'eſt élancé ſoudain.
Argide a combattu ; mais avec quel courage !
On croyait voir un dieu contre un monſtre ſauvage.
Polycrate vaincu tombe et meurt à ſes pieds.
Les cris des citoyens juſqu'au ciel envoyés
En portent à l'inſtant la nouvelle à ſon père ;
Tandis qu'en ſon triomphe oubliant ſa colère,

Le vainqueur attendri fécourt en gémiffant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

EGESTE.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous foit propice:
Nous fommes tous vengés.

LA PRETRESSE.

Le ciel a fait juftice.
C'eft un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons.... Qu'ai-je à craindre?

EGESTE, *l'arrêtant.*

Ecoutez:
Le roi qui dans ce fils mit fa feule efpérance
Accourt fur le lieu même en nous criant: *vengeance!*
Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils!
Ses farouches foldats s'affemblent à fes cris,
Le peuple fe difperfe, et fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide:
On faifit votre fille, et dans fon trouble affreux,
Le roi défefpéré vous a profcrit tous deux.

YDASAN.

Ma fille! ton feul nom déchire mes entrailles!
J'efpérais de mourir dans les champs de batailles!
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer?...
Il faut qu'un vieux foldat meure fans murmurer.
Mais toi!

EGESTE.

S'il commettait cette horrible injuftice,
Je ne puis, Ydafan, que vous fuivre au fupplice.
Le pouvoir defpotique eft maître de nos jours:
Nous fommes fans appui, fans armes, fans fecours....
Mais ne pouvez-vous pas, Prêtreffe qu'on révère,
Faire parler du moins votre faint caractère?

LA PRETRESSE.

Ce temps n'eſt plus. J'ai vu que des dieux autrefois
On reſpectait l'empire, on écoutait la voix;
Le remords arrêtait ſur le bord de l'abyme,
La juſtice éternelle épouvantait le crime,...
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.
La rapine et l'orgueil ſont les dieux de la terre.

EGESTE.

Séparons-nous: on vient. C'eſt Agathocle en pleurs.
Comme vous il eſt père, et je crains ſes douleurs:
La vengeance les ſuit.

SCENE III.

AGATHOCLE, Suite.

AGATHOCLE.

Qu'on ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne et me tue.
Sur elle et ſur ſon père ayez les yeux ouverts;
Qu'ils ſoient tous deux gardés, qu'ils ſoient chargés de fers.
Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils!

AGATHOCLE.

Lui! mon fils? non... mais ce parricide.
Mon fils eſt mort!.

(on amène Argide enchaîné. Suite. Egeſte éloigné avec les gardes.)

(*Agathocle à Argide.*)

Cruel! il eſt mort par tes coups,
Et tu braves encor mes pleurs et mon courroux!
Et ce peuple aveuglé, qu'a ſéduit ton audace,
Applaudit à ton crime et demande ta grace!

ARGIDE.

Seigneur, le peuple eſt juſte.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que ſon malheureux prince eſt plus juſte que lui.
Traître! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité ſeule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triſte combat
J'ai ſauvé l'innocence et peut-être l'Etat.
Le nom de loi m'eſt cher, et ce nom me raſſure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainſi ton crime et mon injure!
Tu ne m'aimas jamais, et crois me déſarmer?

ARGIDE.

Mon cœur toujours ſoumis cherchait à vous aimer.
Il eſt pur; il n'a point de reproche à ſe faire.
Ce cœur s'eſt ſoulevé quand j'ai tué mon frère:
De la nature en moi j'ai ſenti le pouvoir:
Mais il fallait combattre, et j'ai fait mon devoir.
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence:
Elle n'avait que moi, Seigneur, pour ſa défenſe.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon ſang.
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point ſentir... Vous en aurez peut-être.



AGATHOCLE.

Quoi! ton farouche orgueil ofe encor m'infulter!

ARGIDE.

Je ne fais que vous plaindre, et que vous refpecter.

AGATHOCLE, *en gémiffant.*

Tu m'arraches mon fils!

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai fervi, vous, dis-je, et ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton jufte arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes fouverain, commandez: je fuis prêt.
(*on l'emmène.*)

SCENE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

Que vais-je devenir? Dans quel trouble il me jette!
Quoi donc! fa fermeté tranquille et fatisfaite
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré!
Voilà les dignes fruits de la fauffe fageffe
Que les Syracufains cherchèrent dans la Grèce!
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, et la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfans! ma vieilleffe accablée
Va defcendre au tombeau fans être confolée.
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,
Illuftrant ma difgrace en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire et ma grandeur fuprême?
Je fuis privé de tout et réduit à moi-même.

Dans les jours malheureux qui peuvent me rester,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'eſt à moi de mourir; mais au moins je me flatte
Que tous les aſſaſſins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juſte trépas.

(*à un garde.*)

Vous, veillez ſur Argide, et marchez ſur ſes pas.

(*à un autre.*)

Vous, répondez d'Ydace, et ſur-tout de ſon père.

(*à un autre.*)

Que l'on cherche Elpénor. Un conſeil ſalutaire
De ſon expérience eſt toujours l'heureux fruit.
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuſe nuit.

(*à un officier.*)

Soutenez-moi: mon ame en ſes tranſports funeſtes
De ma force épuiſée a conſumé les reſtes.
Je ne me connais plus... Dieu des rois et des dieux!
Dieu qu'annonçait Platon chez nos groſſiers aïeux,
Je t'invoque à la fin; ſoit raiſon, ſoit faibleſſe,
Si tu règnes ſur nous, ſi ta haute ſageſſe
Prend ſoin du haut des cieux du deſtin des Etats,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois; et ma douleur n'aſpire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

YDACE, LA PRETRESSE,
Soldats dans le fond.

YDACE. (*)

Non, je ne cache plus ma tendresse fatale:
Je l'aimais, je l'avoue; et l'amour nous égale.
Non, ne ménagez plus ce cœur né pour souffrir;
J'appris à vivre esclave, et j'apprends à mourir;
Ne me déguisez rien, je pourrai tout entendre.
Je sais que dans ces lieux le roi devait se rendre:
C'est un père outragé, c'est un maître absolu:
On dit qu'il a parlé, mais qu'a-t-il résolu?

LA PRETRESSE.

Il flottait incertain; son ame s'est montrée.
De douleur affaiblie, et de sang altérée.
Tantôt par un seul mot il nous glaçait d'horreur,
Et sur-tout son silence inspirait la terreur;
Tantôt la profondeur de sa sombre pensée
Echappait aux regards d'une foule empressée.
Il soupire, il menace; il se calme, il frémit:
Pour le seul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.
Autour de lui rangés ses courtisans le craignent,
Et dans son désespoir il en est qui le plaignent.

(*) Ici Ydace ne doit plus se contenir dans les bornes d'une douleur modeste; elle doit paraître en désordre, les cheveux épars, et éclater en sanglots.

YDACE

YDACE.

Ils plaignent un tyran! bas efprits, vils flatteurs!
Ils n'ofent plaindre Argide! ils lui ferment leurs cœurs!
Ils croiraient faire un crime en prenant fa défenfe.

LA PRETRESSE.

L'affliction du maître impofe à tous filence.

YDACE, *en pouffant un cri, et en pleurant.*

Ah! parlez-moi du moins, répondez à mes cris.
Eft-il vrai qu'Agathocle ait condamné fon fils?

LA PRETRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs!

LA PRETRESSE.

Chère Ydace!

Ah! revenez à vous! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, raffurez,
Ranimez vos efprits par le trouble égarés;
Ecartez de votre ame une image fi noire.

YDACE.

Argide eft condamné!

LA PRETRESSE.

Non, je ne puis le croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop... C'en eft fait.

LA PRETRESSE.

C'eft ici

Que du fort qui l'attend on doit être éclairci.
L'inftant fatal approche; Agathocle s'avance;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en affurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés;
Ils furent en tout temps des afiles facrés;



Méprisés de nos grands, le peuple les révère:
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

YDACE.

De votre saint asile on viendra l'arracher;
Aux regards du tyran qui pourra se cacher?

SCENE II.

AGATHOCLE *d'un côté, suivi d'*ELPENOR.
YDACE, LA PRETRESSE *de l'autre côté, retirés dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE *à Elpénor.*

Oui, te dis-je, le traître irritait ma colère;
Dans ses respects forcés il insultait son père;
On eût dit en voyant Argide auprès de moi
Que j'étais le coupable et qu'Argide était roi.
L'insolent à mes yeux se vantait de son crime.
Le meurtre de son frère est, dit-il, légitime:
Il a servi l'Etat en m'arrachant mon fils!

(il s'assied.)

C'en est trop! qu'on me venge... Elpénor! obéis.
Qu'on me venge... Soldats, n'épargnez plus Argide.
Il faut enfin qu'un roi punisse un parricide.
Qu'il meure.

LA PRETRESSE, *sortant de l'asile, et se jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux méprisés la majesté suprême

Ne parle point ici par ma débile voix :
Je n'attesterai plus leur justice et leurs lois.
Je sais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Poursuit des méchans rois la tête criminelle ;
Et que souvent la foudre éclate en vains éclats,
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
Mais ne vous perdez point dans un jour si funeste ;
Ne vengez point un fils sur un fils qui vous reste ;
Et ne vous privez point de l'unique secours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN.

Cruel ! peux-tu frapper une fille innocente ?

YDACE.

J'apporte ici ma tête ; et votre main sanglante
Me sera favorable en me fesant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir.
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une ame atroce et du crime infectée,
Et jaloux de son frère allait l'assassiner.
Le fils, qu'un père injuste ose ici condamner,
Est un héros, un dieu qui nous a fait justice.
Si vous vous obstinez à vouloir son supplice,
Voyez déjà ce sang répandu par vos mains
Soulever contre vous les dieux et les humains.
Vous serez détesté de toute la nature,
Détesté de vous-même... Et l'ame auguste et pure,
L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux :
Ils suivront votre exemple, ils seront sans clémence.
Ce sang si précieux crira plus haut vengeance.
La vérité se montre à vos yeux détrompés :
Elle a conduit nos voix... J'attends la mort : frappez.

AGATHOCLE.

Quoi! ces trois ennemis insultent à ma perte !
Quoi ! sous leurs pas tremblans quand la tombe est
ouverte,
Ils déchirent encor ce cœur désespéré !
Qu'on les fasse sortir.

(on les emmène.)

SCENE III.

AGATHOCLE, ELPENOR.

AGATHOCLE.

Mon esprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux présages.
Ami, durant trente ans de travaux et d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'est levé.
Mon fils eut des défauts : l'amitié paternelle
Ne m'en figurait pas une image infidelle ;
Mais son courage altier secondait mes desseins ;
Il soutenait le trône établi par mes mains.
Et s'il faut à tes yeux découvrir ma pensée,
De ce trône sanglant ma vieillesse lassée
Allait le résigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets sont suivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même ;
Dis-moi la vérité : je la crains, mais je l'aime.
Est-il vrai que mes fils se disputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux ?
Cette esclave ?

ELPENOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.
Cet amour a produit leur ſanglante querelle;
Elle a cauſé la mort du fils que vous pleurez.
Polycrate, au mépris de vos ordres ſacrés,
En portant ſur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard ſur ſon malheureux frère.
Argide a du courage: il n'a point démenti
Le pur ſang d'un héros dont on le voit ſorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne ſoit qu'un parricide;
Mais Polycrate enfin fut l'injuſte agreſſeur.

AGATHOCLE.

Tous deux ſont criminels: ils m'ont percé le cœur.
L'un a ſubi la mort, et l'autre la mérite:
Contre le meurtrier tu ſais que tout m'irrite.
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer;
Il m'offenſait ſur-tout en ſe feſant aimer;
Son nom s'agrandiſſait des débris de ma gloire.
En vain dans l'Occident les mains de la victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné;
Dans ma triſte maiſon j'étais abandonné....
Je le ſuis pour jamais. Je ſens trop que l'envie
Des tourmens que j'éprouve eſt à peine aſſouvie.
On me hait: et voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui conſumé....
Mais Argide eſt mon fils.

ELPENOR.

Et j'oſe encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être et digne de l'empire:
Incapable de feindre ainſi que de flatter,
De ſouffrir un affront et de le mériter;
Vertueux et ſenſible....



AGATHOCLE.

Ah, qu'ofes-tu prétendre ?
Lui fenfible ! A mes pleurs a-t-il daigné fe rendre ?
Du meurtre de fon frère avait-il des remords ?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?
Hé ; n'a-t-il pas bravé la douleur de fon père ?

ELPENOR.

Il eft trop de fierté dans ce grand caractère ;
Il ne fait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois favoir punir.

ELPENOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir :
La nature a parlé ; fa voix eft toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengeance auffi fe fait entendre.
Je dois tout à mon trône ; ô trône enfanglanté !
Si brillant, fi funefte, et fi cher acheté !
Grandeur éblouiffante et que j'ai mal connue !
Jufqu'à quand votre éclat féduira-t-il ma vue ?

ELPENOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?
Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

AGATHOCLE.

Laiffe-moi refpirer.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN *auprès du temple sur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRETRESSE.

EXEMPLES étonnans des caprices du ſort!
L'un à l'autre inconnus dans ce ſéjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la priſon nous raſſemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir enſemble!
O père infortuné! c'eſt dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont deſcendu nos dieux;
C'eſt parmi les débris de leurs autels en cendre
Que le roi va paraître, et l'arrêt doit ſe rendre!
Agathocle a voulu que ſa ſervile cour
Solemniſe avec lui ce déplorable jour.
C'eſt une fête auguſte; et ſon ame affligée
Croit par ce grand éclat ſa perte mieux vengée:
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté
Que le ſang d'un tyran doit être reſpecté.
Sous ſa puiſſante voix il faut que tout fléchiſſe:
Et ce ſpectacle horrible, on l'appelle juſtice!

YDASAN.

Prêtreſſe, croyez-moi, ce violent courroux
Raſſaſié de ſang n'ira point juſqu'à vous.
Il eſt, n'en doutez pas, des barrières ſacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple; et ce peuple à mes yeux,
Tout corrompu qu'il eſt, reſpecte en vous ſes dieux.

De ma fille après tout vous n'êtes point complices
C'eſt aſſez qu'avec elle un malheureux périſſe:
C'eſt ma ſeule prière, et le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri; pardonnez à mes larmes.

LA PRETRESSE.

On ne les permet point. Ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos diſcours.

YDASAN.

Je le ſais; c'eſt l'uſage établi dans les cours.
Grands Dieux! je vois paraître Argide avec Ydace!

SCENE II.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE.
Gardes et Aſſiſtans *dans le fond.*

ARGIDE.

On le permet: je viens chercher ici ma grace.

YDASAN.

Seigneur, que dites-vous?

ARGIDE.

Contre ſon raviſſeur
J'ai défendu ta fille, et vengé ſon honneur.
J'ai fait plus: je l'aimais, et m'immolant pour elle
Je m'impoſais moi-même une abſence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, et je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre.
Mais enfin de ce nom je ſuis trop honoré:
Je veux dans mon tombeau porter ce nom ſacré...

Ydace

Ydace, en nous aimant expirons l'un et l'autre;
Que ma mourante main puiffe preffer la vôtre;
Que mes yeux foient encore attachés fur vos yeux!
Que la divinité qui nourrit nos aïeux
Préfide avec l'hymen à notre heure fatale!

(à la Prêtreffe.)

O prêtreffe, allumez la torche nuptiale....

(à Ydafan.)

Embraffons-nous, mon père, à nos derniers momens.
Ydace, chère Ydace, acceptez mes fermens:
Ils font purs comme vous. Nos ames raffemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées.
Confervez, s'il fe peut, équitable avenir,
De l'amour le plus faint l'éternel fouvenir!

YDACE *à Ydafan.*

Les fentimens d'Argide ont paffé dans mon ame;
Son courage m'élève et fa vertu m'enflamme.
Le nom de fon époufe eft un titre trop beau
Pour que vous refufiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'eft point cruelle;
La vie eft paffagère et la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah, mon prince! ah, ma fille!

LA PRETRESSE.

Infortunés époux!
Couple digne du ciel! il eft ouvert pour vous.
Il voit un grand fpectacle, et digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chère fille! grand prince! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!

Hé bien, je vous unis : hé bien, Dieu que j'atteste!
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeste!
Et pour le célébrer, renversez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans!
Que le feu de l'Etna dans ses gouffres s'allume;
Que le barbare y tombe, y vive et s'y consume!
Que son juste supplice, à jamais renaissant,
Soit l'éternel vengeur de mon sang innocent!
Et tombe la Sicile et Syracuse en poudre
Si l'oppresseur du peuple échappait à la foudre!
Voilà mes vœux pour vous, chers et tendres amans!
Et nos chants de l'hymen, et mes derniers sermens.

LA PRETRESSE.

Notre heure est arrivée : Agathocle s'avance;
Il ajoute à la mort l'horreur de sa présence.

ARGIDE.

Quoi! sa cour l'environne, et son peuple le fuit!

YDASAN.

Quel démon, quel dessein devant nous le conduit?

SCENE III et dernière.

LES PERSONNAGES précédens, AGATHOCLE *entouré de sa cour. Le peuple se range sur les deux côtés du théâtre : les grands prennent place aux côtés du trône, et sont debout.*

AGATHOCLE. (*)

L'ÉQUITÉ... C'est sa voix qui dicte la sentence....
(il monte sur le trône, et les grands s'asseyent.)
C'est moi qui vous l'annonce : écoutez en silence....
Vous me voyez au trône ; et c'est le digne prix
De trente ans de travaux pour l'Etat entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuse ;
Et si de quelque gloire aux champs de Syracuse,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire est le fruit de mon ambition :
Si c'était un défaut, il serait héroïque.
Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la bassesse, et je n'ai dû qu'à moi
Les talens, les vertus qui m'ont fait votre roi.
Je n'avais pas besoin d'une origine illustre ;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau lustre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.
Rassasié de gloire et de tant de puissance,
Enfin j'en ai senti la triste insuffisance....

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse, et même d'enthousiasme : il faut sur-tout observer les pauses qui sont marquées par des points.

Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un ſentiment ſecret au-deſſus des grandeurs.
Je l'éprouve, et mon ame eſt aſſez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien conſulté,
Vivre et mourir au trône, ou dans l'obſcurité.....

Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendreſſe
Me feſait eſpérer qu'aux jours de ma vieilleſſe,
De mon puiſſant empire il ſoutiendrait le poids:
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abuſé: ces erreurs menſongères
Sont le commun partage et des rois et des pères.
C'eſt peu de les connaître; il les faut expier....
O mon fils!... dans mes bras daigne les oublier!...

(*il tend les bras à Argide, et le fait aſſeoir à côté de lui.*)

Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que dans ce triſte jour
La vertu l'emportait ſur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainſi que ma couronne....
Jouis de toutes deux; ton père te les donne.

Prêtreſſe de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes ſi beaux;
Relevez vos autels, célébrez vos myſtères
Que j'ai cru trop long-temps à mon pouvoir contraires.
Apprenez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à ſes dieux, ce qu'il doit à ſes rois....

Toi, généreux guerrier, toi le père d'Ydace,
Puiſſes-tu voir ton ſang renaître dans ma race!...
Sers de père à mon fils, rends-moi ton amitié;
Pardonne au ſouverain qui t'avait oublié;

Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
Le prince a difparu, l'homme commence à vivre.

YDACE *à la Prêtreffe.*

O Dieux !

EGESTE.

Quel changement !

YDASAN.

Quel prodige !

YDACE.

Heureux jour !

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon père; et peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même....
Vous daignez me céder ce brillant diadème,
Ineftimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers....
J'ofe accepter de vous cet augufte partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne ufage....
Platon vint fur ces bords, il enfeigna des rois;
Mon cœur eft fon difciple et je fuivrai fes lois....
Un fage m'inftruifit, mais c'eft vous que j'imite;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-deffus des honneurs fouverains;
Vous les foulez aux pieds, Seigneur, et je les crains.
Malheur à tout mortel qui fe croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable.
Peuples, j'ufe un moment de mon autorité :
Je règne.... votre roi vous rend la liberté.

(il defcend du trône.)

Agathocle à fon fils vient de rendre juftice :
Je vous la fais à tous... Puiffe le ciel propice

Commencer dès ce jour un ſiècle de bonheur,
Un ſiècle de vertu plutôt que de grandeur....
O mon auguſte épouſe ! ô noble citoyenne !
Ce peuple vous chérit; vous êtes plus que reine.

Fin du cinquième et dernier acte.

AVIS AU LECTEUR,

Imprimé dans pluſieurs éditions, à la ſuite des tragédies.

L'AUTEUR eſt obligé d'avertir que la plupart de ſes tragédies imprimées à Paris chez *Duchêne*, au temple du goût, en 1764, avec privilége du roi, ne ſont point du tout conformes à l'original. Il ne ſait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilége ſans le conſulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilége de défigurer des pièces de théâtre, et de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'Oreſte, le libraire du temple du goût finit la pièce par ces deux vers de *Pylade :*

Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux,
Des malheurs des mortels et des *crimes* des dieux.

Ce blaſphème eſt d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pylade* que c'eſt un perſonnage religieux qui a toujours recommandé à ſon ami d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité. Dans toutes les autres éditions on lit: *et du courroux des dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer : (*page* 237.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous ſervir.
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laiſſez cette cendre à mon juſte courroux, etc.



Qui jamais a pu imaginer de mettre ainſi quatre rimes maſculines de ſuite, et de violer ſi groſſièrement les premières règles de la poéſie françaiſe ? Il y a plus encore. Le ſens eſt perverti; il y a ſix vers néceſſaires d'oubliés. Il ſe peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté et gâté ſon rôle. Un libraire ignorant achéte une mauvaiſe copie du ſouffleur de la comédie, et au lieu de ſuivre l'édition de Genève, qui eſt fidelle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaiſſable.

La même ſottiſe ſe trouve dans la tragédie de Brutus, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes.
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impoſe.

Peut-on préſenter aux lecteurs un pareil galimatias, et voler ainſi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle eſt la négligence de quelques libraires ; ils n'ont ni aſſez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni aſſez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie : pourvu qu'ils vendent leur marchandiſe, ils ſont contens. Mais bientôt leur mauvaiſe conduite eſt découverte, et leurs miſérables éditions décriées reſtent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède eſt imprimé beaucoup plus infidellement. L'auteur eſt obligé de déclarer qu'il y a

dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

(*) L'Orphelin de la Chine n'eſt pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis*, et qui ſont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps,
Reſpectez-les ; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Ce diſcours eſt très-convenable dans la bouche d'un prince ſage, qui parle à des Tartares ennemis des lois et de la ſcience.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes, du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de Zulime eſt ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué ſon père, qui ſent tous ſes crimes et qui

(*) Ceci a déjà été remarqué dans l'avertiſſement qui eſt à la tête du premier volume du théâtre.



s'en punit, à qui ſon père pardonne, et qui s'écrie dans ſon déſeſpoir *j'en ſuis indigne*, doit faire un grand effet. On a tronqué et altéré cette fin, et on finit la pièce par une phraſe qui n'eſt pas même achevèe. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie ſont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe ſous la main :

Ne viens point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour ſa propre juſtification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'eſt qu'un tiſſu de fautes et de falſifications. Il n'eſt pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de ſon vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expreſſions, de ſubſtituer des liaiſons à des ſcènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été pouſſée à un tel excès que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence et le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a repréſentée à Paris.

Ce n'eſt pas aſſez d'être parvenu à corrompre preſque tous les ouvrages qu'un homme a compoſés pendant plus de cinquante années ; tantôt on publie ſous ſon nom de prétendues *lettres ſècrètes* ; tantôt ce ſont des lettres à ſes *amis du*

Parnasse, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; et puis c'est son *porte-feuille retrouvé*, que personne ne voudrait ramasser. *Granger* le libraire met son nom hardiment à un tome de mélanges ; un ex-jésuite lui attribue des livres ridicules, et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; et tout cela se vend à des provinciaux et à des étrangers qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent et meurent comme des insectes éphémères, mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe ; le goût se corrompt tous les jours : il en est à peu près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe, et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, et qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante ? Combien s'érigent en critiques, qui



n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage ſupportable; qui parlent de poéſie, et qui ne ſavent pas ſeulement la meſure d'un vers? combien enfin deviennent calomniateurs de profeſſion pour avoir du pain, et vendent des injures à tant la feuille?

Fin du Tome ſixième.

TABLE
DES PIÈCES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES LOIS DE MINOS, *tragédie.* Page 1
EPITRE DEDICATOIRE *à M. le duc de Richelieu.* 3
DOM PEDRE, *tragédie.* 75
EPITRE DEDICATOIRE *à M. d'Alembert.* 77
DISCOURS *historique et critique sur la tragédie de Dom Pèdre.* 89
FRAGMENT *d'un discours historique et critique sur Dom Pèdre.* 99
LES PELOPIDES OU ATRÉE ET THIESTE, *tragédie.* 161
AVERTISSEMENT *des éditeurs.* 163
FRAGMENT *d'une lettre.* 164
IRENE, *tragédie.* 217
LETTRE *de M. de Voltaire à l'académie française,* 1778. 219
AGATHOCLE, *tragédie.* 291
AVERTISSEMENT *des éditeurs.* 293
DISCOURS *prononcé avant la première représentation d'Agathocle.* 295
AVIS AU LECTEUR, *imprimé dans plusieurs éditions à la suite des tragédies.* 343

Fin de la Table du Tome sixième.

